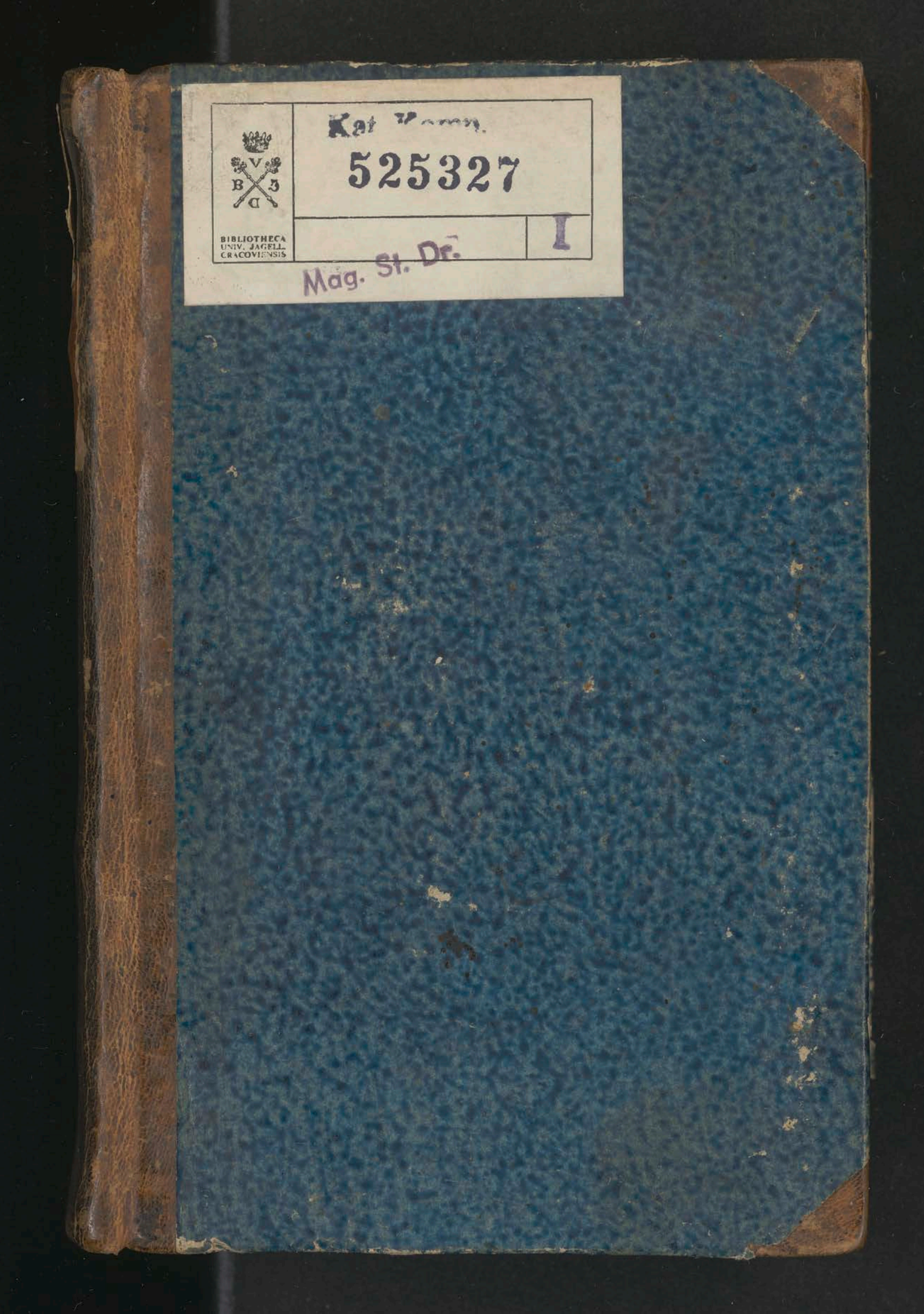
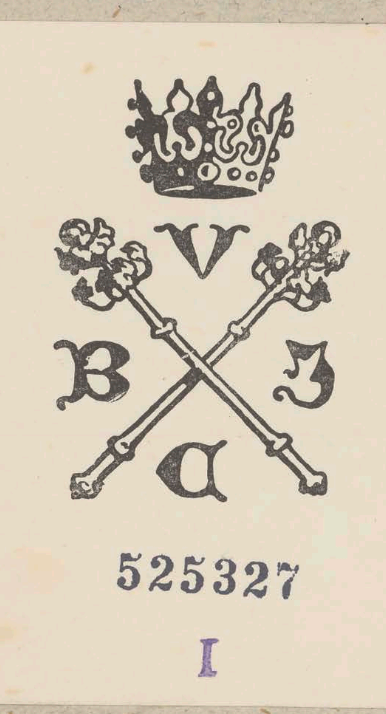

Kat. Komp.
525327
I
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
Mag. St. Dr.


V
B
J
C

Stanislas I.er Roy de Pologne



Grand Duc de Lithuanie

Venloo pinxit

Andreas Reinhardt Filius sculpsit.

HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE
GRAND DUC DE LITHUANIE,
DUC
DE LORRAINE
ET DE BAR,
&c. &c. &c.

PAR MONSIEUR D. C***.

TOME I.

[J.-G.- de Chevrières]



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M DCC XXXX.



HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
Roi de Pologne, &c. &c. &c.



UTANT le commencement de ce ſiécle fut funeſte aux principaux Etats de l'Europe en général, autant fut-il accablant pour la République de Pologne en particulier. Jamais ce puiſſant Roïaume, déchiré par des guerres inteſtines, ne reſſentit de plus vives atteintes. Près de trente ans de troubles que cauſerent autrefois les deux Prétendans à la Couronne Miéceſlas *le Vieux*, & Leſcus ſurnommé *le Blanc*, n'offrent dans leurs circonſtances rien d'approchant à celles de ce tems-ci, quoique d'ailleurs le païs fût exempt de la fureur d'un Ennemi étranger.

APRE's la mort du Roi Jean III. chaque Gentilhomme ſe crut en droit de prétendre à la Couronne. Violence, ambition, or-

gueil, mépris des Loix, parjure & le reſte, crimes dont on avoit toujours eu ſoin de cacher l'odieux ſous le nom d'extravagance, paſſerent alors pour autant de titres de la Liberté Polonoiſe. Il n'étoit point juſqu'à l'honnête homme qui ſe crût en ſûreté dans le Roïaume. Toute la Nation ſe diviſa en deux Partis : chacun choiſit celui qui lui parut le plus ſolide, tant pour les richeſſes que pour la force, ou celui des deux, qui, réuniſſant ces deux avantages à la fois, ſembloit devoir l'emporter ſur l'autre Parti. Fréderic-Auguſte, Electeur de Saxe de très glorieuſe Mémoire, eut le deſſus, & parvint à la Couronne ; mais on eût dit que ſa mauvaiſe Etoile prit naiſſance avec ſa Roïauté.

Le Parti contraire s'étoit contenté de donner des marques de ſon animoſité, ſans faire éclater ſa haine. Michel Radzieiowski, Cardinal & Primat du Roïaume, étoit le Chef de ce Parti. C'étoit un homme d'une vanité & d'une avarice inſatiables, impénétrable dans ſes ruſes & dans ſes deſſeins, & qui d'ailleurs ne ſe fit jamais aucun ſcrupule de ſatisfaire ſes paſſions, au préjudice des intérêts les plus importans de l'Etat. Depuis longtems il étoit dévoüé à la Couronne de France ; & ſoit qu'il voulût ſuivre ſon ancien

ancien attachement, ou que probablement il en eſperât de groſſes récompenſes, il ne demandoit pas mieux que d'élever le Prince de Conti ſur le Trône de Pologne. Dès qu'il ſe vit trompé dans ſon attente, il ſe livra à la vengeance d'une manière peu commune. Une haine implacable & une amitié ſimulée, deux qualités toujours incompatibles, furent celles qu'il eut le talent de réunir en ſa perſonne pour parvenir à ſon but. Il oppoſa la haine aux bontés ſingulières de ſon Souverain légitime, tandis qu'animé de l'eſprit de vengeance, il le renverſa de ſon Trône, & porta la déſolation dans tout l'Etat.

C'EST un ancien uſage en Pologne de faire prêter ſerment aux Rois nouvellement élus, ſur certaines conditions, qu'on nomme *Pacta Conventa.* Cette formalité ne viſe qu'à borner l'autorité Roïale en la perſonne de celui à qui on juge à propos de la conférer. Les conditions d'alors contenoient principalement deux articles. 1. De réunir à la Couronne par le ſecours des armes, ou par des Traités d'Alliance, les Provinces qui en avoient été démembrées. 2. De ne déclarer la guerre, ni faire la paix, ſans en avoir préalablement averti les Etats du Roïaume, convoqués à une Diéte générale.

Dans cette conjoncture, la Livonie parut au Roi l'objet le plus important & le plus avantageux pour l'accompliſſement du premier article. Cette Province avoit été enlevée à la Couronne, moins par une apparence de droit que par la force; ſes libertés & ſes privilèges, quoique confirmés par le Traité de paix d'Oliva, étoient beaucoup affoiblis, & la Nobleſſe éprouvoit tout l'effet d'une violente oppreſſion. Ces raiſons ſuffiſoient pour entreprendre une guerre, elle étoit même autoriſée par le Droit des gens; cependant il parut que tout le ſuccès dépendoit du ſoin de tenir la choſe ſecrette. Le Roi en conçut de l'inquiétude, il avoit deux choſes à appréhender: l'une, de toucher de trop près au ſecond article, ſi à l'inſçu de la République il entreprenoit la guerre; l'autre, de parvenir difficilement à ſon but, s'il prenoit le parti d'en informer les Etats du Roïaume. Dans cette incertitude il choiſit un milieu; ce fut de conſulter les principaux Membres du Conſeil, & ſurtout le Cardinal Primat. Celui-ci ne ſe contenta pas de loüer exceſſivement le zèle du Roi; mais encore il l'anima à exécuter un ſi glorieux projet. Il fit plus, il l'approuva au nom de toute la République, quoique bien d'autres en diſſuadaſſent ſérieuſement

Sa Majeſté, & lui fiſſent preſſentir les fâcheuſes ſuites qu'auroit une pareille entrepriſe.

Cette circonſtance offroit au Primat une occaſion favorable de ſatisfaire ſon avidité pour les richeſſes, & de tirer la vengeance qu'il méditoit. Il eut des conférences ſecrettes avec les Députés de Livonie, leur fit valoir avec tant d'artifice & de vraiſemblance l'intention où l'on étoit de délivrer les habitans de cette Province du joug du Roi de Suéde, qu'il excita la reconnoiſſance de ces Députés, juſque-là qu'ils lui offrirent par Patkuln une obligation de cent mille écus, en récompenſe de ſa fidélité & de ſes ſoins. Le Primat écrivit encore de ſa propre main au Roi de Pruſſe, dans la vûe d'obtenir aux troupes Saxonnes le paſſage pour entrer en Livonie.

Telle fut la ſource de la guerre, qui dans la ſuite accabla la Pologne. Une choſe ſur-tout qui contribua beaucoup à la calamité qu'on éprouva alors, fut la diſſention qui regnoit en Lithuanie entre les Maiſons de Sapieha & d'Oginski. Ces troubles dégénererent enfin en une guerre meurtrière: la Maiſon de Sapieha y eut le deſſous, & ſe vit réduite à abandonner au pillage tous

les biens qu'elle poſſédoit en propre. Tant s'en faut que le Primat ſe mît en devoir d'arrêter les progrès de ce malheur, qu'il y donna lieu lui-même, en rendant ſuſpectes les offres qui avoient été faites de la part du Roi à la Maiſon de Sapieha, lors de l'accord paſſé à Varſovie. Il engagea cette Maiſon à être d'intelligence avec le Roi de Suéde, & à faire en ſorte de l'attirer dans le Roïaume. Ce Monarque, enorgueilli par les avantages qu'il avoit remportés ſur les troupes Danoiſes & Ruſſiennes près de Nerva, regarda cet évenement comme un acheminement à ſon bonheur du côté de la Pologne. On penſa trop tard à prendre la voïe de la Négociation: l'Envoïé fit à ce Héros des propoſitions de paix; mais loin d'en accepter aucune, il marcha droit à Varſovie.

Le Cardinal & ſes Adhérans n'avoient ceſſé d'importuner le Roi Auguſte d'ordonner aux troupes Saxonnes de ſortir du Roïaume. La condeſcendance qu'avoit eue ce Prince de céder à ſes preſſantes ſollicitations, l'obligea de prendre le chemin de Cracovie, & d'y attendre le retour de ſes troupes. On ne comptoit guères d'y voir le Primat: il s'y trouva, & ne négligea rien pour convaincre le Roi de la diſpoſition

où

où étoit Charles XII. de terminer leur différend à l'amiable; il l'assûra même que pour conclure cet accommodement, il ne s'agissoit plus que de lui accorder la liberté de s'aboucher avec son Ennemi. Auguste permit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Bientôt après, le Cardinal joignit le Roi de Suéde, qui dès-lors s'étoit avancé jusqu'à Praage, faisant face à Varsovie. Le résultat de l'audience fut, que la République de Pologne n'auroit aucune pacification à espérer, à moins qu'elle n'élût un Roi, différent de celui qui la gouvernoit.

Il n'y avoit qu'une bataille décisive, qui pût, ou appuier, ou détourner une résolution de cette nature. En 1702. le Roi Auguste, à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, marcha au-devant de son Ennemi, qu'il rencontra le 19. Juillet près de Pinczowa, bourg situé dans le Palatinat de Sendomir aux environs de Cracovie. Là, les deux armées en vinrent aux mains; & quelque extraordinaire que fût la bravoure que témoigna dans cette occasion le Roi de Pologne, qui rallia jusqu'à trois fois ses troupes, cela n'empêcha pas que le Roi de Suéde ne demeurât maître du champ de bataille, & qu'il ne le devint immédiatement après de Cracovie. Il est même apparent

que le ſort du Roi Auguſte eût encore été plus à plaindre, ſi l'accident qui arriva à ſon Ennemi, en tombant du haut en bas de ſon cheval, ne l'eût empêché de pouſſer plus loin ſa victoire. Quoi qu'il en ſoit, Sa Majeſté Polonoiſe tira de cet évenement imprévû tout l'avantage poſſible ; elle ſut même diſpoſer tellement les eſprits en ſa faveur dans la Diéte tenue à Lublin, que la plûpart des Etats du Roïaume par une Confédération générale promirent ſous ſerment d'expoſer leur vie & leurs biens pour la conſervation de leur Souverain. Cette Conféderation fut nommée, *la Conféderation de Sendomir.*

Le ruſé Cardinal imagina un prétexte pour convoquer le Sénat à Varſovie ; il ètoit fondé ſur la néceſſité de réunir les ſuffrages & de déliberer ſur les moïens propres à remédier au fâcheux état de la Patrie. Cependant le Primat ne fit aucune mention à l'Aſſemblée de la réponſe qu'il avoit eue du Roi de Suéde, quoiqu'il eût arrêté avec ce Prince de détrôner ſon propre Souverain. Les Palatinats de Poſnanie & de Kaliſch furent les premiers qui donnerent dans le piége ; ils tâcherent d'engager les autres Palatinats de la grande Pologne à ſuivre leur exemple, & à envoier des Plenipotentiaires

tiaires à une Assemblée, qui, disoit-on, n'avoit pour objet que de ramener la paix, tant au-dedans qu'au-dehors du Roïaume. Enfin cette Assemblée eut lieu le 30. de Janvier 1704. Plusieurs Palatins de la grande Pologne se rendirent à Varsovie, & élurent pour leur Maréchal, Bronic, Staroste de Pizdry (*a*).

Aussi loüable qu'on puisse supposer avoir été le but qu'on se proposoit d'abord dans cette Conféderation, aussi pernicieuses étoient les intentions & les démarches du primat. Pour exécuter son dessein de détrô-

(*a*) Pour donner à cette Conféderation un certain relief, capable d'obscurcir celle de Sendomir, le Roi de Suéde fit frapper & distribuer par le Comte de Horn une espèce de monnoie, où l'on voïoit d'un côté une couronne de laurier. Les mots de la Legende, FIDES SERVATA, LIBERTAS ASSERTA, FINES INTEGRI, signifient qu'*on satisfait à l'Engagement*, *en maintenant la Liberté de la Nation & les frontières du Roïaume dans toute leur étendüe;* ceux de l'Exergue, TRACTATUS CUM SUECIÆ REGE CONCLUSUS, *Traité conclu avec le Roi de Suéde.* De l'autre côté de cette monnoie paroissoient deux mains qui lioient une botte de bled, avec cette devise, VITÆ LIGATUR IN USUM, *C'est pour l'usage de la Vie.* L'Exergue REIP, CONFOEDER, VARSAVIENSIS 1704. signifie, *La République conféderée à Varsovie, en* 1704.

détrôner le Roi, il avoit corrompu par des préſens quelques Dèputés du Corps de la Nobleſſe, qui traiterent ſans ménagement toutes les Négociations de pures cotraventions aux Loix fondamentales de l'Etat & aux *Pacta Conventa*. Ces diſcours étonnerent les Grands du Roïaume, & il n'en fallut pas davantage pour leur faire comprendre, quoique trop tard, quel étoit le ſujet qui les avoit attires à Varſovie. Leur inquiétude fut d'autant plus étrange, qu'il ne leur étoit pas poſſible de ſe tirer de la contrainte où ils ſe voioient engagés. En effet, le Cardinal avoit eu la malice de faire poſter des troupes Suédoiſes dans toutes les avenues, afin d'empêcher que perſonne ne s'éloignât de la Conféderation. De ſon côté il ne s'entretint que de paix, & envoia pour cet effet quelques Députés au Général Horn, Plénipotentiaire de Sa Majeſté Suédoiſe, pour le preſſer d'entamer les Négociations conformement à ſes inſtructions. Ce Général répondit aux Députés que le Roi ſon Maître ne pouvoit, ni n'entendoit traiter de paix qu'avec une République libre & indépendante de qui que ce fût; que par conſéquent & avant tout il falloit que le Roi Auguſte fût dépoüillé de la Couronne. Le primat ne tarda pas de communi-

quer cette réſolution aux Etats aſſemblés ; il leur témoigna même en apparence beaucoup de douleur. Cependant le 14. de Février il déclara le Roi Auguſte incapable de porter plus long-tems la Couronne, attendu qu'il avoit différé de ſe rendre à la Confédération, malgré les invitations réïtérées de pluſieurs Nonces qu'on lui avoit dépêchés à ce ſujet.

Tandis que les choſes étoient en cet état, on eut avis qu'un Parti de troupes Saxonnes avoit enlevé près d'Olau en Siléſie, & conduit à Königſtein les deux Princes Jacques & Conſtantin, fils du feu Roi Jean III. (*a*). Ce procedé procura de nouvelles reſſources au Cardinal. Il eſt vrai que dans un ſens il étoit contraire à ſon projet, puiſque celui qu'il avoit ſormé pour le Prince de Conti venant à échoüer, il eſperoit du

(*a*) Zaluski, *Tom. III. p.* 611. rapporte fort au long les raiſons & les circonſtances de cet enlevement. Cependant il eſt bon de remarquer qu'on n'a pû ſans une calomnie atroce accuſer le Prince Jacques Sobieski d'avoir voulu attenter à la vie du Roi de Suéde. Jamais ce Prince n'eut de pareilles idées, & jamais Sa Majeſté Suédoiſe ne lui fit l'injuſtice de le croire capable d'un ſi noir attentat. Il eſt vrai que Sobieski deſiroit paſſionnément de monter ſur le Trône de ſon pere ; mais il attendoit du ſecours de Charles XII. le bonheur de voir ſes ſouhaits accomplis.

du moins réuſſir du côté du Prince Jacques, que le Roi de Suéde avoit propoſé pour Roi de Pologne. Il s'accrocha donc à l'enlevement de ces deux Princes, & n'oublia rien pour le rendre odieux au Roi de Suéde & à toute la Nation Polonoiſe. Ce fut principalement la raiſon pour laquelle Stanislas Leſczynski, ou comme on l'appelloit alors, le jeune Palatin de Poſnanie, fut député à Charles XII. au nom de la Conféderation de Varſovie, pour lui porter cette importante nouvelle. Ce fut, auſſi, comment dirai je? l'heureux ou le malheureux moment, d'où ſemble avoir tiré ſon origine tout ce qui s'eſt paſſé dans la ſuite. A peine ce Député parut-il en préſence du Roi de Suéde, à peine eut-il ouvert la bouche, que ce Monarque le jugea digne de porter le Sceptre, & que le montrant du doigt aux Généraux qui entouroient ſa perſonne, il leur dit en Langue Suédoiſe : *Voilà le Roi qui gouvernera la Pologne.*

Avant que d'entrer en matière ſur les ſuites étonnantes qu'eut une réſolution auſſi ferme, qu'elle étoit extraordinaire, il eſt bon de développer la Généalogie du Roi Stanislas, de parler de l'éducation de ce Prince, de le ſuivre dans les voïages qu'il a faits, & de ne rien oublier de ce qui regarde ſon

mérite perſonnel. Ce détail ſervira à faire connoître les raiſons qu'avoit le Roi de Suéde de deſtiner à ce Prince, préferablement à tout autre, une Couronne qu'il avoit conſtamment réſolu d'ôter à celui qui la portoit.

SANS contredit la Maiſon de Leſczynski a été de tout tems une des plus anciennes, des plus illuſtres, & des plus puiſſantes du Roïaume de Pologne. Elle tire ſon origine des Perstyn, ancienne Famille de Boheme, qui deſcend du Duc Wenceslas le Grand, dont la Sœur, la célèbre Dambrowka, Tante des Perſtyn, épouſa Miéceslas I. Duc de Pologne, & qui convertit à la Religion Chrétienne ſon Epoux & tous les Sujets du Roïaume. Elle étoit Mere de Boleslas, ſurnommé *Chrobry*, ou *le Vaillant*, premier Roi de ce puiſſant Etat, & dont ſont ſortis tant d'illuſtres Piaſtes. Après la mort de Caſimir le Grand, cette Lignée fut réunie à la Branche féminine par le mariage de la Princeſſe Hedwige avec Jagellon Grand-Duc de Lithuanie, & a continué de ſubſiſter de même juſqu'au tems de Sigiſmond-Auguſte. Lorſque la Famille des Perſtyn ſe retira en Pologne, conjointement avec Dambrowka, elle bâtit dans le Palatinat de Poſnanie, ſitué dans la grande

Pologne & ſur les frontières de Siléſie, une ville qui fut nommée *Leſno*, ou *Liſſa*; & c'eſt delà que dérive le nom de Famille *Leſczynski*.

Il ne ſeroit pas difficile de prouver que cette Maiſon eſt alliée avec preſque tout ce qu'il y a de Têtes couronnées en Europe, & même avec les Empereurs Chrétiens qui ont gouverné l'Empire d'Orient. Un Auteur Anonyme, Gentilhomme Polonois, s'eſt déjà donné ce ſoin, & nous épargne la peine d'entrer dans ce détail. Cependant, comme ſon Traité (*a*) n'eſt guères répandu dans le Public, le Lecteur nous ſaura peut-être gré, ſi nous lui donnons un Abrégé de ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Deduction généalogique.

Mogila, Prince de Moldavie & de Valachie, fut le dernier de la Race des Paléologues Empereurs d'Orient. Ce Prince, obligé par les Turcs d'abandonner ſes Etats, ſe retira en Pologne, où la bravoure qu'il oppoſa aux efforts de l'Ennemi du Nom Chré-

(*a*) Il a pour titre: *Europa; in Sereniſſimo* Leſczynior. *domo, ſanguine & affinitatibus per Orientis atque Occidentis* Imperatores, *per omnes fere* Poloniæ Reges *&c. conjuncta, ad connubiale Feſtum* Ludovici XV. & Mariæ Leſczyniæ *demonſtrata, per Equitem Polon.* 1725. 21. *Jun. Francofurti.* 8.

Chrétien, lui mérita le ſurnom de *Mogila* ou *Mobila*, c'eſt-à-dire *le tombeau des Barbares.* Ce Prince avoit quatre filles: la première fut mariée à Etienne Potocki Palatin de Braclaw; la ſeconde épouſa le Prince Korecki; la troiſième le Prince Koribut Wieſnowiecki, & la quatrième le Comte Myskowski. La première de ces Princeſſes eut une Fille, qui fut mariée au Palatin Kazanowski, & de ce mariage nâquit une autre Fille, Aïeule du Roi Stanislas. Du mariage de la troiſième Princeſſe fut procréé Michel Koribut, Roi de Pologne, qui épouſa la Fille de l'Empereur Ferdinand III. & Sœur de Léopold le Grand. La parenté de la Maiſon de Leſczynski avec la Couronne de Suéde provient du mariage du Roi Jean III. avec Catherine, iſſue de la Race des Piaſtes, & par conſéquent de la Famille des Perſtyn. De ce mariage ſont ſortis Sigiſmond III. Uladislas IV. & Jean Caſimir.

D'UN autre côtè l'étroite alliance que contracta Jean III. de glorieuſe mémoire avec la Famille de Jablonowski, forme la proximité où eſt aujour-d'hui la même Maiſon avec celle d'Autriche, de Portugal, & nombre d'autres. En effet, Jean Jablonowski, Caſtellan de Cracovie & Grand Maréchal de la Couronne, Aïeul maternel du

Roi Stanislas, étoit Fils de la Fille d'Oſtorog, fameux Palatin de Poſnanie, & dont la Mere, Sœur du Roi Jean III. avoit épouſé le Prince d'Oſtorog. Outre cela, Jablonowski Palatin de Ruſſie, Oncle du Roi Stanislas, avoit épouſé la Marquiſe de Bethune, Niéce de Marie-Caſimire, Epouſe du Roi Jean III. C'eſt des fruits que produiſit ce dernier mariage, qu'eſt provenüe cette grande affinité de la Maiſon de Sobieski, & enſuite de celle de Leſczynski avec la plûpart des Puiſſances de l'Europe, en partie par le mariage du Prince Jacques avec la Princeſſe Amelie de Neubourg, & en partie par celui de la Princeſſe Thereſe-Cunigonde avec l'Electeur de Baviere. Il y a ceci de remarquable, que le Comte Leſczynski Palatin de Kaliſch, un des Deſcendans de la Famille, conjointement avec Opalinski Comte de Gorka, Biſaïeul de l'Epouſe du Roi Stanislas, ont offert la Couronne de Pologne à Henri de Valois, premier Roi que cette Maiſon ait donné à la France.

Le titre de Comte eſt héréditaire à la Famille de Leſczynski. Raphaël Leſczynski, Vaivode de Breſt, obtint de l'Empereur Fréderic pour lui & pour ſes Deſcendans celui de Prince de l'Empire, & pour ſurcroît de ſes Armes, un Lion portant dans

ſa

ſa griffe une épée nue. C'eſt, dit-on, à l'occaſion de ce Raphaël que tous les Leſczynski ont été ſurnommés *Publicola*, fondé ſur ce que ce Seigneur renonça aux dignités dont il étoit revêtu, & prit parti en faveur de la Liberté opprimée ſous le regne de Sigiſmond I. & ſous celui d'Auguſte. Raphaël de Leſno, Petit-fils de ce Prince, & Pere du Roi Stanislas, fut d'abord Porte-Enſeigne de la Couronne, puis Palatin de Kaliſch, enſuite de Lenczicz, & ſucceſſivement Général de la grande Pologne, & Grand Tréſorier de la Couronne. Il s'acquitta ſi dignement de ces charges importantes, & termina ſi heureuſement ſes négociations en qualité d'Ambaſſadeur à la Porte Ottomane en concluant le Traité de Carlowitz, qu'il s'attira une gloire immortelle.

C'EST à préſent au Lecteur impartial à juger ſi le Roi Charles XII. entêté de donner un nouveau Roi à la Pologne, pouvoit jetter les yeux ſur un Prince plus diſtingué par ſa naiſſance. Mais ce n'étoit pas par cet endroit-là ſeul que Stanislas méritoit une Couronne. Ce Prince avoit hérité tout à la fois la grandeur & les vertus de ſes Ancêtres: elles ſe firent appercevoir dès ſon enfance, & parurent dans tout leur jour, à meſure que les ſoins d'une heureuſe éduca-

 tion

tion ſuppléerent au défaut de l'âge. Il étoit l'unique Rejetton d'une Race illuſtre; on n'oublia rien pour perfectionner un Prince qui promettoit beaucoup. Dès l'âge de douze ans il marqua tant d'habileté dans tous les genres d'exercices auxquels on deſtine ordinairement la Nobleſſe, que malgré la foibleſſe de ſon corps, il fut l'admiration de ſes ſpectateurs.

On rapporte un fait aſſez ſingulier du Gouverneur de ce Prince. On veut que ce Prêtre Italien, homme verſé dans la Chiromancie, prédit dès lors à ſon Eleve une partie de ce qui lui arriveroit dans la ſuite. Voici les circonſtances de cette prédiction. Un jour, interrogé par le vieux Palatin ſur le deſtin de Stanislas ſon Fils, ce Gouverneur répondit en ces termes: *Bis ſolium aſcendet, & vitam mærore mixtam habebit*; c'eſt-à-dire, ce Prince montera juſqu'à deux fois ſur le Trône; cependant ſa vie ſera traverſée de peines & d'infortunes. Le vieux Palatin aiant repliqué par ces paroles, *Quod Deus avertat!* Dieu l'en préſerve, ce Prêtre lui dit, *Sed tandem Diadema Regium bello aſſecutus, ſummâ animi tranquillitate diſcedet.* Après que ce Prince aura enfin obtenu la Couronne par la force des armes, il la quittera avec une grande tranquillité d'eſprit.

Ce

Ce fut là-dessus, ajoute-t-on, que le Palatin se résigna au Décret du Ciel, en prononçant ces paroles : *Fiat voluntas Domini*, que la volonté de Dieu soit faite.

Nous laisserons à part la vérité de cette prédiction. Il suffira de dire qu'elle est d'autant moins susceptible d'attention, que le Roi lui-même est fort éloigné de s'en rapporter aux règles d'une Science chimérique. Joint à cela que cette idée est celle de toute personne raisonnable, & qu'il n'est point d'Ecrivain qui puisse combattre notre incertitude sur la vérité de cette prédiction. Une chose beaucoup moins équivoque que celle-ci, est que ce Prince à l'âge de dix-huit ans fut élu Nonce pour la deuxième fois; qu'il assista aux Diétes en cette qualité; qu'il s'y distingua du grand nombre par ses manières engageantes & par son éloquence, & qu'il s'attira par-là, non seulement l'estime du Roi Jean III. mais encore reçut de la bouche de ce Prince des assûrances de sa protection.

Ces témoignages de la bienveillance de son Souverain ne servirent qu'à animer davantage le jeune Lesczynski à rechercher avec empressement toutes les occasions de servir le Roi & d'être utile à la Patrie. Dans cette vûe il pria le Palatin son Pere de lui

permettre de voïager, dans l'intention d'étudier le génie des Cours étrangères, & d'acquerir par-là toutes les qualités néceſſaires à un Membre de la République. Sa demande lui fut accordée : le terme de ſon abſence fut fixé à deux ans ; l'âge avancé du Pere, & quelques circonſtances qui regardoient le Fils en particulier, ne permettoient pas qu'elle s'étendît au-délà de ce tems.

STANISLAS ſe tranſporta d'abord à la Cour de Vienne. Le ſervice que lui avoit rendu Jean III. en délivrant cette Capitale, aſſiégée par les Turcs, avoit reſſerré plus étroitement que jamais les nœuds de l'Alliance qui avoit toujours uni cette Cour avec celle de Pologne. Dans ces diſpoſitions il n'étoit pas poſſible qu'on ne fît une réception des plus ſatisfaiſantes à un Etranger de cette conſidération, & qui d'ailleurs ſembloit mériter ces égards par ſes qualités & par ſa conduite. De-là il prit le chemin d'Italie, & ſe rendit à Rome. Il y obtint du Pape Innocent XII. une audience particulière, & vit par les ordres du Pontife tout ce qui peut être digne de la curioſité d'un Etranger. Il ſemble que celle de Stanislas augmenta à la vûe de ce que lui offrirent de remarquable la Cour de Florence

& la

& la ville de Venise. Il fit un long séjour dans ces deux places, & reçut dans l'une & l'autre toutes les marques de distinction, dûes à sa naissance & à son mérite. Il parut à Florence *incognito* ; mais son caractère & ses manières le firent connoître au Grand Duc, qui eut pour sa personne toute la considération possible.

APRE's avoir ainsi passé l'Hyver en Italie, le Prince en partit au Printems, & continua son voïage pour la France ; il arriva à Paris vers le commencement de l'Eté. Il avoit fait ses exercices en Pologne, il y avoit atteint à un certain dégré, il parvint ici à celui de perfection ; de manière qu'il n'y eut aucun de ses collègues dont il ne s'attirât les regards & les applaudissemens. De toutes ces Ecoles celle de la Cour fut pour lui la plus essentielle. Muni de grandes recommandations, & proche parent du Roi Jean III. qui, comme on sait, s'étoit allié avec une des premières Maisons de France, il se présenta à la Cour, & y eut accès. Cependant le ménagement avec lequel il usa de cette liberté, plut au Roi, qui, charmé de ses manières & de sa conduite, eût encore été plus satisfait s'il avoit pû l'attacher à sa Cour. Peut-être eût-il accompli les souhaits du Monarque, sans la triste nouvelle

qu'il apprit de la mort du Roi Jean Sobieski de très glorieuſe mémoire, & ſans les ordres qu'il reçut du Comte ſon Pere de retourner en Pologne. Ceux qui ont accompagné ce Prince dans ſes voïages, & qui ſont encore en état d'atteſter la vérité, conviennent unanimement que la Cour de France marqua autant de regret de cette ſéparation, que Stanislas témoigna de douleur au moment de ſon départ.

PEUT-ETRE ſeroit-il à propos d'interrompre ici le fil de l'hiſtoire pour nous donner le tems d'enviſager la qualité de cette ſéparation, comme un preſſentiment de tout ce qui l'a ſuivi. En effet, Stanislas ſe ſeroit plûtôt attendu à voir arriver l'impoſſible, que de s'imaginer qu'un Héritier de la Couronne de France entreroit un jour dans ſa Famille, & lui prépareroit dans ſes malheurs un refuge aſſûrè, & un ſéjour exempt de toute inquiétude. C'eſt ainſi que les ſecrets de la Providence ſont impénétrables ; c'eſt ainſi, dis-je, que d'une maniere ſurprenante elle diſpoſe de la fortune des hommes, dont elle n'enſévelit la ſource & le but dans la profondeur de ſa Sageſſe, qu'afin de tempérer la joie ou la douleur de ſes créatures, à meſure qu'elle permet que les choſes réuſſiſſent, ou échoüent.

STA-

STANISLAS prit congé de Louïs XIV. & de toute ſa Cour dans les tranſports mutuels d'une vive tendreſſe. De là, il traverſa la Hollande & l'Empire, où aiant eu occaſion d'examiner de près les manières de plusieurs Cours différentes, il arriva en Pologne, qui dèploroit amérement la perte du vrai Pere de la Patrie en la perſonne du Roi Jean III. Immédiatement après ſon retour, Stanislas fut honoré de la charge de Staroſte d'Odolanow, & en cette qualité il fut mis à la tête des Députés, chargés de faire les complimens de condoléance à la Reine Doüairière au nom des Palatinats de la grande Pologne. Zaluski parle entre autres choſes de cette Députation, dans des termes qui prouvent avec combien de grace & d'éloquence Stanislas s'acquitta de ſa commiſſion.

NOUS avons déjà parlé de la facheuſe ſituation où la mort du Roi plongea le Roïaume de Pologne. Cet interregne étoit ſi dangereux, ſi critique, qu'il falloit une attention particulière pour ſe ſoutenir. Il eſt aiſé de juger que la Famille de Leſczynski ne fut pas exempte d'embarras; plus elle étoit nombreuſe; & plus elle étoit ſujette à être tentée. Enfin, le moment vint que toute la République ſe diviſa en deux Partis

tis

tis : l'un ſe déclara pour le Candidat propoſé par la France; l'autre ſé rangea du côté de celui de Saxe. Il étoit probable que chaque Parti feroit des efforts pour engager la Famille de Leſczynski à entrer dans ſes intérêts; il eſt même vrai que par l'effet d'un attachement naturel à la Maiſon de Bourbon, cette Famille paroiſſoit avoir pour elle bien des égards. Cependant le bien de la Patrie fut le motif qui fit prendre au Palatin de Lenczicz & à ſon Fils une voïe toute différente. L'intérêt n'étoit pas pour ce Seigneur un appas ſéduiſant; ſes richeſſes le mettoient au deſſus de pareilles reſſources, chacun étoit prévenu de ſon desintéreſſement, & on ſavoit lui rendre juſtice, en ce qu'il avoit toujours préferé le bien de la Republique à ſes propres avantages. Plein de ce ſentiment, le Palatin confirma l'Election du feu Roi Auguſte II. aſſiſta en 1697. au Couronnement de ce Prince, & fit la fonction de porter devant lui les marques ordinaires de la Roïauté. Ce fut le même jour que Sa Majeſté créa le Staroſte d'Odolanow, Fils de ce Palatin, Echanſon de la Couronne; charge, dont il s'eſt acquitté depuis au grand contentement de ſon Souverain.

UNIQUE héritier d'une ſi puiſſante Famille,

mille, Stanislas consentit à l'empressement qu'on lui témoigna d'en voir prolonger la durée par les fruits du mariage. En 1698. il se choisit une Epouse des plus accomplies du Roïaume, & aussi distinguée par la beautè, que par les richesses & par la vertu. C'étoit la Fille d'Opalinski, Castellan de Posnanie, Seigneur recommandable par son zéle envers la Patrie. & qui mourut six ans avant Czarnkowska son Epouse, décédée a Brest le 8. de Décembre 1701. Catherine Opalinska étoit née en 1680. & étoit alors âgée de dix-huit ans. On comptoit qu'elle avoit sous sa dépendance soixante villes & cent cinquante villages; dot très considérable. Le 25. de Mai de l'année suivante le Ciel bénit ce mariage par la naissance d'une Princesse, qui fut nommée *Anne* : cependant l'affliction succéda bientôt à la joie; cette Princesse mourut, & il semble qu'en mourant, elle ait voulu donner plus de relief à la réputation de celle qui la suivit. Celleci s'appella *Marie*, & nâquit le 23. de Juin 1703. Heureux jour, qui, pour ainsi dire, fit éclore la gloire de la Maison de Lesczynski, & donna à la France une Reine contre l'attente de tout le monde!

Cependant le Roïaume de Pologne étoit entré en guerre avec la Couronne de Suéde.

Suéde. Nous avons déjà parlé des motifs qui donnerent lieu à ces hoſtilités ; nous avons touché quelque choſe de leurs commencemens & de leurs ſuites, il paroît inutile de nous étendre davantage ſur ce point. Il n'eſt preſque perſonne qui n'ait en main de quoi s'en inſtruire; d'ailleurs il ſeroit plus expédient pour nous de perdre tout à la fois le ſouvenir de cette guerre & des biens qu'elle nous a enlevés, s'il dependoit de nous d'oublier nos malheurs, comme il nous eſt libre de nous plaindre. Pour donner à cette hiſtoire tout l'éclairciſſement néceſſaire, nous ne pouvons légitimement nous diſpenſer de parler du malheur qu'eut la Famille de Leſczynski d'encourir la diſgrace du Roi Auguſte à l'occaſion de la préſente guerre & des troubles de la Maiſon de Sapieha, lors même que cette Famille s'empreſſoit de donner à ſon Souverain des marques éclatantes de ſa fidelité.

Le Roi, par une ſuite de la grande confiance qu'il avoit en la perſonne du Tréſorier de la Couronne, homme d'une ſageſſe reconnue & d'une expérience conſommée dans les affaires, lui avoit remis, conjointement avec le Palatin de Kaliſch, le ſoin de terminer les différends de la Maiſon de Sapieha. Ces deux Conciliateurs, ſur-tout

le

le premier, eurent le bonheur de vaïncre l'opiniâtreté dés Chefs de cette Maiſon, juſque là qu'ils ſe rendirent à Varſovie & ſe réconcilierent avec le Roi. Cette reconciliation ne fut que ſimulée; auſſi ne dura-t-elle qu'autant que les Sapieha trouverent occaſion de renouveller leur reſſentiment. Elle s'offrit lorſque les Suédois vinrent camper ſur les frontiéres de Lithuanie. Ils avoient beſoin de ſecours pour parvenir à leurs fins; ils jugerent à propos de ſe jetter dans leur Parti. Dans cet intervalle la Diéte ſe tint a Grodno, où le Tréſorier de la Couronne harangua le Roi dans des termes fort pathétiques, & qui renfermoient tous les ſentimens dont eſt capable un Sujet zélé pour ſa Patrie. Cependant ſon diſcours fut contredit & pris en mauvaiſe part, entre autres par Prebendow, Vaivode de Marienbourg, ennemi le plus déclaré de ce Seigneur. Ce Vaivode ne ſ'en tint pas la, il fit entendre au Roi que le Tréſorier de la Couronne ménageoit des intrigues avec le Roi de Suéde; ce qu'il s'efforça de prouver par une lettre du Comte de Güldenſtern. Il a jouta que le Palatin Leſczynski, en qualité de Général de la grande Pologne, aiant été chargé de la part de Sa Majeſté d'uſer de prudence envers les Suédois, & de ne les pouſſer à bout

bout que dans un cas de néceſſité, il ne ſe conformoit aucunement à ſes ordres, puiſqu'il avoit pour eux plus de ménagement que ſa commiſſion ne portoit. Enfin, toutes ces ſuggeſtions furent relevées par une lettre qui tomba entre les mains du Roi; elle étoit écrite par l'épouſe du Palatin de Lenczicz, qui y accuſoit de connivence le Tréſorier de la Couronne avec la Cour de Suéde.

QUELQUE apparentes que fuſſent ces preuves, néanmoins, loin d'y avoir rien de vrai, ce n'étoit qu'un tiſſu de calomnies de la part du Vaivode de Marienbourg. C'eſt aſſez l'ordinaire qu'elles faſſent impreſſion, elles en firent une ſi grande ſur l'eſprit du Roi, que non-ſeulement il conçut de la haine pour le Tréſorier de la Couronne; mais encore ne put s'empêcher de lui faire annoncer ſa disgrace. Il y a apparence que ce Prince reconnut dans la ſuite l'innocence de l'Accuſé, puiſqu'il le fit aſſûrer de ſa bienveillance par Zaluski, Evêque de Warmie; mais ce Seigneur fut ſi ſenſible à l'injuſtice qu'on lui faiſoit, qu'il réſolut d'abandonner le Roïaume à ſon mauvais ſort, & de ſe retirer avec ſon Fils à Oelſs, ville de Siléſie. Le jour même de ſon départ il écrivit au Roi une lettre fort tou-

touchante, & dans laquelle il tâcha de prouver ſon innocence. Il ne quitta alors ſa Patrie que pour n'y plus revenir : la mort prévint l'effet de l'entremiſe de l'Evêque Zaluski, & lors même qu'il fut ſur le point de ſe rendre à Thorn où étoit le Roi Auguſte, ce Seigneur mourut à Oelſs le 31. de Janvier 1703. Stanislas, ſon Fils unique hérita des vaſtes domaines que poſſédoit feu ſon Pere ; il retourna auſſi-tôt en Pologne, réſolu de ſuivre & d'exécuter ſes projets. Cependant les affaires avoient tellement changé de face par la combinaiſon des circonſtances, qu'il crut devoir plûtôt profiter du tems pour conſerver ſa perſonne & ſes biens, que de ſonger à cultiver les bonnes graces du Roi.

Nous avons dit que la victoire, remportée par le Roi de Suéde à Pinczow ou Cliſſow, avoit rendu ce Prince ſi fier & ſi intraitable, qu'il ne vouloit point entendre parler de paix ; nous ajouterons qu'à l'Aſſemblée, convoquée à Varſovie par le Primat, ſous le prétexte d'une pacification, il mit la violence en uſage pour faire dépoſer le Roi Auguſte. Quelque preſſantes que fuſſent les raiſons qu'alleguerent à ce Prince ſes Miniſtres les plus confidens, quelque ſoin qu'ils priſſent de lui remontrer les facheuſes

conſéquences qui pouvoient réſulter de cette démarche, ils ne purent rien gagner ſur ſon eſprit. Ce Monarque étoit ſi entêté de ſon deſſein,qu'il dit publiquement en termes exprès : *Duſſai-je reſter cinquante ans en Pologne, je n'en ſortirai point que je n'aie détrôné le Roi.* Tout ſembloit concourir, à ſes fins. L'armée de Saxe, quoique réquipée, quoique poſtée près de Pultusk auſſi avantageuſement qu'il ſe puiſſe, fut ſi conſternée à la vûe de ce Héros, que la moitié de l'armée ſe débanda & prit la fuite. Le Général Steinau fit une courte réſiſtance, & ſe vit obligé de ſuivre l'exemple des autres. A cette infortune ſuccéda le ſiége de la ville de Thorn. Quoique celles de Dantzig & d'Elbing aient été exemptes d'un pareil ſort, cependant la première fut miſe à de groſſes contributions, & la ſeconde fut extrêmement foulée par les quartiers qu'on l'obligea de fournir aux troupes, qui malgré cette charge lui enleverent près de deux cens canons de fonte.

Dans ces entrefaites une partie de l'armée de la Couronne ſe joignit à la Confédération de Varſovie, & élut de plein gré Stanislas, Palatin de Poſnanie, pour la commander. Ses raiſons étoient, que faute d'avoir eu un Chef convenable, elle n'avoit fait

fait jusqu'alors que rôder de côté & d'autre sans commandement, sans solde, & que malgré elle, elle avoit été obligée d'être à charge aux habitans de la campagne. Cette élection fut pour Stanislas un nouveau sujet d'inquiétude. En effet, ne point agréer ce poste, c'étoit exposer au pillage tous ses biens, qui sans cela n'étoient déjà que trop endommagés. Quiconque connoît les risques que court la République de Pologne en tems de guerre, conviendra facilement que ces sortes de brigandages ont toujours été à craindre. D'ailleurs, Stanislas avoit lieu d'apprehender que le Roi ne desapprouvat le choix qu'on avoit fait de sa personne. C'est pourquoi il prit le parti de lui écrire, & protesta que la Conféderation de Varsovie n'avoit d'autre intention que de conserver la personne Roïale, & de rétablir la liberté & la tranquillité publique ; ajoutant que pour lui, il seroit inviolablement attaché aux intérêts de Sa Majesté. Le sentiment de Zaluski étoit de tâcher d'attirer l'Assemblée de Varsovie dans le parti du Roi; mais au lieu de suivre ce prudent avis, on maltraita fort ses Députés, sans avoir égard au caractère d'une Nation, à qui les duretés sont insupportables. En un mot on rejetta les sages conseils des anciens Sénateurs.

Les esprits que le Primat avoit aigris, en exagérant l'enlevement des deux Princes dont nous avons parlé, s'échauffoient tous les jours de plus en plus. Le Prince Alexandre Sobieski s'étoit rendu auprès du Roi de Suéde pour le solliciter de venger la querelle de ses freres. Ce Monarque, qui par cet endroit-là même se voioit traversé dans son projet, impatient d'ailleurs de le mettre en exécution, n'hésita point de faire offrir au Prince Alexandre la Couronne, dont il avoit voulu disposer en faveur d'un de ses freres ; mais celui-ci remercia le Roi de la grace qu'il vouloit bien lui faire, & lui donna lieu d'être étonné d'un refus, que peut-être le Prince Alexandre eût épargné, s'il avoit eu moins d'estime pour son Frere, & plus d'inclination pour la gloire.

Telle étoit la situation des affaires en Pologne, lorsque Stanislas fut député au Roi de Suéde par la Conféderation de Varsovie. Il étoit chargé de représenter à Sa Majesté l'embarras où se trouvoient les Etats du Roïaume par rapport à l'enlevement des deux Princes Sobieski, & de la supplier de vouloir bien sans perte de tems travailler à dissiper les maux qui désoloient la République. Le Roi ne connoissoit ce Député que de réputation, son abord lui plut.

Un

Un air majeſtueux, ſincère & affable brilloit dans ſes yeux. Ses manières, & les graces dont elles étoient accompagnées, ſa phyſionomie, ſa preſtance, furent autant d'attraits dont le Roi fut frappé. Plus l'entretien fut long, & plus les qualités du Député ſe développerent, plus ſon éloquence & la ſage précaution qui régloit ſes diſcours, charmerent ce grand Connoiſſeur en fait de gens de mérite. Ce n'étoit pas la coutume de ce Monarque de tenir de longues conferences; il s'empreſſa d'en avoir une avec le Palatin, & qui roula ſur les affaires les plus importantes de la République. Il y fut queſtion du Roi Auguſte, du Primat, de la réunion de l'Aſſemblée de Varſovie, de l'enlevement des deux Princes Sobieski, & autres matières d'Etat. Le principal objet qu'eut le Roi dans cette longue conférence, fut de s'inſtruire plus amplement du caractère du Palatin; il le pénétra ſi à fonds, qu'il dit hautement qu'après lui, il ne connoiſſoit perſonne qui eût un talent auſſi particulier de gagner les Partis & d'ajuſter les Differends. Il manquoit au Roi quelque choſe de plus pour appuier ſon jugement: c'étoit de s'informer exactement de toutes les particularités qui regardoient le Comte Leſczynski; il eut la ſatisfaction d'apprendre qu'il

ne s'étoit point trompé dans l'opinion qu'il en avoit conçue.

En effet, Stanislas avoit eu une éducation bien différente de celle que l'uſage a étabie dans les familles de Pologne Dès ſa jeuneſſe il avoit été élevé dans les fatigues continuelles des pénibles exercices; il ne couchoit la plûpart du tems que ſur un ſimple matelas, & ſe ſervoit moins de ſes Domeſtiques pour ſa commodité particulière que pour celle d'autrui Il les diſpenſoit du devoir d'habiller & de deshabiller leur Maître; il regardoit ce ſervice que les jeunes gens ſouffrent qu'on leur rende, comme une délicateſſe inexcuſable & digne du Sexe. Il paſſoit pour un prodige parmi ſes ſujets; ſa libérté, ſa douceur, ſon attention pour eux, étoient relevées par une tempérance, d'autant plus admirable, qu'elle ſe trouve rarement attachée à la conduite des Grands de la Nation. Chacun faiſoit l'éloge du naturel équitable de ce Prince, qui, animé par l'exemple d'un de ſes Ancêtres, ſurnommé *Publicola* pour avoir pris la défenſe de la Liberté opprimée, s'efforçoit de marcher ſur ſes traces, & de témoigner le même attachement par des effets nouveaux.

Cependant le Primat s'étoit rendu auprès du Roi de Suéde. Ce n'étoit pas pour faire ſentir à ce Prince combien il ſeroit difficile

ficile d'élire un nouveau Roi de Pologne; c'étoit plûtôt pour tâcher de prolonger l'interregne, pendant lequel il avoit l'avantage de repréſenter la perſonne du Roi. Charles XII. n'avoit rien plus à cœur que de faire remplacer de ſon autorité un Trône, qu'il avoit rendu vacant par ſa puiſſance. Deſireux de ſavoir le ſentiment du Primat ſur le choix qu'il avoit à faire, il lui demanda lequel parmi le nombre des Grands du Roïaume il en jugeoit le plus digne. Autant cette demande cauſa du déplaiſir au Primat, autant eut-il d'adreſſe à y repondre. Il nomma trois Seigneurs qui lui paroiſſoient les plus capables de gouverner. Cependant il en fit un portrait ſi bizarre, que le Roi comprit qu'il n'étoit porté ni pour l'un ni pour l'autre. Le premier qu'il propoſa, fut le Prince Sapieha; mais dont la fierté & l'eſprit dominant, diſoit-il, ne ſimpathiſoient à aucun égard avec le génie d'un peuple auſſi libre que l'étoit la Nation Polonoiſe. L'autre, fut Lubomirski, Grand-Maréchal de la Couronne, Seigneur, âgé de ſoixante ans ou à peu près; âge qui, ſelon le ſentiment du Primat, étoit ordinairement ſuſceptible d'épargne & d'avàrice. Le troiſième, fut le Palatin de Poſnanie, à qui il n'eut à reprocher que le défaut de jeuneſſe & le manque d'expérience. *Qu'appellez-vous jeuneſſe*, ré-

pondit le Roi à l'occaſion de ce dernier? *Ne ſommes-nous pas l'un & l'autre à peu près du même âge?* Làdeſſus aiant tourné le dos au Primat, il lui fit connoître qu'il y alloit du ſérieux. Ce jeune Héros étoit alors dans ſa vingt-deuxième année, au lieu que Stanislas avoit déjà accompli ſa vingt-ſeptième; de manière que les raiſons du Primat ne ſervirent qu'à le rendre lui-même ſuſpect au Roi de Suéde. En effet, il ſembloit que ce reproche rejailliſſoit ſur Sa Majeſté, comme ſi la ſageſſe & l'expérience dépendoient uniquement du ſecours de l'âge. Après cela, doit-il paroître étonnant que Charles XII. dépêchât le Général Horn à la Confédération de Varſovie pour lui faire part de ſes intentions, & pour lui ſignifier qu'en conſéquence elle eût a élire un nouveau Roi dans l'eſpace de ſix jours; ajoutant qu'il reſſentiroit un vrai plaiſir, s'il apprenoit que par une conformité de ſuffrages elle eût fait choix de la perſonne du Palatin de Poſnanie.

C'EST quelque choſe de ſingulier, quoique l'expérience journalière nous l'apprenne, que nous ignorions ſouvent toutes les circonſtances d'une affaire, tandis qu'elles ſont connues d'ailleurs. Cela arrive, ou par ce qu'on ſuppoſe qu'elles nous ſeront revélées, ou parce que nous n'avons perſonne aſſez ſin-

ſincère; & qui ſe faſſe un devoir de nous en inſtruire. Tel étoit le ſort de Stanislas, Par-tout on le regardoit comme Souverain, ſans qu'il ſût ce qui ſe paſſoit à ſon égard. Il étoit même dèjà Roi de Pologne, avant qu'il apprît le changement de ſa condition.

Le Comte de Horn arriva à Varſovie le 7. de Juillet. A peine y fut-il arrivé, qu'il fixa au 12. du même mois le jour de l'Election. Le Primat qui connoiſſoit à fonds l'intention du Roi de Suéde, & qui ſavoit combien elle étoit contraire à ſes vûes, mit tout en uſage pour diſpoſer les Grands du Roïaume à parer ce coup, du moins à ne point agréer la Convocation. Mais il ſemble que le Ciel, réſolu de tirer vengeance des fourberies du Cardinal, permit que l'Election ſe fît. Le tems a décidé ſi ce fut à l'avantage, ou au préjudice de celui en faveur de qui ſe réunirent les ſuffrages. Voici les circonſtances de cette Election.

On s'aſſembla vers les trois heures après-midi dans l'endroit aſſigné pour cet effet. Il étoit pourvû d'une bonne garde de troupes Suédoiſes; ce qui étonna fort Jenezalski, Porte-Enſeigne de Bielski, & les Nonces de Podlachie. Le Primat ne s'y trouva pas; & affectant de paroître fidèle à Auguſte ſon Roi légitime, il s'éloigna avec les Palatins

de Posnanie, de Lenczincz & de Siradie. Swiecicki, Evêque de Posnanie, fut obligé de suppléer au défaut du Primat & d'en faire les fonctions, comme celui qui après le Cardinal, étoit le plus respectable de tous les Ecclésiastiques présens à l'Election. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, ce fut que le Comte de Horn & deux autres Généraux y assisterent personnellement en qualité d'Envoiés Extraordinaires. On prétend méme que le premier parut au Champ d'Election dans le même équipage, qu'étant descendu de cheval, il avoit mis pied à terre; c'est-à-dire, tout botté & tenant un foüet à la main.

Apre's avoir selon la coutume consumé le tems en pompeuses harangues, & qui dans le fonds n'aboutissent à rien, il étoit déjà neuf heures du soir sans qu'on eût fait le moindre progrès; il étoit même à craindre qu'on n'en fit aucun. Plusieurs Députés formoient de grandes oppositions; le Maréchal lui-même étoit fort éloigné de tomber d'accord. Tantôt ils représentoient quil étoit impossible qu'on procedât à une Election dans les formes, à cause de l'absence du Primat & de quelques autres Sénateurs; tantôt qu'il falloit que ceux de la petite Pologne & de Lithuanie y concourussent par

leur

leur préſence & par leurs ſuffrages. Enfin, le Comte de Horn trouva moïen de perſuader l'Evêque de Poſnanie, qui au nom de la République proclama Stanislas Leſczynski, Roi de Pologne. Auſſi-tôt après on entendit une voix qui s'éleva de la multitude, & qui fit retentir ces paroles : *Vive Stanislas, Roi de Pologne.* Chacun s'empreſſa de faire les mêmes vœux, & ces cris furent cauſe qu'on ne put entendre ceux que pouſſerent les Oppoſans. Qui ſe ſeroit imaginé que cette voix fût celle du Roi de Suéde ? Ce Prince s'étoit clandeſtinement tranſporté à Varſovie, & de-là au Champ d'Election, où il s'étoit gliſſé parmi ceux qui avoient droit de ſuffrage, C'étoit-là un effet de ſon ambition ; il vouloit avoir la gloire de participer lui même au choix d'un nouveau Roi, comme il avoit eu celle de dépoſſéder l'autre. En mémoire de cette Election, on frappa une Médaille aſſez remarquable. D'un côté on y voioit le buſte du nouveau Roi, armé de toutes piéces, la tête découverte & orné du Manteau Roïal, avec ces mots : D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ. C'eſt-à-dire, *Stanislas I. par la grace de Dieu Roi de Pologne.* De l'autre côté paroiſſoit une fuſée qui montoit en l'air. La Légende, IN SPLENDOREM RAPITUR, ſignifie, *La brillante*

lante élevation de Stanislas. L'Exergue : STAN. LESCZYNSKI IN REG. POL. ELIGITUR. 19. JUL. ANNO 1704. *Stanislas Lesczynski, élu Roi de Pologne le 19. Juillet* 1704.

BRISONS ſur cette matière ; il eſt tems d'examiner de plus près quels étoient les ſentimens de ce nouveau Roi, eu égard à des circonſtances ſi étonnantes. Pour peu qu'on démêle ſoigneuſement tout ce qui s'eſt tramé depuis le commencement juſqu'à la fin, on verra que le Palatin de Poſnanie n'a jamais eu deſſein de détrôner le Roi Auguſte en accédant à la Conféderation de Varſovie ; & loin qu'on puiſſe le ſoupçonner d'avoir eu de pareilles vûes, jamais il ne lui vint dans l'eſprit d'aſpirer à la ſouveraineté. Nous avoüerons que ſa naiſſance, ſes richeſſes & ſes qualités perſonnelles le mettoient au-deſſus de tout ce qu'il y avoit alors de perſonnages reſpectables dans le Roïaume ; cependant Stanislas étoit trop ſpirituel, trop pénétrant, trop ſincère pour briguer la Couronne. On ne croit pas qu'on puiſſe nous accuſer de flatterie & d'indulgence ; ce fait eſt établi par des preuves ſi convainquantes, qu'il faudroit être depourvû de bon ſens, ou aveuglé par la partialité pour ne point s'y rendre. L'unique objet qu'eut Stanislas en participant à

la

la Conféderation de Varſovie, fut de maintenir autant qu'il ſeroit poſſible, la Liberté de la Nation, & de prévenir par l'efficace d'une paix générale les attentats auxquels elle étoit expoſée. Cette flateuſe eſperance fut celle dont ſe ſervit le Roi de Suéde pour gagner les Etats conféderés. En effet, de qui pouvoient-ils attendre, de qui pouvoient-ils obtenir une paix ſi deſirable, ſinon d'un Conquérant, de la diſcrétion duquel il dépendoit de l'accorder? Peut-être nous dira-t-on que les Conféderés eux-mêmes mirent obſtacle à la paix, en ſe détâchant de la Conféderation de Sendomir pour entrer dans celle de Varſovie. Il ne ſeroit pas difficile non ſeulement de faire voir que cette ſeconde Conféderation occaſionna réellement la ſciſſion qui ſe fit dans la premiére, mais encore de prouver que la plûpart des Sénateurs, conféderés en faveur d'Auguſte, s'étoient plûtôt laiſſés entrainer par l'amour des préſens & de leur intérêt particulier, que par un principe de devoir & d'attachement pour leur Souverain. Une preuve évidente de la vérité de ce que nous avançons, eſt l'étonnement que cauſa à l'Aſſemblée de Varſovie, & à Stanislas en particulier, la propoſition qu'on y fit de détroner le Roi. Quoi qu'il en ſoit, du moins cette

cette raiſon ſuffit-elle pour montrer combien le Palatin de Poſnanie étoit éloigné de prétendre à la Couronne. Des que ce Seigneur eut pénétré la ferme réſolution du Roi de Suéde, & qu'en homme prudent & ſage il en eut prévû les conſéquences, il s'efforça de perſuader au Monarque de faire en conſidération du Prince Alexandre Sobieski, ce que l'infortune du Prince ſon Frere l'empêchoit de faire en ſa faveur; il accompagna même ſes ſollicitations de marques ſenſibles de contentement que lui procureroit une pareille déference.

Il eſt certain que Stanislas ſe ſeroit comporté tout autrement, ſi dans ſes vûes il y avoit eu moins d'innocence & plus d'artifice. Paroît-il étonnant qu'il ne ſe ſoit point excuſé, comme s'excuſa le Prince Alexandre, d'accepter l'offre qu'on lui fit du Diadême, il paroîtra encore plus extraordinaire qu'il ne l'accepte que parce que le zèle dont il bruloit pour ſa Patrie, l'obligeoit d'en conſulter le repos & la tranquillité. D'un côté il voioit l'Etat ſur le penchant de ſa ruine, de l'autre, les Membres, irrités, desunis, denués de Chef, d'appui & de ſecours. Il connoiſſoit l'intention du Roi de Suéde, & n'ignoroit point l'entêtement de ce Prince; il étoit au fait des pratiques ſecretes

cretes du Primat par l'experience qu'il en avoit faite à ſon préjudice ; enfin, il s'imaginoit qu'on ne pouvoit mieux faire, que de profiter du tems pour rendre à un Corps ſi conſidérable un nouveau Chef en la place de celui qu'on lui avoit enlevé de force, & qu'on prévoioit en devoir être ſéparé pour jamais, ou ne pouvoir lui être réuni que très difficilement. Il faiſoit attention aux caprices du Deſtin, qui ſembloit l'avoir choiſi pour prévenir les ſouhaits d'un Monarque, & pour lui complaire en les accompliſſant; Monarque, qui tout à la fois avoit l'autorité de commander ſouverainement, & la force de ſe faire obéir. En un mot, ce généreux Palatin aima mieux ſe ſacrifier pour le bien de ſa Patrie, que de la voir périr par un enchainement affreux de troubles & de malheurs. On ſait que l'évenement n'a point concouru à favoriſer ces plauſibles intentions; c'eſt un de ces ſecrets inconnus aux hommes & réſervés à la divine Providence, qui dirige tout à ſon gré, ſans avoir égard aux vœux de ſes créatures. Rentrons en matiere.

Le lendemain du jour de l'Election de Stanislas, le Roi de Suéde le fit prier de ſe rendre à ſon Quartier général. Le nouveau Roi s'y tranſporta, & y fut reçu avec toutes

les

les marques de diſtinction dûes aux Têtes couronnées. Bientôt après il y reçut les ſoumiſſons du Primat & de tous ceux, qui, conjointement avec ce Prélat, s'étoient abſentés au jour de l'Election. Cette cérémonie ſe fit au Quartier général à la vûe de tout le monde. Il y eut moins de ſincérité que d'extérieur : le nouveau Roi s'en apperçut, & ſut ſe contraindre ; il les reçut tous, mais avec un air ſi engageant, qu'ils furent convaincus que tout autre que lui, doüé de ſes qualités perſonnelles, ſeroit le Roi le plus accompli qu'ils puſſent deſirer.

CHARLES XII. ne négligea aucune occaſion capable de procurer de la gloire au nouveau Roi, & de contribuer à la ſûreté & à la tranquillité de ſa perſonne. Avant tout, il fit adreſſer à tous les Palatinats & Diſtricts du Roïaume un Univerſal, en forme de Lettres-patentes. Cet Univerſal, qui fut affiché dans toutes les Provinces, devoit ſervir de ſerment de fidélité pour les ſujets & Vaſſaux de la Couronne. On ne laiſſa rien à deſirer au nouveau Roi, ni du côté des troupes, ni du côté des munitions. Les Confédérés de Sendomir l'avoient publiquement déclaré rebelle ; ces préparatifs étoient deſtinés pour les contraindre à ſe ſoumettre de bonne grace, ou pour les y obliger par la force,

force, & pour parvenir ainſi au point eſſentiel, qui étoit de rétablir la paix & la tranquillité dans le Roïaume. Dans cette intention Charles XII. marcha à Lemberg le mois ſuivant. Il avoit été informé que le tréſor de ſon Ennemi y étoit en dépôt, & que les principaux Seigneurs du Roïaume y avoient ſauvé ce qu'ils avoient de plus précieux. Il attaqua cette place, la prit d'aſſaut le 6. de Septembre, & y fit en effet un butin plus conſidérable qu'il ne ſe l'étoit peut-être imaginé. Autant ce Monarque eut de bonheur dans ſes entrepriſes, autant Stanislas fut malheureux. Il y avoit à peine ſix ſemaines qu'il portoit le titre de Roi, lorſqu'un accident imprévû faillit à le lui faire perdre. Varſovie étoit alors le lieu de ſa réſidence, & il étoit ſur le point d'en ſortir pour marcher au ſiége de Lemberg, quand il reçut la nouvelle que le Roi Auguſte s'approchoit de cette ville avec une armée de vingt mille hommes. Ce Héros, aiant rétabli en peu de tems la perte qu'il avoit faite dans ſon denier échec, pénétra par des chemins détournés, & fit tant de diligence pour être à portée de Varſovie, qu'il trompa le Roi de Suéde, malgré tous ſes préparatifs & les précautions qu'il avoit priſes. Ce dernier avoüa à la gloire de ſon Ennemi, qu'il

ne s'étoit point attendu à un pareil exploit de bravoure.

Dans ce tems-la Varſovie n'étoit point en état de défenſe. Le Comte de Horn y commandoit, & n'avoit avec lui que quinze cens hommes qui tenoient lieu de garniſon. Un corps de dix mille hommes étoit au ſervice du Roi Stanislas; ils étoient tous Polonois, je veux dire du nombre de ces Soldats qui font conſiſter la vraie bravoure à échapper au danger par la fuite, afin de pouvoir ſe rallier & ſe repréſenter dans l'occaſion. Ajoutons à cela que Varſovie fourmilloit encore de zélés partiſans du Roi Auguſte, & qui, malgré l'hommage qu'ils avoient rendu au nouveau Roi, n'attendoient peut-être que le moment de favoriſer l'entrepriſe de leur premier Souverain. Dans cette conjoncture il étoit de la prudence de veiller à ſa ſûreté par une retraite faite à propos. Le Roi Stanislas qui couroit le plus de riſque fut celui qui penſa le moins à ſe garantir. L'intrépidité avec laquelle il avoit bravé en différentes occaſions les aſſauts de ce tems orageux, l'avoit accoutumé au péril, & lui avoit donné une eſpèce d'inſenſibilité, qui le rendoit moins attentif à ſa conſervation qu'à celle d'autrui. Il ſe donna des ſoins pour mettre à couvert la Princeſſe

ſa Mere, la Reine ſon Epouſe, avec les deux Princeſſes qui l'avoient accompagné, & les fit conduire à Poſnanie, eſcortées d'un bon nombre de troupes. Enſuite il laiſſa au choix des Seigneurs de ſa Cour qui avoient pris le parti de le ſuivre, de ſe retirer où ils jugeroient à propos, ou de partager avec lui les ſucces de ſa fortune. Le Primat fut le premier qui s'enfuit à Dantzig; & ſi j'excepte le ſéul Evêque de Poſnanie, à qui le Roi fut plus redevable de ſà compagnie à la goute dont il étoit tourmenté, qu'à l'inclination qu'il avoit de reſter auprès de ſa perſonne, il n'y en eut pas un qui ne ſuivit l'exemple du Cardinal. Ce Prince, quoiqu'abandonné, ne s'àbandonna pas lui-même; plein de courage, il voulut ſeul tenir ferme & attendre l'effet de ſon deſtin, dont la rigueur ſe faiſoit ſentir dés le moment même de ſon Avenement au Trône. Que dire de cette reſolution? N'étoit-ce pas vouloir tenter le danger & expoſer volontairement ſa liberté, ſa gloire & ſa vie? Cependant on eut bien de la peine à faire valoir ces raiſons, & à faire comprendre au Roi la néceſſité indiſpenſable où on étoit de faire une retraite. Enfin, il réſolut de ſortir de Varſovie, & de marcher à Lemberg ſous une eſcorte de ſix mille hommes qu'on

avoit tirés de l'armée de la Couronne. Le Général Horn prit de ſon côté la précaution de ſe retirer dans le château avec le peu de troupes qu'il commandoit, réſolu d'y attendre tranquillement ſon ſort. Celui qu'il eut, fut de capituler après une courte réſiſtance, & de ſe rendre aux troupes Saxonnes priſonnier de guerre avec toute la garniſon. Sur les inſtances du Nonce Apoſtolique, l'Evêque de Poſnanie, malgré ſon incommodité, fut arrêté & conduit en Saxe, où il mourut quelque tems après.

La ſatisfaction que procura ce ſuccès au Roi Auguſte, ne fut pas de longue durée. Il ſemble qu'il n'avoit eu le bonheur de chaſſer ſon Rival, que pour lui donner occaſion d'en faire autant à ſon égard. Le cas arriva ſous les yeux du Roi de Suéde. Ces deux Heros en neuf jours de tems firent une marche de cinquante lieuës avec tant de ſuccès, qu'ils joignirent le Général Schulenburg. Ce fameux Capitaine, à qui le Roi Auguſte avoit confié le commandement de ſes troupes, fut d'autant plus allarmé de voir les Ennemis de ſi prés, qu'il croioit en être éloigné de la longueur du trajet qu'ils avoient fait. Les deux armées en vinrent à la charge près de Punitz, village du Palatinat de Poſnanie. Le combat dura

trois

trois heures. Le Général Schulenburg fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ses talens ; cependant il fut obligé de plier, & de céder le champ de bataille aux Ennemis. Il fit une retraite; mais avec tant de prudence & de précaution, que quoique vigoureusement poursuivi, il ne put être entamé. La maniére dont ce Capitaine évita les inconvéniens de la retraite, étonna le Roi de Suéde. Ce Prince n'hésita point de dire que Schulenburg les avoit tous surpassé en valeur.

CET avantage ne fut pas le seul qu'on remporta : on s'étoit signalé contre les Russiens dans la Courlande; on avoit eu le dessus dans la Lithuanie & dans la Pologne sur les Mécontens. Tous ces succes franchirent au Roi Stanislas le chemin de Varsovie, d'où il avoit été obligé de se retirer peu de tems auparavant. Il y fut reçu avec des témoignages de joie moins équivoques qu'au tems de son Election. La Noblesse s'y rendit en foule, & fit voir par ses manières qu'elle reconnoissoit que le caprice n'avoit eu aucune part au choix d'un Souverain, aussi victorieux par ses Armes, qu'établi par celles de son Protecteur. La dernière perte que fit le Roi Auguste, le détermina à abandonner le Roïaume pour se reti-

rer à Dresde. Stanislas prit de-là occasion de penser à son Couronnement, & de faire toutes les dispositions nécessaires pour cette Cérémonie.

En consequence on convoqua une Diéte à Varsovie, & le jour du Couronnement fut fixé au 4. du mois d'Octobre 1705. La Cour de Rome, informée de ces mesures, songea à les rompre. Elle crut ne pouvoir mieux réussir qu'en adressant à touts les Prélats du Roïaume un Bref, par lequel il leur seroit défendu d'assister au Sacre de Stanislas, sous peine d'Excommunication. Ce Bref fut secrettement envoié a un Cordelier de Varsovie, avec ordre de le remettre en mains propres de tous les Prélats qui se trouveroient alors dans cette ville. Ce Moine prit le 23. de Septembre pour s'acquitter de sa commission. Le premier à qui il s'addressa, fut le Suffragant de Chelm; mais il en fut la dupe. Ce Prélat remit sur le champ au Roi la dépêche dans le même état qu'il l'avoit reçue. Le Commissionaire eut ordre de comparoître devant Sa Majesté, qui lui demanda avec quelle témérité il avoit ôsé se charger d'une pareille commission. Le Moine chercha à s'excuser, & rejetta la faute qu'il avoit faite sur le Général de son Ordre, de qui il avoit reçu ce Bref,

Bref, & à qui, disoit-il, son devoir l'obligeoit d'obéir sans réserve. Cette démarche étoit digne d'un châtiment exemplaire; cependant le Roi trouva dans sa clémence de quoi la punir avec moins de rigueur. Ce fut de ne point donner le tems au Moine de retourner à son Couvent, & de lui ordonner de sortir incontinent de la ville.

Cela n'empêcha pas que le Bref ne fût insinué au Primat à Dantzig; on eut même la malice de l'afficher pendant la nuit à la porte de son hôtel. Le Cardinal en fut piqué au vif; il s'en plaignit hautement aux Magistrats & les requit d'informer contre les auteurs de cette entreprise Quelque exactes que furent les perquisitions, il ne fut pas possible de rien déterrer; peut être l'hôtel même du Cardinal servit-il d'azyle contre les poursuites. Quoi qu'il en soit, ce fut pour lui un excellent prétexte de ne point assister au Couronnement. Cependant, dès le 24. de Septembre il écrivit aux Etats qui se trouvoient à Varsovie, pour les prier d'en hâter la cérémonie, les assûrant que tout ce qu'ils feroient en conséquence, seroit censé avoir été fait & réglé par lui-même. D'un autre côté il n'oublia pas de féliciter le Roi de son prochain Couronnement, & de lui souhaiter toutes les prospérités

imaginables pendant le cours de ſon regne. Le même jour parut un Edit, qui défendoit ſous de rigoureuſes peines à tous les Eccléſiaſtiques de Varſovie de ſe mêler en rien des affaires d'Etat. Cette précaution fut jugée néceſſaire pour prévenir les diſcordes qu'ils ont coutume de faire naître, ſoit ſous le prétexte de quelque néceſſité, ou du devoir de leurs charges.

Le 30. du même mois les Etats s'aſſemblerent au Château. L'Archevêque de Lemberg, que l'abſence du Primat autoriſoit à remplir ſa place, porta la parole, remercia les Sénateurs & les Nonces du zèle qu'ils témoignoient pour la Liberté de la Nation. Enſuite il propoſa quelques moiens, rélatifs aux Traités du Roi Stanislas avec le Roi du Suéde; toucha pluſieurs matières différentes, & finit, en invitant l'Aſſemblée à y faire de ſérieuſes réflexions. Il s'agiſſoit de maintenir le nouveau Roi ſur le Trône; de faire une alliance contre la Ruſſie; de rétablir la Maiſon de Sapieha dans ſes emplois & dans ſes anciens domaines; d'accroître, d'affermir leur union contre le Parti oppoſé; d'obſerver exactement les articles contenus dans le Traité d'Oliva; enfin de preſcrire aux partiſans du Roi Auguſte un terme de deux mois pour ſe ſoumettre, & de déclarer

rer ennemis de la Patrie ceux, qui, après ce tems écoulé, persisteroient dans leur obstination.

Toute l'Assemblée examina avec beaucoup de précision les articles que nous appellons *Pacta Conventa*. Dès qu'ils furent tous dans les règles, le Roi sortit le 3. d'Octobre du Palais de Bielinski, & se rendit à l'Eglise de St. Jean, en cet ordre. Les Palatins & les Nonces en carosse, suivis des Evêques & autres Ecclésiastiques, ouvroient la marche. Après eux venoit Sa Majesté dans un carosse magnifique, précédée d'un grand nombre de Gentilshommes & des Gardes du corps. Deux rangées de flambeaux formoient un passage depuis le vestibule de l'Eglise jusqu'au grand Autel, où l'Archevêque de Lemberg en Habits Pontificaux reçut Sa Majesté. Ce Prince se mit à genoux, & l'Archevêque lui fit la lecture des *Pacta Conventa* & du formulaire du serment requis pour leur observation. Ensuite Sa Majesté fut reconduite au Palais avec le même cortége & les mêmes cérémonies, excepté qu'à son retour elle fut immédiatement précédée par l'Archévêque de Lemberg & l'Evêque de Kaminieck.

Le 4. d'Octobre, jour fixé pour le Couronnement, le Roi se transporta de grand

matin au Château. Sa Majesté avoit observé un jeûne pendant les trois jours précédens : elle s'étoit préparée de cette manière a faire ses Dévotions pour se disposer au Sacre. A dix heures du matin, lorsque tout fut prêt pour la Cérémonie, on fit signe aux Ambassadeurs de la Cour de Suéde de se rendre au Château. Ils y furent reçus avec toutes les marques de distinction dûes a leur caractère.

La cour du château étoit occupée par un Bataillon rangé en ordre, enseignes déploiées; tout y retentissoit du son des instrumens de musique. Les Ambassadeurs de Suéde descendirent de carosse vis-à-vis du grand escalier, où ils furent reçus par Poninski Maréchal de la Cour, & à quelquel marches plus haut par le Prince Sapieha, qui les accompagna jusque dans la salle des Gardes. Le Colonel Poniatowski les y reçut de nouveau, & les conduisit jusqu'à la chambre du Roi. La, les Ambassadeurs reçurent les complimens que leur fit le Castellan de Siradie avec un grand nombre de Gentilshommes, au nom du Roi & de la République. Ensuite le Grand-Trésorier de Lithuanie vint au-devant d'eux, & les introduisit dans la chambre même de Sa Majesté. Dès qu'elle leur eut donné audience,

ence, elle ſe rendit à l'Egliſe de St. Jean de la manière ſuivante. D'abord marchoient les Pages & les Gentilshommes de la ſuite des Ambaſſadeurs de Suéde, ſuivis des Nonces & d'un grand nombre de Seigneurs Polonois. Après eux venoit le Porte-Epée de Poſnanie, l'épée nue à la main, puis le Caſtellan de Radzieck portant le globe Impérial, & enſuite les Caſtellans d'Uladislavie & de Leur, chacun munis d'un ſceptre. Les deux couronnes étoient portées par le Grand Général de Lithuanie & le Caſtellan de Siradie, ſuivis du Prince Sapieha, Tréſorier de Lithuanie, qui repréſentoit le Maréchal de la Couronne. Les Ambaſſadeurs Suèdois Wachſzſchlager & Palmberg précédoient Sa Majeſté le Roi Stanislas. Ce Prince, armé de toutes pieces & couvert d'un manteau de pourpre, doublé de martres Zibellines, étoit accompagné du Comte Potocki & du Staroſte Sapieha. Immédiatement après, ſuivoit la Reine, vêtue d'une robe de toile d'argent; elle étoit conduite par le Général Baron de Horn, & eſcortée d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames du premier rang, qui la ſuivirent à pied juſqu'à l'Egliſe. On y avoit élevé ſous deux dais vis-à-vis du grand Autel, deux Trônes qu'entouroient les Gardes du corps. Entre cet Autel & le premier

mier banc ètoient placés trois fauteuils, destinés pour les Ambaſſadeurs de Suéde, dont le plus diſtingué étoit le Baron de Horn qui conduiſoit la Reine. Le Roi de Suéde voulut aſſiſter au Sacre, & ſe rendit *incognito*, avec le Comte de Piper, le Duc de Wirtemberg & quelques autres Officiers Suédois, dans un appartement contigu au Château, & qui avoit toujours ſervi de tribune aux Rois de Pologne On avoit dreſſé vis-à-vis de cet endroit une eſpèce de balcon pour la Reine Mere, les Princeſſes Roïales, & pluſieurs autres Dames Polonoiſes.

Lorsque Leurs Majeſtés furent arrivées au pied de leurs trônes, elles y furent reçues par deux Evêques & deux autres Prélats La Reine prit le chemin de la ſacriſtie, le Roi fut conduit à l'Autel, où étoit l'Archevêque de Lemberg en Habits Pontificaux. L'Evêque de Kaminieck, s'adreſſant à ce Prélat lui dit: *Notre Mere la Sainte Egliſe ſouhaite que ce brave Prince, ce Roi élu, ſoit couronné.* L'Archevêque demanda s'il en étoit digne, & s'il étoit réſolu d'accomplir tous les devoirs attachés à la qualité de Souverain. L'Evêque aiant repondu qu'oüi, on ôta au Prince ſa cuiraſſe, & s'étant mis à genoux, il poſa les mains ſur les Staintes Evangiles, prêta le ſerment requis, & promit d'ob-

d'obſerver religieuſement le contenu des *Pacta Conventa*. Enſuite aiant baiſé l'anneau de l'Archevêque, il fit ſa profeſſion de Foi. Après cela on ôta la mitre au Prélat, qui à ſon tour ſe mit à genoux avec les autres Eccléſiaſtiques. Le Roi au contraire ſe coucha de ſon long, & reſta dans cet état pendant tout le tems que durerent les Litanies & les prières accoutumées.

Dès qu'elles furent achevées, l'Archevêque reprit ſa première place, & le Roi s'étant remis à genoux, on lui ôta ſon manteau & le reſte du harnois. Alors l'Archevêque fit à ce Prince les onctions à la paume de la main droite, au plis du bras, & entre les deux épaules, en prononçant ces paroles: *Je te ſacre Roi au nom du Pere, & du Fils, & du St. Eſprit. Ainſi ſoit-il.* Le Roi fut enſuite conduit dans la ſacriſtie, d'où il retourna à l'Autel, revêtu d'une eſpèce de rochet (*a*). L'Archevêque lui préſenta une épée nuë, que le Prince rendit au Porte-Epée de la Couronne. Celui-ci la remit dans le fourreau, & en ceignit Sa Majeſté, qui d'abord l'en retira & l'y remit elle-même, après l'avoir

(*a*) Les Polonois ont grand ſoin de conſerver cet habillement de toile; ils s'en ſervent de drap mortuaire pour envelopper le corps de leurs Rois. Jean III. a été enſéveli de la même manière.

voir maniée pendant quelque tems pour marquer qu'elle ſavoit en faireuſage. Enfin l'Archevêque s'approcha du Roi, & lui poſa la couronne ſur la tête, pendant que deux Evêques lui mirent le ſceptre à la main droite, & le globe Impérial à la gauche. Dans cet ornement Sa Majeſté, accompagnée des Evêques & des Sénateurs, monta ſur ſon trône, au pied duquel ils reſterent tous juſqu'à la fin de la Cérémonie. Un moment après le Roi ſe préſenta devant l'Autel, & exigea de l'Archevêque que la Reine fût couronnée. Le Prélat promit de ſatisfaire Sa Majeſté, & en conſéquence deux Evêques ſe rendirent à la ſacriſtie où étoit la Princeſſe. Ils l'accompagnerent juſqu'à l'Autel: le Sacre & le Couronnement ſe firent à peu près de la même manière que nous venons de dire, & après la Cérémonie la Reine fut conduite à ſon trône. On entonna le *Te Deum*, qui fut accompagné d'une triple décharge de toute l'artillerie & de la mouſqueterie de la garniſon. Le Cantique fini, un Evêque donna le Miſſel à baiſer au Roi & à la Reine, qui enſuite allerent à l'offrande, & baiſerent l'anneau de l'Archevêque, avec diverſes Reliques. De-là Leurs Majeſtés étant retournées à leurs trônes, elles aſſiſterent à la Meſſe de cérémonie, communierent

ſous

ſous les deux eſpèces, & reçurent la benediction des mains de l'Archevêque. A cette dernière cérémonie, le Maréchal de la Couronne ſe mit à crier *Vivent le Roi & la Reine*; ce qui fut repeté pluſieurs fois par le peuple avec de grandes démonſtrations de joje.

Leurs Majeſtés retournerent au Château dans le même ordre qu'elles en étoient ſorties. Ce fut dans la grande ſalle qu'elles reçurent par l'Evêque de Kaminieck les complimens des Sénateurs & de la Nobleſſe. Le Tréſorier Sapieha y répondit au nom de Leurs Majeſtés, qui leur accorderent à tous la faveur de leur baiſer la main. On avoit dreſſé trois tables: celle du milieu, qui étoit de forme quarrée, & plus élevée que les deux autres, fut occupée par le Roi, la Reine, les trois Ambaſſadeurs de Suéde, & ſervie par des Officiers du Roïaume. A celle de la droite ſe placerent les Sénateurs & les Nonces, & à la troiſième les Dames & les Gentilshommes, tant Suédois que Polonois. Le repas fini, Leurs Majeſtés ſe transporterent à leur Palais avec toute la ſuite. Le lendemain, après les complimens réiterés du Sénat & de la Nobleſſe, elles ſe rendirent chez le Baron de Horn. Ce Général n'oublia rien pour répondre à l'honneur que lui

lui faiſoient des Hôtes auſſi illuſtres; il les reçut avec une magnificence vraiment roïale, & les régala d'un Bal qui dura juſqu'à minuit. Telles furent les ſolemnités du Sacre, dont on célebra la mémoire par ue Médaille, où d'un côté on voioit le buſte du Roi avec ces mots: D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ. *Stanislas I. par la Grace de Dieu Roi de Pologne.* & de l'autte côté un Soleil, qui de ſes raïons échauffoit quantité de cicognes. Les mots de la Légende, PATRIO SUB SOLE SALUBRES, ſignifient que *les peuples ſeront heureux ſous le gouvernement d'un Prince de la Nation.* Ceux de l'Exergue, STAN. I. IN REG. POLON. CORONATUR 4. OCTOB. ANNO 1705. marquent le jour & l'année du Couronnement du Roi.

Le 6. Octobre Leurs Majeſtés dînerent ſeules, & le ſoir il y eut fète à l'occaſion du mariage du Caſtellan de Meſeritz avec une des premières Dames de la Cour. L'Archevêque de Lemberg en fit la cérémonie dans l'appartement de la Reine-Mere, à cauſe de l'indiſpoſition de cette Princeſſe. C'eſt la coutume que les Rois de Pologne après leur Couronnement, tiennent table ouverte dans la grande galerie du Palais; le Roi & la Reine ſe conformerent à cet uſage, & les nou-

nouveaux Mariés eurent l'honneur d'être admis à la table de Leurs Majeſtés. A quelque diſtance de-là il y avoit une autre table pour les Grands du Roïaume, les Dames & les Seigneurs les plus diſtingués; il y en avoit une troiſième dans l'appartement du Maréchal de la Cour, & qui étoit réſervée aux Chevaliers de l'Ordre. Après le repas, le Roi & la Reine ſe rendirent dans une ſalle où il n'y avoit en tout que deux fauteuils, & où Leurs Majeſtés prirent place. Le Roi ouvrit le Bal avec la nouvelle Epouſe, la Reine lui fit la même grace, & ſeize Sénateurs aiant fini leur danſe deux à deux, Leurs Majeſtés danſerent ſeules; après quoi, chacun eut la liberté de profiter du divertiſſement.

Les Députés de la ville de Cracovie étoient arrivés le même jour. Dans l'audience que le Roi leur accorda avant que d'honorer ces nôces de ſa préſence, ils marquerent leur ſoumiſſion à Sa Majeſté, en lui remettant les clefs de la ville. Cette démarche paroiſſoit annoncer la fin des troubles & le rétabliſſement d'une paix, qu'on deſiroit avec tant d'ardeur. Cependant le Roi de Suéde étoit retourné le même jour du Sacre au camp de Blonic. Le Roi Stanislas s'y rendit le 10. du mois, c'étoit pour

s'entretenir avec ce Monarque des grands préparatifs du Czar en Lithuanie, tandis que les Etats assemblès à Varsovie étoient actuellement occupés à régler le Traité d'Alliance entre ces deux Princes. Il fut enfin dressé le 28. de Novembre à onze heures du soir, & ratifié le 25. du mois suivant. Le lendemain du jour de la ratification, chacun témoigna à l'envi par des rejoüissances publiques la satisfaction qu'il avoit de cette Alliance. On fit même frapper à cette occasion une Médaille, qui d'un côté représentoit un rocher dans la mer, contre lequel se brisoient les flots agités, avec ces mots: NIL VI TEMPESTATIS AVULSUM, *Il subsiste tout entier malgré la violence de la tempête.* L'Exergue, TRACTATUS CUM SUECIÆ REGE CONCLUSUS WARSAVIÆ, veut dire que *le Taité avec le Roi de Suéde fut conclu à Varsovie.* De l'autre côté de la Médaille on voioit une couronne de laurier. La Légende, FIDES SERVATA, LIBERTAS ASSERTA, FINES INTEGRI, signifie qu'*on satisfait à l'Engagement, en maintenant la Liberté de la Nation & les frontières du Roiaume dans toute leur étendue.* L'Exergue étoit la même que la précédente.

Ce monument fut bientôt suivi d'un autre qui n'étoit pas moins ingénieux, & qui

qui ſemble avoir été frappé pour le même ſujet. D'un côté on y voioit un vaiſſeau cinglant à pleines voiles ſur une mer orageuſe, au-deſſus de laquelle paroiſſoit la Conſtellation de Caſtor & de Pollux. La Légende, LUCIS SPES CERTA SERENÆ, ſignifie *Eſpoir certain d'un tems calme.* L'Exergue, CAROLI ET STANISLAI ÆTERNA AMICITIA, veut dire, *Les Rois Charles & Stanislas éternellement unis.* On vouloit faire entendre que par l'amitié éternelle qui venoit d'être cimentée entre ces deux Princes, la République, repréſentée par ce vaiſſeau, & expoſée à un tems orageux de trouble & de guerre, eſpéroit le bonheur d'une douce tranquillité, à l'exemple de ces Navigateurs lorsqu'ils voient briller la Conſtellation de Caſtor & de Pollux, par laquelle on déſignoit les deux Monarques. De l'autre côté de cette Médaille on voioit les Armes des Roïaumes de Suéde & de Pologne, réunies par deux palmes & une couronne de laurier. La Légende, VIRTUTE CONCORDES CONCORDIA INVICTI, ſignifie, *Unis par la bravoure, invincibles par l'union.* L'Exergue, SUECIÆ ET POLONIÆ REGNORUM ÆTERNUM FOEDUS, veut dire, *Alliance éternelle des Roïaumes de Suéde & de Pologne.*

SUR ces entrefaites la mort enleva le

Primat après une courte maladie. Ce Cardinal mourut à Dantzig le 13. d'Octobre, & fournit ainsi au nouveau Roi l occasion de lui nommer un successeur dans le poste le plus éminent du Roïaume. L'Archevêque de Lemberg fut celui que le Prince honora de son choix, tant à cause de son mérite, qu'en considération du droit de ce Prélat. Cependant Sa Majesté ne put empêcher que Sczembek, Evêque de Cujavie, ne fût nommé en même tems par le Roi Auguste, qui même trouva le moment de faire enlever l'Archevêque par Rönne, Général des troupes de Russie.

En Pologne, c'est la cérémonie du Couronnement qui confirme à un Prince élu le droit de souveraineté; telles sont les Loix du Roïaume. Auguste en avoit abusé, il s'étoit fait couronner parmi le bruit & la terreur des armes, & avoit donné du poids à son Election par la voïe de differens desordres.

Ces circonstances donnoient lieu d'appréhender que ceux qui jusqu'alors avoient persisté dans son parti, ne l'abandonnassent pour s'attacher à son Rival. Il étoit donc nécessaire que ce Prince songeât à accélerer la conclusion d'une Alliance avec la Russie, à laquelle on n'avoit travaillé jusqu'alors qu'avec beaucoup de lenteur & d'indifférence.

ce Dans cette vûe Auguſte, qui depuis peu s'étoit rendu dans ſes païs héréditaires pour y amaſſer de l'argent & des troupes, entreprit le voïage de Lithuanie, & arriva le premier de Novembre à Tykoczin, où il paſſa la nuit dans l'hôtel du Vice-Chancelier. Le lendemain il fut complimenté par pluſieurs Grands du Roïaume, qu'il créa Chevaliers du nouvel Ordre de l'Aigle blanc. Enſuite il alla au-devant du Czar, qui de Nur étoit venu à Grodno.

L'ENTREVUE de ces deux Souverains ſe fit avec de grands témoignages d'amitié de part & d'autre. Le Czar de ſon côté fit apporter aux pieds d'Auguſte les drapeaux qui avoient été pris derniérement ſur l'Ennemi; mais le Roi ne témoigna point à la vûe de ce butin toute la ſatisfaction qu'on en attendoit. Les Suédois & les Conféderés avoient jetté depuis peu près de Varſovie un pont ſur la Viſtule. Leur deſſein étoit d'avoir par ce moïen une communication libre avec la ville & leur camp. Le 21. du mois un Détachement de cinq mille hommes, composé de troupes Ruſſiennes & Saxonnes, s'avança juſqu'à trois mille de Praage, arriva à cet endroit la nuit ſuivante & y prit poſte. Auſſitôt on en détacha cent Dragons Ruſſiens, qui furent comman-

dés pour attaquer le pont à la droite, tandis que les troupes Saxonnes formeroient leur attaque à la gauche, & que les Lithuaniens feroient la leur de front. On avoit confié la garde de ce pont à un Enſeigne Suédois, ſoutenu de quarante hommes. Celui-ci àvoit diſpoſé ſes troupes de manière que la plûpart étoient à la tête du pont, qu'une partie avec un Sergent en gardoit le milieu de la barriere, & qu'une autre veilloit au reſte. Il y avoit dans les maiſons voiſines cent quarante hommes des Gardes du Roi Stanislas, la plûpart piquiers avec les drapeaux de la Couronne & quatre petites piéces de Campagne, aux ordres du Lieutenant-Colonel Liliengreyff Le lendemain de grand matin les Ennemis firent mine d'attaquer. Auſſitôt les Gardes du Roi ſe mirent en état de les bien recevoir, & les reçurent effectivement avec tant de bravoure, que le combat dura près d'une heure. Cependant, comme les forces des Enmis augmentoient de plus en plus, & qu'au contraire celles du Roi Stanislas étoient fort affoiblies, tant par le nombre des morts que par celui des bleſſés, on fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre, & de céder aux Vainqueurs ſix drapeaux avec toute l'artillerie. Au bruit de cet échec, on détacha de

de la grande armée deux cens vingt hommes, commandés par le Colonel Dahldorff & le Major Wrangel, dans le dessein de secourir le pont. L'action recommença. Les quatre piéces de campagne qu'on venoit de prendre, furent d'une grande utilité aux Ennemis : les Suédois, exposés de tous côtés au feu de cette artillerie, l'essuierent tout entier ; & déjà on avoit ruiné une grande partie du pont, lorsque le Capitaine Bure fit une nouvelle attaque. Cet Officier, secondé de deux autres d'égale bravoure, se battit longtems & avec une fureur qui approchoit du désespoir. Enfin le moment arriva que le Lieutenant-Colonel Siegerot survint avec le Régiment de Dalekerle Aussitôt il fondit sur les Ennemis, les délogea de leur poste, les chassa du bourg, & les poussa depuis le pont jusqu'à l'endroit où étoit le gros de leur Détachement, rangé sur deux lignes. Siegerot les poursuivit encore, & partagea son Régiment en deux Bataillons. Tandis qu'on se préparoit de part & d'autre à un engagement, le Général Horn s'avança avec un corps de deux cens hommes, & donna ordre aux troupes de combattre. Les Ennemis ne jugerent pas à propos d'en venir aux mains ; ils prirent le parti de se retirer par deux chemins differens. Le Major Piper se mit à leurs

trouſſes avec trois cens chevaux, & les culbuta dans un marais: il s'en noïa un grand nombre, on en maſſacra une bonne partie, & preſque tout le reſte fut fait priſonnier de guerre. Pour peu qu'on faſſe attention aux forces des Ennemis, au petit nombre & au courage des Attaquans, à l'uſage que ceux-ci en firent en attendant un renfort; pour peu, dis-je, qu'on conſidére les avantages qu'eurent les Ennemis, ſans avoir pû exécuter leur deſſein, on conçoit aiſément de quel œil le Roi Auguſte enviſagea le butin dont le Czar voulut lui faire honneur.

Dans le même tems le Vaivode de Kiow parcouroit toute la Pruſſe pour déterrer les Ennemis du nouveau Roi. Il eut le bonheur dans l'Evêché de Warmie de tomber ſur un gros de troupes Saxonnes & d'en enlever quatre cens hommes, dont les trois quarts paſſerent au ſervice du Roi Stanislas. D'un autre côté le Prince Lubomirski, juſqu'alors zélé partiſan du Roi Auguſte, changea de parti, & bientôt on en attendoit autant du Prince Wisnowiecki, Maréchal de Lithuanie. Cependant malgré tous ces ſuccès, chaque inſtant formoit à Varſovie un nouveau ſujet de crainte. Le bruit couroit que le Roi Auguſte étoit parti de Pultow à la tête d'une armée de douze mille hommes de Cavalerie;

on ajoutoit que ce Prince marchoit du côté de Thorn pour joindre celle qui étoit à Lausnitz, & qu'après avoir réuni ces forces, son dessein étoit de tenter une diversion dans la grande Pologne. Sur cet avis, la Reine, conjointement avec la Reine-Mere & les deux Princesses, se retirerent à Szerecin, comme dans un azyle propre à y attendre un tems plus tranquille.

L'APPRE'HENSION qu'on avoit, n'étoit rien moins qu'une fausse allarme. Le Roi Auguste avoit conclu à Grodno une Alliance fort étroite avec le Czar; il avoit même obtenu de son Allié une armée de cinquante mille hommes, commandée par le Prince Menczikoff & le Général Ogilvy. Ces troupes s'étoient déjà répandues dans toute la Pologne, & y avoient dètruit de la manière la plus barbare les biens des Seigneurs attachés au Roi Stanislas. D'ailleurs, les Cosaques s'étoient rendus maîtres de Zamoscz, malgré la vigoureuse résistance de la garnison; & lorsqu'un Parti du nouveau Roi s'approcha de Varsovie & voulut mettre les environs à contribution, le Partisan Smiegelski l'obligea de prendre la fuite, & donna tant de besogne à deux Compagnies du Régiment de Kiowski, que le Souverain lui même fut très embarrassé des le commencement de son regne.

Il sembloit que le Roi de Suéde ne dût plus songer qu'à faire entrer ses troupes en quartier d'hiver. Point du tout, il leur commanda de se tenir prêtes à marcher en Lithuanie, & d'y chercher l'occasion de combattre le Roi Auguste. Le 8. de Janvier 1706. elles se mirent en marche du côté du pont dont nous venons de parler, & dès le lendemain les troupes, qui jusqu'alors s'étoient tenues campées à Blonic, eurent ordre de suivre avec les Généraux Stromberg, Lagerkroon & Meyerfeld. Pour le Prince Sapieha & le Vaivode de Kiow, ils resterent l'un & l'autre à Varsovie. L'armée fut conduite par les deux Rois ; elle n'étoit composée en tout que de vingt mille hommes. On avoit laissé le reste au Général Reinschild pour couvrir les frontierès de Silésie ; de sorte que cette armée étoit de trente mille hommes inférieure en nombre à celle des Ennemis. La saison continuoit d'être rude ; & c'est ce qui relevoit le courage & l'espoir des deux Héros, dans le dessein qu'ils avoient formé de surprendre & de dissiper leur Ennemi. Ils tenterent le passage du Bug à travers des glaces ; mais comme l'entreprise n'étoit pas sans danger, ils changerent d'avis, & attaquerent le pont, occupé par un corps de mille Russiens. Quatre-

tre-vingt ſoldats Suédois périrent dans cette attaque; il en couta aux Ennemis ſix cens des leurs.

Maitresse du pont, l'armée marcha à Pultusk, où aiant trouvé un autre corps conſidérable de troupes, elle en tailla en piéces deux mille hommes, & en fit ſix cens autres, priſonniers de guerre. Ces avantages, ſuivis de pluſieurs autres, engagerent le Roi Stanislas à envoier un Exprès à Varſovie. Il étoit chargé des ordres au Prince Sapieha & au Vaivode de Kiow de ſuivre inceſſamment la grande armée, & de partager tellement leurs forces, que les deux tiers de leurs troupes marchaſſent droit à Grodno, tandis que l'autre tiers s'avanceroit du côté de Lublin & de Brezc; c'étoit pour empêcher que les Saxons & les Coſaques ne ſe joigniſſent aux Ruſſiens.

En attendant l'effet de ces ordres, l'armée marcha à Tykoczin. Les Ennemis abandonnerent cette place fort à propos, & céderent par leur fuite bien du terrein aux Suédois, qui, profitant de l'occaſion, paſſerent dès le 23. du mois le fleuve de Grodno. Le Roi Auguſte n'avoit rien négligé pour empêcher le paſſage aux Suédois: outre la force de ſon armée & la bonté de ſon camp, il avoit la facilité de donner par-tout du ſecours en cas

de

de beſoin. Ses ſoins & ſes avantages furent inutiles : le Roi de Suéde attaqua d'un côté, le Roi Stanislas ſe fit jour de l'autre L'épouvante prit le deſſus ſur le courage, les troupes entamées ne furent point ſoutenues, & bientôt le Roi lui-même ſe vit obligé de ſe retirer à Grodno. Avant ſa retraite, ce Prince avoit donné ordre de mettre en lieu de ſûreté ſa vaiſſelle & l'argent deſtiné pour le païement des troupes. L'un & l'autre devoient être tranſportés par Auguſtoa à Helka, ville de Pruſſe ; mais le hazard en diſpoſa autrement : tout tomba entre les mains des Suédois ; ce qui leur valut un butin conſidérable. Le Roi de Suéde, ſans s'arrêter près de Grodno, marcha droit à Vilna, capitale de la Lithuanie ; il étoit prévenu que les Ruſſiens y avoient toute l'artillerie & leur principal magazin. D'abord à ſon approche les Ennemis ſe ſauverent du côté de Plocko, & ſacrifierent ainſi à leur timidité des reſſources, qui auroient pû ſervir glorieuſement à leur ſalut. Dans cet intervalle le Vaivode de Kiow attaqua & diſſipa près de Noliwa les troupes de Lithuanie, commandées par le Général Suiski. D'un autre côté le Roi Stanislas eut le bonheur d'enlever au Prince Menczikoff la soñe de huit cens mille ducats, qui devoient ſervir à païer l'armée.

TAN-

TANDIS que ces exploits ſe faiſoient en Lithuanie, l'armée du Roi Auguſte marcha à Varſovie. Elle entra dans la ville le 2. de Février; Sa Majeſté y arrivra trois jours après. Elle y fit conduire priſonnier Urbanowski, Secretaire de la Conféderation de Varſovie, avec quelques Domeſtiques du Roi Stanislas. Toute cette armée conſiſtoit en quatre ou cinq mille Ruſſiens, ſans compter un corps de neuf mille Coſaques qui rodoit aux environs de Cracovie, dans le deſſein de rompre les meſures du Staroſte Spiski, zélé pour le nouveau Roi. Auguſte avoit encore donné ordre aux troupes campées à Lauſnitz, de prendre inceſſamment le chemin de la grande Pologne : elles étoient compoſées de quatre mille Ruſſiens, de huit mille Saxons, & de quatre mille hommes de recrue, levés dans les païs étrangers. Cette armée, qui montoit à ſeize mille hommes, étoit aux ordres du Général Schulenburg.

CE Capitaine paſſa l'Oder le 8. de Février. Son intention étoit de tomber ſur le Général Reinſchild, qui, campé en-deça de la rivière, veilloit à la ſûreté des frontières du Roïaume avec douze mille hommes. Le 12. du mois les deux armées ſe trouverent en face près de Frauſtadt. Les

Sué-

Suédois manquoient d'artillerie; le danger parut preſſant. Cependant ils eſſuïerent les riſques du premier feu, juſqu'a ce qu'aiant mis l'épée à la main, ils fondirent ſur les Ennemis avec tant de bravoure, que ſelon l'aveu même des Saxons, ils renverſerent en moins d'une heure ſur le champ de bataille dix mille de leurs gens, firent quantité de priſonniers, & emporterent cent drapeaux avec trente-deux piéces de campagne. Après ſa défaite, Schulenburg retourna à Dreſde avec une ſeule piéce de canon & quelques centaines de ſoldats, le reſte s'étant, ou diſperſé, ou rangé ſous les drapeaux des Suédois.

A peine la nouvelle de cette défaite parvint-elle à Varſovie, que le Roi Auguſte, abandonnant la ville, & ſa garniſon compoſée de mille Ruſſiens, prit le chemin de Lowitz & ſe rendit de-là à Cracovie. Le victorieux Reinſchild y envoia une partie de ſes troupes, pendant que le Palatinat de Novogrod, les Seigneuries de Lida & de Konin députerent au Roi Stanislas pour aſſûrer Sa Majeſté de leurs ſoumiſſions. Ces progrès furent accompagnés de la priſe de Nieſwiec par les Suédois : de deux mille cinq cens Coſaques qu'il y avoit dans la place, deux mille furent paſſés au fil de l'épée;

l'épée; l'argent & les chevaux reſterent au pouvoir des Vainqueurs, & ce nouveau butin ne fut pas médiocre. Après toutes ces pertes, la plus grande partie de l'armée Ruſſienne, en laquelle le Roi Auguſte avoit eu tant de confiance, ſe retira en Volhinie. Ce fut alors que la Lithuanie, maitreſſe d'elle-même, ſe laiſſa entrainer au torrent des proſpérités du Roi Stanislas; preſque toutes les provinces de ce Duché témoignerent leur obéiſſance à ce Prince.

N'OUBLIONS pas une circonſtance qui regarde le Roi de Suéde en particulier. Non loin de Bercza on trouva un Capitaine, qui avoit eu le malheur de perdre un bras & une jambe d'un boulet de canon. Cet Officier, né François, deſiroit paſſionnément de voir Charles XII. avant ſa mort. Le Roi eut la complaiſance de ſe faire voir, & reçut de la bouche de cet Officier moribond les éloges dûs à ſon mérite. „ Sire, lui dit-il, „ il eſt vrai que j'ai ce reproche à me faire „ d'avoir porté les armes contre Votre Ma- „ jeſté; néanmoins je ne puis m'empêcher „ d'admirer votre courage & de faire des „ vœux pour votre conſervation. Mainte- „ nant que j'ai eu le bonheur de voir un ſi „ illuſtre Héros, je finirai avec tranquilli- „ té le peu de tems qui me reſte à vivre".

Char-

les, touché de compaſſion pour ce Capitaine, ordonna qu'on eût ſoin de ſa perſonne: le bleſſé ne joüit pas long-tems des bontés du Monarque; il expira le lendemain.

Je ne ſais ſi ce n'eſt point à ce tems-ci que je dois fixer l'époque des infortunes qui ſuccéderent à ces proſpérités. En effet, je ſuis perſuadé que ſi le Roi de Suéde, au lieu d'abandonner le Roïaume de Pologne, avoit attendu que les Ruſſiens en fuſſent ſortis les premiers, ſon Allié eût eu moins a ſouffrir de la part de ſes Ennemis. Au moins l'eût-il ſoutenu contre les forces redoutables qui vinrent au ſecours de ſon Rival; au moins, dis-je, eût-il travaillé utilement à l'affermiſſement du Thrône de Pologne, en tirant avantage de ſes premiers exploits. Mais, un excès de bonheur rendit ce Prince trop entreprenant, & moins attentif à ce qu'il avoit à faire; il ſortit du Roïaume lors même que ſa préſence y étoit plus néceſſaire que jamais.

Le Czar, à la tête d'une nouvelle armée de cinquante mille hommes, pénétra dans les Etats mêmes, où ce Roi peu de tems auparavant avoit tout ſoumis aux loix de ſon Allié. A ſon départ, il avoit laiſſé toutes ces conquêtes hors d'état de faire réſiſtance;

ſtance; auſſi eut-on le malheur de tout perdre de la même manière qu'on l'avoit gagné. Le Roi Auguſte étoit encore à Cracovie; ſur l'avis certain qu'il eut de la marche de l'armée Ruſſienne, il en partit avec ſes troupes le 2 de Juin. Il étoit déjà par-delà Varſovie & faiſoit diligence pour arriver à Tykoczin, où il étoit même ſur le point de ſe joindre avec ſes Alliés, lorſqu'il apprit que le Roi de Suéde & le Roi Stanislas marchoient vers la grande Pologne. Chacun fut étonné d'une entrepriſe auſſi extraordinaire, & en effet il n'étoit guères apparent que le Roi de Suéde prit le parti de fuir devant ſon Ennemi. D'ailleurs, que pouvoit-on conclure de ces marches & contre-marches continuelles qui épuiſoient le païs & les peuples, ſinon que ce Prince agiſſoit directement contre les intérêts de ſon Allié, lui, qui l'avoit ſecondé & protégé d'une manière ſi efficace pendant tout le tems de ces troubles?

On ne fut pas long-tems ſans pénétrer le deſſein de ce Prince, & les Politiques jugerent avec beaucoup de vraiſemblance qu'il ſe préparoit à entrer en Saxe. Peut-être le Roi Auguſte lui-même donna-t-il lieu à cette réſolution? du moins on étoit perſuadé que ce Monarque avoit diſpoſé

les Membres de la Diéte de Ratisbonne a déclarer le Roi de Suéde Ennemi de l'Empire, s'il arrivoit que ce Prince fit passer l'Oder à son armée. Ce stratagême étoit la voïe la plus sûre qu'eût le Roi Auguste pour mettre ses Etats à couvert, mais Charles XII. n'en fut point ébranlé; au contraire il refusa d'écouter le Comte de Sintzendorff, Ambassadeur de Sa Majesté Impériale, lorsqu'il fut question de lui inspirer quelques ménagemens pour les intérêts de l'Empire. Le Roi Stanislas, qui en Prince éclairé prévoiot tous les dangers que renfermoit cette entreprise, essaïa de la rompre. Ses raisons accompagnées d'une éloquence naturelle, ne trouverent point de place dans l'esprit de son Allié, & tandis que Sa Majesté Polonoise recevoit à Lublin & ailleurs l'hommage de ses sujets & rétablissoit l'ancienne police, Charles XII. fit tant de diligence pour executer son dessein sur la Saxe, qu'il y pénetra le premier de Septembre & mit cet Etat dans la dernière consternation.

Il nous paroît inutile d'entrer dans un nouveau détail de ce qui se passa lors de cette irruption; il nous conviendra beaucoup mieux de nous borner à décrire la suite des évenemens de la Pologne. A peine le

le Roi Stanislas eut-il quitté Lublin, qu'une armée de deux mille Russiens parut devant cette place, & l'emporta sans beaucoup de résistance. La Volhinie ne fut pas plus heureuse. Tout à coup elle fourmilla d'Ennemis, & ses habitans, qui peu de tems auparavant avoient prêté serment de fidélité au nouveau Roi, se virent obligés de lui manquer de parole. La Lithuanie étoit à peu près dans le même cas, & pour ce qui est de la Samogitie, le Général Löwenhaupt avec ses dix mille hommes de troupes Suédoises n'étoit pas peu embarrassé de garantir la Livonie des incursions qu'il avoit à craindre. Toutes ces disgraces étoient le fruit de l'imprudence qu'on avoit eue d'abandonner le Roïaume à contre-tems. Le meilleur expédient qu'il y eut à prendre dans la conjoncture, ce fut de camper sur les frontières de Siléfie, & d'empêcher au moins les Saxons de faire de ce côté-ci une diversion, préjudiciable aux Suédois.

Autant les affaires de Pologne parurent alors avantageuses au Roi Auguste, autant fut-il touché de la fâcheuse situation où étoient réduits ses païs héréditaires. Appeller les Russiens à son secours, c'étoit sacrifier ses Etats à deux armées tout à la fois, & s'exposer à perdre en Pologne les avan-

tages qui devoient le dédommager des pertes qu'il souffroit ailleurs. Les circonstances où se trouvoit toute l'Europe, ne permettoient pas non plus de s'addresser aux Cours étrangères : il eût été difficile de les résoudre à fournir des troupes, & plus dangereux encore d'en obtenir. Une prompte paix étoit la meilleure ressource; c'étoit le vrai moïen de se tirer d'embarras. Cependant que n'avoit on pas à craindre de la part du Czar, à la fidélité, & à la protection duquel Auguste étoit si redevable? Il étoit à présumer que le premier seroit d'un sentiment contraire, & que d'un autre côté le Roi Stanislas ne consentiroit jamais que le Roi de Suéde son Allié acceptât une pareille proposition. Malgré ces difficultés Auguste prit parti, & ménagea ses intérêts avec tant d'habileté & de secret, qu'on ne fut instruit du Traité de paix, que long-tems après qu'il fut conclu. Il écrivit de sa propre main au Roi son Ennemi. Il fit plus, il lui députa deux Plénipotentiaires munis d'un blanc signé, & se soumit ainsi à l'équité & à l'arbitrage de son Adversaire. Si Auguste en avoit fait autant lorsque Charles XII. étoit encore en Volhinie, je crois que ce Monarque n'eût rien exigé

de plus que de le voir renoncer à la Couronne. Mais on en étoit venu trop loin; Auguſte n'avoit plus d'autre ſort à attendre que de s'en remettre à la diſcrétion de ſon Ennemi, & de ſubir la loi que ce fier Vainqueur jugea à propos de lui impoſer dans ſes Etats. Dans ce Traité de paix, qu'on ne peut appeller que forcé, l'article extravagant de renoncer à la Couronne de Pologne & de reconnoître le nouveau Souverain pour Roi légitime, ne fut pas une condition qui toucha le plus Auguſte. Ce Prince n'ignoroit pas qu'il avoit droit de reprendre ſur l'Ennemi ce qu'il lui avoit enlevé par la force des armes. Mais de rompre abſolument ſon Alliance avec le Czar de Moſcovie; de livrer ſur le champ tous les Sujets du Roi de Suéde, entre autres le Général Patkul; de remettre au nouveau Roi les Archives & les pierreries de la Couronne; enfin de lui écrire de ſa propre main une lettre de félicitation ſur ſon avénement au Trône, ce ſont-là, ce me ſemble, autant de conditions qui répugnent aux bienſéances uſitées entre les Princes Chrétiens. Stanislas lui-même n'approuva pas des démarches auſſi humiliantes; ſa grandeur d'ame y étoit trop intéreſſée: & quoiqu'obligé de ſe prêter aux caprices &

aux hauteurs du Roi ſon Allié, il ſut néanmoins dans cette occaſion preſcrire des bornes à ſa gloire.

La paix fut donc concluë le 24. de Septembre au Quartier général de l'armée Suédoiſe, campée à Altranſtadt. Le Traité en fut tenu ſi ſécret, qu'à l'exception des Parties contractantes & de leurs Plénipotentiaires, perſonne n'en eut la moindre connoiſſance. Ce qu'il y eut de remarquable après ſa concluſion, ce fut que le Roi Auguſte, pour éviter tout ſoupçon, ſe trouva dans la néceſſité de riſquer un combat avec ſes Ennemis réconciliés; & ce qui mérite encore plus d'attention, c'eſt qu'il remporta ſur eux une victoire complette. Il n'y alloit pas de ſa faute; les Ruſſiens étoient les ſeuls reſponſables de ce combat, dont le ſuccès dépendit d'un heureux moment. On avoit attiré ces troupes dans le païs : elles s'y ſoutenoient, elles s'y fortifioient; & lorſqu'Auguſte ſouhaitoit de ſe voir dénué de ſecours, il reçut un renfort de trente mille hommes aux ordres du Prince Menczikoff. On le preſſa de combattre; il ne put s'en défendre, & ſe mêla avec le Général Mardefeld près de Kaliſch.

La conjoncture étoit délicate. Quel

que dût être le ſuccès de ce combat, Auguſte craignoit avec raiſon d'irriter l'Ennemi qui regnoit dans ſes Etats héréditaires : c'eſt pourquoi il fit donner avis ſous main au Général Mardefeld de la ſuſpenſion d'armes conclue en Saxe ; & ſans lui apprendre que la paix étoit ſignée, il ſe contenta de lui faire ſavoir que comme les Puiſſances en guerre étoient en terme d'accomodement, il lui conſeilloit de ſe retirer. Mardefeld prit cet avis pour un ſtratagême, ſe mit à épier l'Ennemi avant que d'en avoir connu les forces, & ſe fit battre le 29. d'Octobre. Au premier feu, vingt Compagnies de Polonois furent aſſez infidèles pour lui tourner le dos ; toutes se jetterent entre les bras d'Auguſte, & le Chef lui-même avec un grand nombre d'Officiers de marque eut le malheur d'être fait priſonnier de guerre.

Apre's l'action, Auguſte ſe rendit du champ de bataille à Varſovie. A ſon arrivée il trouva de grands changemens dans les eſprits. Telle eſt l'inconſtance de l'homme, qu'il change, pour ainſi dire, de cœur & de tempérament à chaque fois que la fortune lui préſente des occaſions de revers & de proſpérité. Ce ſuccès avoit intimidé les principaux partiſans du Roi Stanislas ; ils vinrent

en foule ſe ſoumettre à Auguſte, ou plûtôt ils reſpecterent les prémices de ſon bonheur. Cependant, dès que ce Prince contre toute attente partit ſecretement de Varſovie pour ſe rendre en Saxe, les Vaincus recommencerent à triompher, & ceux qui s'étoient preſſés de témoigner leurs ſoumiſſions au Roi, ſe repentirent de la démarche qu'ils avoient faite. Malgré tout, il n'y avoit pas plus de ſûreté pour les uns que pour les autres; perſonne ne reconnoiſſoit aucun des deux Rois pour Souverain légitime, & le Czar avec ſes troupes faiſoit ſentir par tout une autorité de Maître abſolu.

VERS ce tems-là on répandit dans le public une Médaille aſſez curieuſe. D'un côté on y remarquoit la Pologne, repréſentée par une Aigle, dont trois mains arrachoient les plumes, & une quatriéme lui tiroit le Sceptre des griffes. On y liſoit ces mots: SIC DECUS ET VIRES PEREUNT *C'eſt ainſi que je perds mon éclat & mes forces.* De l'autre côté paroiſſoient les Armes de Pologne & de Lithuanie avec une couronne briſée, repoſant ſur quatre Sceptres. Dans le milieu étoit tracé le fameux Monogramme des premiers Chrétiens avec cets mots: TUTARE LABANTES; *Seigneur, appuiez ceux*

qui

qui n'ont pas la force de se soutenir. Par les trois mains qui plumoient l'Aigle, on désignoit les trois Monarques qui inquiétoient & affoiblissoient le Roïaume de Pologne; je veux dire Auguste, Charles, & Stanislas. La quatrième main faisoit allusion au pouvoir que le Czar exerçoit en Pologne, & qui vouloit, ou s'en approprier le Sceptre, ou en disposer en faveur de quelque Seigneur Polonois, qui eût pour lui autant de reconnoissance que Stanislas en témoignoit au Roi de Suéde. Cette interprétation ne fut pas la seule qu'on donna à cette Médaille, chacun y exerça son imagination, & en général on tomba d'accord que ces quatre Puissances étoient la ruine de la Pologne, & qu'il ne restoit plus à ce puissant Roïaume que le secours qu'il attendoit du Ciel.

La nouvelle de la défaite des troupes Suédoises près de Kalisch causa à Charles XII. autant de mécontentement que de fâcheux soupçons de la bonne foi du Roi Auguste. S'il ne put détourner ce coup, du moins voulut-il faire connoître à toute la terre qu'on le lui avoit porté en tems de paix. Il chargea donc ses Ministres publics d'instruire toutes les Cours que le Traité en étoit conclu depuis un mois; il le fit même publier avec les cérémonies ordinaires à Leipsich,

 & en

& en d'autres villes de l'Electorat de Saxe le 15. de Novembre. A cette publication de paix ſuccéderent deux Médailles. L'une repréſentoit d'un côté Mars & Hercule: le premier étoit un emblême de la bravoure du Roi de Suéde; l'autre exprimoit le courage & la force extraordinaire du Roi Auguſte, qui par cette raiſon même avoit déjà mérité le ſurnom de *Hercule de la Saxe*. On voioit ces deux Héros, qui, pour gage de leur amitié, ſe donnoient la main, foulant aux pieds la Diſcorde. La Légende, COGNATO SANGUINE VICTA, veut dire que *la Diſcorde eſt anéantie entre les deux Princes par la proximité du ſang.* L'Exergue, PAX SUECIAM INTER ET POLONIAM FACTA ALTRANSTADT. 1706. *Paix conclue entre la Suéde & la Pologne à Altranſtadt* 1706. Au revers de la Médaille on appercevoit la ville de Leipſich, au-deſſus de laquelle voltigeoit Mercure, montrant cette ville de ſon caducée, comme une place de commerce, auquel ce Dieu préſide. La Légende du milieu, ALTA PAX GENTEIS ALAT, ENSESQUE LATEANT, ſignifie, *Que le païs joüiſſe d'une profonde paix, & que les armes ſoient deſormais inconnues.* Celle de la tranche, IIDEM INTER SE POSITO CERTAMINE REGES FOEDERA JUNGEBANT: *Ces*

Ces deux Rois, après avoir ajuſté leur différend, ſe ſont unis par les nœuds d'une conſtante Alliance. L'autre Médaille préſentoit d'un côté le portrait du Roi Auguſte, tenant de la main gauche un Bouclier aux Armes de Pologne, & de la main droite une branche d'olivier, que lui préſente la Déeſſe de la Paix. La Légende, PACE IN LEGES SUAS CONFECTA, ſignifie que *la paix eſt conclue ſelon les loix de l'équite & de la raiſon.* L'Exergue, POLONIA FELIX. ALT-RANSTADII 24. SEPTEMB. 1706. *Bonheur de la Pologne. Alt-Ranſtadt le 24. Septembre* 1706. De l'autre côté on voioit une épée nue, entrelacée d'une couronne & de deux branches de laurier. La Légende, VIS BELLI SAPIENTIA PACIS, veut dire que *La force de la guerre conſiſte dans la prudence de faire la paix.* L'Exergue, TRACTATUS CUM REG. AUGUSTO ALT-RANSTADII CONCLUSUS 24. SEPTEMB. 1706. *Traité conclu avec le Roi Auguſte à Alt-Ranſtadt, le* 24. *Septembre* 1706.

LE Roi Stanislas célebra auſſi cette paix par une fête publique, non ſeulement en Pologne; mais encore à Leiſznich en Saxe, où il s'étoit tranſporté après la bataille de Kaliſch. Ce Prince députa au Roi de Suéde

de quatre Sénateurs (*a*) pour le complimenter au ſujet de la paix, & pour lui témoigner les obligations qu'il avoit des attentions que Sa Majeſté avoit eues pour ſa perſonne. Charles XII. députa à ſon tour le Comte de Welling & Hermelin Secretaire d'Etat, qu'il chargea de faire des complimens réciproques au Roi de Pologne. Il n'oublia pas non plus de faire notifier à Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux des Provinces-Unies la concluſion de la paix, par Palmquiſt, alors ſon Miniſtre auprès de la République. En même tems il fit expédier des Univerſaux aux Etats de Pologne, par leſquels, en leur donnant avis que la paix étoit conclue, il les aſſûroit qu'il ſe rendroit inceſſamment à Varſovie.

Les affaires y avoient dégéneré en un fâcheux état. Le Primat Sczembek, créature du Roi Auguſte, étoit autant embarraſſé de ſa perſonne que de ſa nouvelle dignité. Il n'ignoroit point qu'au retour du Roi Stanislas & de Charles XII. en Pologne, il auroit de grands riſques à courir, & qu'il ſe verroit peut-être obligé de céder

(*a*) Ces Députés étoient le Prince Czartorinski; Landkoron, Palatin de Cracovie, Sezuka, Sous Maréchal de Lithuanie, & Lubomirski, Chambellan de la Couronne.

der à ſon Compétiteur le pas & la charge tout à la fois. Dans cet embarras il prit le parti de s'attacher au Prince Menczikoff, Général en chef des troupes Ruſſiennes, eſperant que ſous ſes auſpices il ſeroit à l'abri des dangers qui le menaçoient. Immédiatement après le départ du Roi Auguſte, le Prince Menczikoff avoit envoié à Lublin des Lettres circulaires, addreſſées aux Conféderés, par leſquelles il aſſûroit les Etats de la protection du Czar, & leur promettoit en ſon nom tous les ſubſides qu'ils pourroient jamais eſperer du Roi Auguſte. En même tems il requit le Primat de ſe conformer à ſes vûes: Sczembek fut complaiſant; il publia des Univerſaux où il déclaroit le Trône de Pologne vacant, & en conſéquence il convoqua la Diéte à Lemberg pour le 6. du mois de Février.

Ce fut alors que les Polonois eurent les yeux ouvers, & qu'ils reconnurent trop tard qu'ils étoient les victimes de leur infidélité & de leur inconſtance Juſqu'ici ils n'avoient voulu ſe déterminer pour aucun des deux Rois élus, maintenant ils étoient réduits à s'abandonner à l'autorité & à la diſcrétion d'une Nation étrangere, compoſée la plûpart de Tartares & de Calmucks,

peu-

peuples barbares & féroces. Toutes les provinces & les places regorgeoient de ces milices ; elles y diſpoſoient de tout à leur gré, & à l'exemple du Roi de Suéde, elles autoriſoient leur conduite par le prétexte de garantir le païs en vertu d'une étroite Alliance avec la République. De là une défiance générale parmi les Polonois & les Ruſſiens; tous, également mal intentionnés les uns pour les autres, ſe rendoient mutuellement leur fidélité ſuſpecte. Heureuſe conjoncture pour le Roi Stanislas, ſi ce Prince en avoit profité! Il ne s'agiſſoit que de rentrer en Pologne avec une armée de dix mille hommes de troupes Suédoiſes, pour tirer parti de la diſpoſition où étoient les eſprits.

Pour prouver la vérité de ce que j'avance, je ne veux que rappeller le ſouvenir de ce qui ſe paſſa au ſujet du Général Brand & du fameux Partiſan Ruſſien Smiegelski. Juſqu'alors ces deux braves avoient combattu pour le Roi Auguſte avec beaucoup de ſuccés. Le dernier ſur-tout avoit augmenté l'éclat de la victoire remportée près de Kaliſch, en faiſant priſonnier de guerre Potocki Vaivode de Kiow. Celui-ci, qui, après que le Roi fut parti de Varſovie, avoit trouvé l'heureux moment de s'échapper, eut le malheur d'être ſurpris dans

dans la forêt de Radom, où il fut encore fait prisonnier conjointement avec sa famille. Le butin étoit considérable; Smiegelski voulut lui même en faire présent au Czar son Maître. Menczikoff s'opposa à son dessein; & soit qu'il se défiât de la fidélité du Partisan, ou qu'il lui enviât cet honneur, il prétendit absolument qu'il lui remit ses prisonniers Smiegelski fut si indigné du procedé du Général, qu'il résolut sur le champ de se ranger du côté du Roi Stanislas. Il s'en ouvrit a Potocki, & pour preuve de ses sentimens, il fit mettre aux arrêts les cent cinquante Russiens qui devoient lui servir de garde. Il ne s'en tint pas la, il surprit trois de leurs Généraux, qu'il envoia à Posnanie où il y avoit garnison Suédoise. D'un autre côté la Capitale de la Prusse Polonoise reconnut le Roi Stanislas pour son légitime Souverain. Cette ville ne se contenta pas de s'acquitter de ses devoirs par des Députés qu'elle lui envoia en Saxe; elle fit encore publier au prône sa soumission dans toutes les places de son district. Ces évenemens firent tant d'impression sur l'esprit du Prince Menczikoff, que depuis ce tems-là il ne perdit de vûe ni le Primat, ni le Sous-Chancelier; il ap, préhendoit qu'ils ne suivissent l'exemple du

du Général Brand & du Partiſan Smiegelski.

Cependant la contrainte où étoient les Etats de Pologne, fit qu'ils s'aſſemblerent à Lemberg le 10. de Février, jour auquel on avoit fixé la Diéte. On y fit la lecture des Lettres odieuſes qu'on avoit reçues du Prince Menczikoff: l'aſſemblée ne prit aucune réſolution; elle ſe borna à nommer des Députés, qui furent chargés de ſe plaindre des contributions exceſſives que ce Prince exigeoit des Etats, & la Diéte fut remiſe au mois de Mai prochain. Dans cet intervalle le Roi Stanislas joüit à Leiſznich des premiers fruits de la paix: il y reçut la viſite du Roi de Suéde, & le 16. de Janvier il eut la ſatisfaction de voir la Reine qui arrivoit de Stettin.

Comme le Traité de paix avoit mis fin à la diſgrace des Princes de la Maiſon Roïale Sobieski, Stanislas alla au-devant d'eux le 22. du même mois, fit trois milles de chemin, & reçut ces Princes avec toute la tendreſſe imaginable. Il leur rendit viſite le 25. & à l'iſſuë du repas il les conduiſit au Quartier général du Roi de Suéde, qui lui-même venoit à leur recontre. Lorſqu'ils ſe furent joints à quelque diſtance près, Sa Majeſté Suédoiſe deſcendit de cheval, & s'ap-

s'approcha du caroſſe où étoit le Roi Stanislas avec les deux Princes Sobieski. Le Prince Jacques complimenta Charles, qui, aiant eu la bonté de l'écouter environ un demi quart d'heure, le pria lui & ſon frere de remonter en caroſſe, où le Roi Stanislas étoit reſté ſeul pendant tout le tems de l'entretien. L'un & l'autre s'en excuſerent, & accompagnerent à cheval le Roi de Suéde juſqu'au Quartier général, où on leur fit une réception fort gracieuſe. Pendant tout ce trajet, Sa Majeſté Suédoiſe s'entretint de pluſieurs affaires avec le Prince Jacques, qui enſuite prit congé d'elle & retourna à Olau. Pour le Prince Conſtantin ſon frere, il reſta à Leiſznich auprès du Roi de Pologne.

L'ENTREVUE de ces Princes donna occaſion à une nouvelle Médaille. On y voioit une pyramide, ornée du côté droit des Armes de Suéde, & du côté gauche de celles de Pologne. La Legende, SUECIÆ ET POLONIÆ REGUM CURA, ſignifie, *Effet des ſoins des Rois de Suéde & de Pologne.* L'Exergue, JACOBUS ET CONSTANTINUS PRINCIPES REGIS POLONIÆ IN SAXONIA LIBERATI 1707. *Les Princes Jacques & Conſtantin remis en liberté dans l'Electorat de Saxe.* 1707. Au revers de la Médaille

on appercevoit un fleuve, qui par la rapidité de ſes eaux entrainoit des édifices, & emportoit tout ce qui s'oppoſoit à ſon courant. La Légende, INVENIET VIAM AUT FACIET, veut dire : *Il trouvera un paſſage, ou s'en fera ou il n'y en aura point.*

Ce fut ſur la fin de l'année précédente & au Quartier général du Comte de Piper à Guntersdorff, que ſe fit la première entrevûe du Roi de Suéde & du Roi Auguſte. Depuis ce moment, ces Princes s'étoient donné de part & d'autre de grands témoignages d'amitié, juſque-là qu'ils ſe rendirent de fréquentes viſites. Cependant Charles XII. ne ſe relâchoit en rien des articles ſtipulés dans le Traité de paix, au contraire il s'obſtinoit à les voir accomplis dans toute leur étendue. Auguſte ne refuſoit pas de s'y conformer ; il attendoit un tems où il pût obéir ſans riſque. Il craignoit qu'en remettant à Stanislas les Archives & les pierreries de la Couronne avant qu'il ne fût unanimement reconnu pour Roi de Pologne, la République ne lui en fit une affaire, & ne le rendît reſponſable d'une reſtitution faite à ſon inſçu & contre ſa volonté, s'il arrivoit que ce Prince fût débuſqué du Trône. Soit que Charles XII. eût pénétré les intentions d'Auguſte, ſoit qu'il les ignorât,

rât, il s'en tint fortement au Traité, & prétendit qu'on l'exécutât au pied de la lettre; je ne ſais s'il fut ſatisfait. La Lettre de félicitation qu'Auguſte s'étoit chargé d'écrire au Roi Stanislas, étoit encore un point qui demandoit de grands efforts, le Monarque inexorable en hâta l'exécution par ſes importunités. Auguſte prit la plume avec peine, écrivit avec contrainte, & acheva ſa Lettre avec toute la mortification qu'il eſt aiſé de s'imaginer. C'eſt une réponſe à celle que le Roi Stanislas avoit jugé à propos d'écrire à ce Prince. La voici.

MONSIEUR ET FRERE,

„ La raiſon, pour laquelle Nous n'avons „ pas répondu plûtôt à la Lettre que „ Nous avons eu l'honneur de recevoir de „ Vottre Majeſté, eſt que Nous avons jugé „ qu'il n'étoit plus néceſſaire d'entrer dans „ un commerce particulier de Lettres. Cependant, pour faire plaiſir à Sa Majeſté „ Suédoiſe, & afin qu'on ne Nous impute „ pas que Nous faiſons difficulté de ſatisfaire à ſon deſir, Nous Vous félicitons „ par celleci de votre Avenement à la Couronne, & Nous ſouhaitons que Vous „ trouviez dans votre Patrie des Sujets „ plus fidéles & plus obéiſſans que ceux

„ que Nous y avons laiſſés. Tout le monde
„ Nous fera la juſtice de croire que pour
„ tous nos bienfaits & pour tous nos ſoins,
„ Nous n'avons été païés que d'ingratitu-
„ de, & que la grande partie d'eux ne s'eſt
„ appliquée qu'à former des partis pour
„ avancer notre ruine. Nous ſouhaitons
„ que Vous ne ſoiez pas expoſé à de pareils
„ malheurs, Vous remettant à la prote-
„ ction de Dieu.

„ MONSIEUR ET FRERE,

„ Donné à Dreſde,
„ le 8. Avril 1707.

„ *Votre Frere & Voiſin*
„ AUGUSTE *Roi.*

LE Roi Stanislàs répondit à cette Lettre en termes polis & équivalens.

MONSIEUR ET FRERE,

„ LA Lettre de Votre Majeſté ne ſert
„ qu'à augmenter davantage les obligati-
„ ons que Nous avons au Roi de Suéde.
„ Nous ſommes ſatisfaits, Sire, autant que
„ Nous devons l'étre, des félicitations que
„ Vous avez bien voulu Nous faire ſur
notre

„ notre Avénement au Trône. Nous eſpe-
„ rons que nos Sujets n'auront aucun pré-
„ texte de Nous refuſer l'hommage & la
„ fidélité que Nous attendons de leurs de-
„ voirs. Nous aurons ſoin de les y enga-
„ ger par notre conduite, & par la diſpoſi-
„ tion où Nous ſommes d'obſerver pon-
„ ctuellement les Loix fondamentales du
„ Roïaume.

„ STANISLAS *Roi de Pologne.*

A peine la ratification du Traité de paix fut elle rendue publique, que preſque toutes les Cours de l'Europe s'empreſſerent de congratuler ce Prince & de le reconnoître pour Roi de Pologne. Sa Majeſté Pruſſienne fit le premier pas, & donna l'exemple à l'Empereur, à la Reine de la Grande-Bretagne, au Roi de France, à l'Electeur de Hanover, au Duc de Braunſchweig-Wolffenbuttel & à pluſieurs autres Puiſſances. Jamais la fin des troubles ne parut plus prochaine; on ſe flattoit que dès que l'armée Suédoiſe remettroit le pied en Pologne, le Czar de Moſcovie ſeroit trop heureux de changer de conduite. Cet eſpoir fut inutile: la Pologne étoit devenue indifférente aux Suédois, ou du moins la Saxe avoit pour eux tant d'appas, qu'ils ne pouvoient ſe ré-

ſoudre à la quitter. Un ſi long ſéjour dans un Etat, que la paix ne permettoit plus d'enviſager comme ennemi, cauſa de l'étonnement à tout le monde. Charles XII. n'y avoit plus rien à faire, il avoit conſommé ſon ouvrage, il étoit exempt de crainte, & cependant on voioit des troupes, répandues de toutes parts, vivre dans une délicieuſe oiſiveté, contraire à l'humeur & à l'activité de leur Chef,

Le Czar profita de l'inaction; il ſe fit craindre en Pologne, il ſe rendit redoutable en Livonie. Sa rigueur accabla ſes Ennemis, & n'épargna pas même ſes Alliés. Ces excés, dont le vrai remède étoit audeſſus des forces du Roi Stanislas, ſuggérerent à ce Prince de publier un Univerſal, dans lequel, après avoir accuſé de rebellion la Conféderation de Lemberg, il exhortoit les Mécontens à ſe ſoumettre. ils furent preſque auſſitôt raffermis qu'ébranlés. Ce n'étoit point par amour pour leur ancien Maître qu'ils s'étoient unis, c'étoit par la crainte qu'ils avoient des Ruſſiens. Le Primat Stanislas Sczembeck avoit interêt qu'ils perſiſtaſſent dans leur union, il fit des remontrances & fut écouté. Diſons plus, il leur inſpira tant de confiance, qu'ils réſolurent de déclarer

clarer le Thrône vacant & de fixer au 3. de Mai le jour d'une nouvelle Election. Le bien de l'Etat les guidoit moins que leur avarice; ils vouloient pêcher en eau trouble, & établir leur fortune aux dépens de la République. Il manquoit un prétexte pour colorer leur dessein, ils prirent celui de la détronisation du Roi Auguste, qu'ils prêtendirent avoir été faite contre les Loix du Roïaume. Cette manœuvre n'excita point le Czar à y donner les mains; Il fut retenu par les difficultés que causeroit l'Election d'un nouveau Roi, & par la crainte de redoubler le ressentiment du Monarque de Suéde.

Cependant treize Régimens de troupes Saxonnes évacuerent le Palatinat de Cracovie & les Provinces circonvoisines. Le Prince Wisnowiecki, de qui on avoit conçu de si flatteuses esperances, se voüa tout entier au Roi Stanislas, & apporta par ce changement de grands obstacles aux desseins des partisans du Czar. Les affaires devenoient pressantes, on touchoit au moment où il s'agissoit d'un prompt secours pour fixer les esprits chancelans & réduire les Rebelles. Sa Majesté Polonoise en parla à son Allié, & le sollicita de travailler à sa défense. Charles XII. ne pouvoit raisonnable-

ment s'en dispenser : outre qu'il y alloit de sa gloire de conserver à un Prince la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête, il s'étoit engagé par le Traité de Varsovie à ne mettre les armes bas que lorsque la conduite de la Nation les auroit rendu inutiles. Ces raisons ne purent l'émouvoir : le danger lui parut, ou trop éloigné, ou trop peu important pour retourner sur ses pas; il resta en Saxe. La nouvelle Reine de Pologne étoit revenue de Leisznich à Stettin, elle y tomba dangereusement malade peu de tems après son arrivée; ce qui obligea le Roi son Epoux de s'y rendre. Ce voïage précipité, joint à quelques autres particularités peu considérables, influa tellement sur les affaires en général, qu'il rallentit fort le zèle des Grands du Roïaume; dévoüés à sa Majesté Polonoise. L'occasion rappella le projet d'une nouvelle Election, & encouragea le Czar à l'exécuter. Il détacha un corps de quelques mille hommes vers la grande Pologne, avec ordre d'en enlever, ou d'y détruire tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes de Saxe.

Le Roi de Suéde ne tarda pas à en apprendre des nouvelles, elles furent confirmées par le Roi Stanislas à son rétour

de

de Stettin. Ce Prince fit à ſon Allié une peinture ſi vive de l'etat oû étoit la Pologne, que Charles donna ordre au Général Reinſchild d'y entrer avec ſeize Régimens. Ces troupes ſe mirent en marche le 15. d'Août; le Roi Stanislas les ſuivit trois jours après. Charles paſſa le reſte du mois en Saxe: le 31. il ſigna le Traité conclu entre l'Empereur & les Proteſtans de Siléſie, & marcha le 1. de Septembre du côté de Lauſnitz. Ces mouvemens produiſirent de grands effets. Le Czar, ſaiſi de crainte, malgré ſes forces redoutables, ſe déſiſta de ſon entrepriſe, & ſe hâta de quitter Varſovie, où il y auroit eu trop de risque à s'enfermer. Pour ſe dédommager en quelque ſorte du regret qu'il avoit d'abandonner cette place, il fit tranſporter à Moſcow les meubles & les Orangeries que les Partiſans du Roi Stanislas y avoient laiſſés aprés leur fuite. A peine Sa Majeſté parut elle ſur les frontières de la grande Pologne, qu'un Régiment de l'Armée de la Couronne prit le parti de ſe ranger à ſon devoir. Le 8 d'Octobre un autre Régiment ſe ſoumit de même, & aſſûra que le reſte étoit prêt a en faire autant, pourvû qu'on mit l'armée de Ruſſie hors d'état de traverſer ſes intentions Ces ſuccès ne furent

point interrompus : il ne ſe paſſa preſque point de jour que quelque Compagnie de ces troupes ne juſtifiât ces promeſſes. Pluſieurs Palatinats députerent au Roi pour l'aſſûrer de leur obéiſſance ; le Dioceſe de Cujavie fit éclater ſon empreſſement, celui de Gneſne ſignala le ſien.

Cette dernière Prélature, que les Ruſſiens avoient dépouillée de ſon Chef en enlevant l'Archevêque de Lemberg, fut remplacée par le Suffragan de Chelm. Le ſort de ſon prédéceſſeur rendit le Primat Sczembeck, créature du Roi Auguſte, attentif à ſa ſûreté : accompagné du Sous-Chancelier, il s'enfuit à toutes jambes à Caminieck. Il y avoit encore un grand obſtacle à combattre, c'étoit l'oppoſition formelle de Seniawski Grand-Maréchal de la Couronne. Pour ramener ce Seigneur à la raiſon, on lui preſcrivit un terme, qui s'écoula ſans aucun fruit. Son opiniâtreté lui couta ſon emploi : le Roi en diſpoſa en faveur de Potocki, Vaivode de Kiow, & rendit cette promotion publique par un Univerſal adreſſé aux Etats.

Sur ces entrefaites arriva un Ambaſſadeur de la Porte, chargé de Lettres du Grand-Seigneur par leſquelles Sa Hauteſſe, après avoir reconnu le Roi Stanislas en cette

te qualité, déclaroit que si dans l'espace de trois ans le Roi de Suéde & la République de Pologne ne trouvoient moïen de convenir d'une paix, ou d'une suspension d'armes avec la Russie, esse se verroit dans la nécessité de lui déclarer la guerre. Une déclaration si expresse renfermoit de grands avantages pour le nouveau Roi; mais les armées Russiennes avoient déja tellement dépeuplé le païs & ravagé les terres, qu'à plusieurs milles d'étendue tout étoit désert & dégarni de vivres. C'étoit-là un grand inconvénient pour les troupes; on ne pouvoit se résoudre à leur faire parcourir ces endroits, sans les exposer à endurer la famine, qui se faisoit sentir de toutes parts. Ce fut pour cette raison que le Roi de Suéde changea d'avis, & qu'au lieu de marcher en Lithuanie comme il avoit résolu, il s'arrêta à Slupc en attendant la gelée. Le 13. de Novembre il prit le chemin de Thorn, conjointement avec son Allié; & s'étant avancé à peu de distance de cette place, il mit son Quartier général à Wiesnicz : le Roi Stanislas etablit le sien à Swientin. Peu de tems après, ils surprirent à Varsovie l'épouse du Grand-Maréchal Seniawski. Cette Dame, prisonnière d'un Roi dont elle avoit lieu de craindre le ressentiment, eut tout

tout ſujet d'admirer ſa clémence Stanislas, non content de lui avoir fait rendre tous ſes effets, lui accorda encore la liberté de ſe tranſporter de Varſovie à Elbing, comme un lieu plus convenable à ſa ſanté. Cette généroſité auroit fait impreſſion ſur une ame reconnoiſſante, elle n'en fit aucune ſur celle du Grand-Maréchal. Peut-être eſpera-t-on qu'il ſeroit pour le moins auſſi ſenſible au bonheur de ſon épouſe qu'il l'auroit été à ſon infortune, & qu'également redevable à ſon Bienfaiteur, il inſpireroit aux troupes de la Couronne des ſentimens qu'il n'auroit pû s'empêcher d'avoir lui-même.

Loin de là, Seniawski tint à Lemberg un nouveau conſeil de guerre avec les Ennemis, où il fut arrêté que pour plus grande ſûreté de l'artillerie de cette ville. on la tranſporteroit à Caminieck, & qu'afin de n'être pas dans le cas de manquer d'argent, on exigeroit par tout des contributions conſidérables. Ce réſultat déplut à Potocki : en qualité de nouveau Grand-Maréchal de la Couronne, il fit publier un Univerſal, où il proteſtoit de la manière la plus ſolemnelle contre tout ce qui ſe feroit en conſéquence.

Les difficultés qui avoient empêché le Roi de Suéde de marcher inceſſamment en

Lithua-

Lithuanie, étoient encore augmentées par des pluïes continuelles qui avoient rendu les chemins impratiquables. Charles ne put contenir plus long-tems ſon impatience, il ſe mit en mouvement le 9. de Janvier, & hâta tellement ſa marche, qu'il arriva prés de Tykoczin le 3. du mois ſuivant. Il n'étoit plus qu'à dix milles de Grodno, il y vint le troiſième jour. Le Czar ne s'obſtina point à lui en diſputer le paſſage; il permit à ſon Ennemi d'entrer par une porte, tandis que lui ſortit par une autre. Le Roi Stanislas s'avança juſqu'à Wilna, où il tint un conſeil, auquel aſſiſterent vingt Senateurs. On s'y propoſoit une Amniſtie générale; mais cette aſſemblée eut le même effet que la conférence que Mr. de Bonac Ambaſſadeur de France avoit ménagée à Dantzich avec autant de peine que d'empreſſement.

On devina la ſource de ces mauvais ſuccés, & on les rejetta tout entiers ſur celui à qui il importoit le plus de troubler l'ordre qu'on vouloit établir. Depuis quelque tems, le Czar avoit promis à l'ancien Grand Maréchal de le gratifier du fruit de ſes travaux, & de le mettre en poſſeſſion du Thrône de Pologne Celui-ci, auſſi infatué de ces promeſſes qu'aveuglé par ſon

am-

ambition, comptoit si fort sur cet heureux avenir, qu'il dévoroit déjà d'avance la proie dont on devoit rassassier son aviditè. Toujours inquiet au moindre vent contraire, il étoit le premier à conjurer l'orage : il amusoit par mille idées chimeriques le peu de troupes qui lui restoit de l'armée de la Couronne, & esperoit que soutenu par cet appui, & fortifié par une armée de vingt mille hommes qu'il attendoit de la générosité de son protecteur, il viendroit à bout de regner à son tour.

Dans cet esprit, il fit joüer des ressorts qui empêcherent de mettre la main à un ouvrage salutaire; & lorsque le Roi exigea de lui & de ses Adhérans des marques sincéres de leur obéissance, il fut assez présomptueux pour lui imposer des loix, en lui prescrivant des conditions qu'il étoit impossible d'accorder. Telles furent la vanité & l'avarice d'un seul homme, dont les fantasques projets inquiéterent le Roi & l'Etat, sous prétexte qu'il n'étoit animé que par un véritable zéle pour la conservation des Loix du Roïaume & de la Liberté de la Nation. Cependant ces artifices n'empêcherent pas que le Roi ne captivât de jour en jour les cœurs de quelques sujets rebelles; plus on apprenoit à le connoître, & plus on aspiroit

à la gloire de le ſervir & au bonheur de participer à ſes graces. Différoit-on de lui rendre ſes hommages, c'étoit pour s'épargner la fureur de Seniawski, dont les troupes ne laiſſoient aprés leurs pas que d'affreux ſpectacles de cruauté & de brigandage. Mauvais principe pour gagner l'amour des peuples, & pour ſe fraïer un chemin à la Souveraineté.

Le Pape, inquiet des troubles dont la Pologne étoit agitée, envoia dans ce Roïaume le Nonce Spinola. Celui-ci étoit chargé de travailler à une Amniſtie générale, à tempérer la chaleur des eſprits, à mettre le Clergè en état de remarquer ſes écarts, & de rentrer dans le devoir. Sa commiſſion étoit trop bornée; il refuſa de reconnoître le nouveau Roi, & appuia ſon refus de celui de quelques Etats du Roïaume. Stanislas, ſachant de quelle néceſſité il étoit de revenir en Pologne, ſe rendit le 13. de Juin au camp de Rodoſchowicze, & y prit congè du Roi de Suéde. Ces deux Monarques ſe donnerent de nouveaux gages d'une amitié éternelle; & quoiqu'à pluſieurs égards ils fuſſent d'un caractére oppoſé, le Roi de Pologne ſut toujours ſe rendre eſtimable à un Prince, dont l'humeur étoit moins conſtante que la fortune. Le tems approchoit

que-

qu'elle devoit lui être funeſte, & ces deux Alliés ne penſoient guéres alors que le jour de leur ſéparation ſeroit le dernier auquel ils ſe reverroient en qualité de Souverains.

CHARLES XII. dont les glorieux exploits avoient juſqu'alors étonné l'Europe, forma une réſolution qui devoit redoubler ſon étonnement. Il avoit détrôné le Roi Auguſte, il l'avoit perſécuté dans ſes Etats; il ſe propoſa de porter la guerre dans la Ruſſie, de chaſſer le Czar du lieu de ſa réſidence, & de lui enlever ſon Empire. Charles ſe reſſouvenoit qu'au milieu de l'hiver il n'avoit point balancé de marcher en Lithuanie, qu'il avoit traverſé une grande étendue de païs déſerts, ſans vivres, ſans munitions, & preſque ſans autre appui que ſon courage. Il ſe rappelloit l'idée d'avoir vû fuir devant lui une armée infiniment ſupérieure à la ſienne. Il ne pouvoit oublier le glorieux ſéjour qu'il avoit fait en Saxe, les honneurs & les applaudiſſemens qu'il y avoit reçus de l'Empereur, de la Grande-Bretagne, de la France & de pluſieurs autres Puiſſances, ſans excepter le Pape. Aprés des traits ſi éclatans, pouvoit-il déſeſpeter de réuſſir? La grandeur de l'entrepriſe l'animoit à l'executer, ſon ambition lui en cachoit les

riſques,

risques, sa bravoure lui donnoit de la confiance, & sa bonne fortune achevoit de le persuader que rien ne lui étoit impossible, pour peu qu'il voulût s'en donner la peine.

ENFIN il se mit en marche pour la Moscovie, & se précipita dans des malheurs, qui dûrent lui être d'autant plus sensibles. qu'ils étoient nouveaux pour lui. Le dirai-je? sa vanité fut mal satisfaite, & si elle l'engagea à abandonner un Prince aux dangers d'un Thrône chancelant, elle le livra lui-même aux insultes d'un Ennemi craintif & abbattu.

LE Roi Stanislas revint en Pologne avec une armée, composée de seize mille Lithuaniens & de vingt mille hommes de troupes de Suéde. Ce nombre auroit suffi s'il avoit eu la fidélité en partage; mais les uns, devenus soldats par l'espoir du gain, ne cherchoient qu'à s'enrichir par des courses, & la plûpart des autres, nés Polonois, n'avoient ni le caractere, ni la bravoure de ceux dont ils portoient le nom. Aux deux fleaux dont le Roïaume étoit frappé, succéda un troisième. La peste se glissa parmi les armées & les peuples, & fit de grands ravages pendant tout le cours de cette année, sur-tout aux environs de Varsovie. La contagion ne

rallentit en rien l'impétuosité du Grand-Maréchal Seniawski : il acheva de désoler le Palàtinat de Sendomir, & ce qui fortifioit encore ses esperances, c'est que plus Charles XII. s'éloignoit de la Pologne, plus les Mécontens s'obstinoient dans leur rébellion. Ils trouvoient dans la conjoncture trop de rapport avec leurs idées, pour en concevoir de raisonnables. L'Ambassadeur de France se donna de grands mouvemens, & ne put jamais les déterminer à respecter leur Roi.

Ce n'étoit pas le tems d'emploier des remèdes plus efficaces ; Sa Majesté se rendit à Marienbourg, où les Etats étoient convoqués. Le Monarque fut satisfait de la réception que lui firent les habitans. Non seulement ils le reconnurent pour Chef du Roïaume ; mais encore ils lui firent le présent ordinaire de cent mille florins. En revanche, Stanislas confirma les prérogatives de la Province, les priviléges de la Noblesse, & exerça d'autres actes de Souveraineté, propres à l'affermir dans le droit qu'il avoit de les faire. Le bruît de la victoire imprévûe, remportée sur les Russiens près de Holowic, contribua beaucoup à la docilité de ce peuple ; de sorte qu'il n'y avoit dans les affaires pres-

presque d'autre régle à suivre, que celle que la diversité des succès pouvoir y établir. La fortune de Seniawski servoit, pour ainsi dire, de boussole dans la Pologne; il marcha contre les Lithuaniens, campés près de Sokol, & les obligea de repasser le Bug avec beaucoup de précipitation. Le Roi se détermina à le combattre. Pour cet effet, il ordonna au nouveau Grand-Maréchal de rejoindre incessamment l'armée en Lithuanie, fit défiler vers Brezece les Suédois qui jusqu'alors avoient séjourné dans la Prusse, & prit lui-même le 22. d'Octobre le chemin de Tykoczin. L'occasion qu'on cherchoit, ne tarda pas à s'offrir. Le 21. du mois suivant les deux armées se rencontrerent dans le voisinage de Koniecpolske : la résistance fut égale à l'attaque pour l'ardeur, mais différente pour le succès; Pocicy Grand Trésorier de Lithuanie, & le Général Rybinski, Chefs des Conféderés, resterent maîtres du champ de bataille.

Ce raïon de bonheur augmenta le courage & la malignité des Mécontens. Ils accuserent le Roi d'avoir député le Comte Tarlo à la Cour Ottomane, à l'insçu des Etats du Roïaume, & lui firent un crime d'une ambassade, qui, loin d'avoir pour

objet une guerre contre la Russie, n'étoit qu'un pur cérémonial qu'il devoit aux égards que la Porte avoit eus pour lui & pour son Allié. Il ne fut nullement question de mettre la bienveillance du Sultan a l'épreuve, & Charles XII. lui-même n'eùt eu besoin de ses bons offices, si ses disgraces volontaires ne l'avoient obligé de se jetter entre ses bras. Il étoit encore tems d'éviter cette démarche humiliante: il ne falloit que faire attentionn aux avis que lui donnoit la fortune, & considérer les échecs qu'il avoit reçus à Holoweczin, Rummo, Starodub, & en d'autres lieux, comme les avant coureurs des nuages qui devoient obscurcir sa gloire. Il devoit observer la contenance de son Ennemi, peser ses avantages, faire un juste parallèle de ses forces avec les siennes, le traiter avec plus de ménagement, refuser ses propositions de paix avec moins de hauteur, ou du moins renvoier à une meilleure occasion le coup dont il vouloit l'accabler. Mais l'ambition est un aveuglement, elle conduit au précipice le bandeau sur les yeux, & lorsqu'elle domine dans une ame guerriere & accoutumée aux succès, elle l'emporte dans des champs, où lieu de moissonner des lauriers, elle ternit en un jour l'éclat de

toutes

toutes les victoires précédentes, victoires, qu'on admiroit autrefois comme des prodiges de valeur, & qu'on n'envisage plus que comme les effets d'un heureux, hazard.

Charles XII. s'étoit proposé de continuer sa marche en droiture, il changea de route & se tourna du côté de l'Ukraine, où il devoit trouver du support; c'étoit Mazeppa, Général des Cosaques. Ce Capitaine, qui depuis long-tems avoit de grandes obligations à la Maison de Lesczynski, déféra aux sollicitations du Roi Stanislas, & épousa la querelle de son Allié. Cependant la raison vouloit que Charles, ou changeât d'avis, ou différât de le suivre : car quel moïen que sous un ciel glacé une petite armée, déjà affoiblie par plusieurs attaques & fatiguée par des marches continuelles, traversât tant de païs où il n'y avoit d'autres vivres à attendre que le peu qu'on en avoit à y transporter?

Le Monarque, incapable de refléchir, ne prit conseil que de sa suffisance: il poussa sa pointe, & perdit de bon gré deux mille hommes qui expirerent sous ses yeux de froid & de misère. Le dépit l'empêcha de ménager le reste, il se présenta aux Ennemis, & mena au combat des troupes si

exténuées, qu'à peine pouvoient-elles se soutenir. L'histoire d'Alexandre le Grand ne nous fournit rien d'approchant à de semblables entreprises; & si Charles en imitant ce grand Héros, voulut l'égaler en courage, il le surpassa en hardiesse, & eut moins de bonheur. Cessons de le suivre dans sa malheureuse expédition; rentrons en Pologne.

Le Roi Stanislas s'y comportoit d'une manière bien différente; la politique, la prudence & la raison guidoient toutes ses démarches. Le 26. de Janvier ce Prince résolut de publier des Universaux, où il rendoit compte de l'attachement de Mazeppa pour le Roi de Suéde, exhortoit avec beaucoup de tendresse les Mécontens à se dèpouiller de leur haine, & offroit de s'en remettre aux Etats pour l'examen de sa conduite. Il y déclaroit qu'il étoit prêt de descendre du Thrône, si jamais on pouvoit le convaincre d'avoir enfraint les Loix du Roïaume, ou de s'être écarté en quoi que ce fût, du dessein qu'il avoit eu de pacifier les troubles en acceptant la Couronne. On ne pouvoit guères pousser plus loin la complaisance & la douceur : cependant on ne lui en fut aucun gré; il avoit à faire à des gens jaloux de son élevation,

vation, & tel qui étoit né pour être ſon ſujet, s'émancipoit à briguer ſa puiſſance. Seniawski étoit toujours dans ſes premières idées, & eſperoit tout de ſes forces & de ſes artifices. Il ne ſe reſſouvenoit des éminentes qualités de celui qu'il avoit l'impudence de regarder comme ſon Rival, que pour ſe glorifier du mérite que lui donnoit ſa préſompt on; il fremiſſoit quand on lui parloit d'obéir, & traitoit ce devoir de lâcheté, indigne d'un Candidat qui bientôt ſe verroit en droit de commander lui-même; en un mot, ſa vanité ne lui faiſoit appercevoir d'autre différence entre lui & ſon Souverain, que celle d'être ſon égal, ou prêt à le devenir. L'Abbé de Bonac lui fit au nom de ſa Majeſté Très-Chrétienne des propoſitions fort avantageuſes, & qui ſurpaſſoient de beaucoup l'attente d'un homme de ſon caractère; mais comme elles ne contenoient rien de ce qu'il ambitionnoit, la négociation n'aboutit qu'a ſe donner des ſoins inutiles. Il fut même aſſez téméraire pour demander à l'Ambaſſadeur s'il lui parloit par ordre exprès de ſon Maître. Le Miniſtre lui repondit qu'à la vérité il n'avoit aucune commiſſion particulière, mais qu'il étoit perſuadé que Sa Majeſté verroit avec plaiſir le Roi Stanis-

las paiſible poſſeſſeur du Trône par un aveu général de ſon Election. „ Monſieur, „ reprit Seniawski d'un air hautain, puiſ- „ que le Roi n'a pas jugé à propos de vous „ donner ſes odres, il eſt inutile que vous „ vous entremettiez davantage pour con- „ cilier les différends de la République; ils „ ſont de nature à ne pas finir ſi tôt. S'il „ arrive qu'on ſoit réduit au point de ſa- „ crifier ſes droits il ſera encore aſſez tems „ de ſe réſoudre à faire un pas en faveur „ du Roi Stanislas.„ Deux motifs l'en-hardirent à ne point ménager ſes termes: l'un étoit une Lettre ſecrette qu'un Courier dépêché par le Czar, lui avoit rendue pour la remettre au Roi Auguſte ; l'autre, la nouvelle que le Général Ruſſien Infland étoit en marche pour Lublin avec une armée de douze mille hommes. Il ſe hâta de décamper de Tarnowitz à deſſein de faire une jonction, & de tomber avec toutes ces forces ſur les bras du Roi & du Général Craſſau, qui pour lors ſe tenoient à Simigie dans le Palatinat de Culm. Ces mouvemens furent cauſe que celui de Witepsk entra dans le parti des Confederés, & chaſſa du Fort de Mohilow l'Officier, à qui le Roi en avoit commis la défenſe.

A peu

A peu près dans le même tems Sa Majeſté reçut une Lettre du Roi de Suéde, datée de Buditzyn en Ukraine du 9. d'Avril Elle portoit en ſubſtance que ſon armée étoit en bon état, qu'il avoit battu & diſſipé les Ennemis dans toutes les rencontres, que les Coſaques de Zaporow avoient ſuivi l'exemple de Mazeppa, & que le Chan des Tartares étoit dans la diſpoſition de lui rendre le même ſervice.

STANISLAS, charmé de ces ſuccès, ne le fut pas moins de l'avis qu'il eut d'un combat, donné le 12. du même mois près de Lachowitz entre l'armée d'Oginski, & les Lithuaniens commandés par le Grand Maréchal Sapieha. Le ſeul bruit de cette victoire diſſipa la crainte qu'on avoit pour Lemberg; & ſans s'aviſer de douter de la vérité du rapport, on ſe perſuada que le Roi étoit en ſûreté dan cette place. On ne fit pas plus de difficulté de s'en rapporter à la Lettre de Charles XII. & de là on conclut que la marche du Général Infland n'étoit ni réelle, ni même poſſible. On ſe trompa : on eut le déplaiſir d'apprendre qu'au lieu de ce Général, le Baron de Goltz s'étoit avancé juſqu'à Medziboz en Podolie ; que le 5. de Mai Seniawski, Vaivode

de Belcz, étoit venu à bout de faire sa jonction, & que l'un & l'autre avoient résolu de marcher conjointement à Lemberg. Smiegelski entreprit de faire diversion & de saccager Berczani, ville appartenante au Vaivode; mais le canon de la place lui donna tant de besogne, que le Colonel Crosnowski aiant eu le tems d'accourir au secours, il fut obligé de se retirer & de renoncer à son entreprise.

Dans le courant de ce mois les deux armées en vinrent deux fois aux mains. La seconde action se passa le 26. non loin de Nakwaska, village de la Podolie, entre le Grand Maréchal Sapieha & un gros de l'armée du Baron de Goltz. Le succès en fut si équivoque, que chaque parti se crut en droit de s'attribuer la victoire. Les Russiens ne manquerent pas de prétexte pour se glorifier de leur bravoure: ils prétendirent que la défaite des Lithuaniens avoit tellement effraïé le Roi & le Général Crassau, qu'ils avoient abandonné leur camp de Wyssock & s'étoient retirés avec beaucoup de précipitation du côté, de la Vistule. C'est une fausseté, fondée sur ce que le Roi avoit donné ordre de transporter les bagages au-delà de la rivière de Son,

afin

afin d'être plus en état de faire tête aux Ennemis.

Ces attaques n'étoient que le prélude des entreprifes plus confidérables ; on s'y prépara de part & d'autre, & les armées fe joignirent de fi près, qu'à toute heure on s'attendoit à engager un combat qui décidât du fort de la Pologne. Pour Charles XII. il avoit déjà perdu ce que fon imprudence lui avoit fait rifquer, & le jour même de la bataille de Pultawa fut l'époque de fa difgrace. La nouvelle de la ruine entière de fon armée fe répandit fubitement dans la Pologne : on la regarda d'abord comme une chimère ; mais dès qu'elle fe trouva confirmée de tous les endroits, hormis la Suéde qui gardoit un profond filence, on ne vit plus parmi la Nation qu'un mêlange d'étonnement, d'effroi & d'allegreffe. Les Mécontens s'épuifoient en réjoüiffances, tandis que les partifans du Roi Stanislas gemiffoient dans la crainte & dans la douleur, fous le poids d'un évenement qui influoit autant fur leur vie que fur leurs biens. Seniawski ne fut pas en refte avec ceux qui s'empresserent le plus à marquer leur contentement ; fon camp retentit de cris de joie, & la groffe artillerie annonça au loin la part qu'il prenoit à une victoire

qui

qui devoit consommer la sienne. Oginski & tous les autres triompherent également, au lieu que Sapieha, Potocki & le Général Crassau étoient dans un abbatement inconcevable. Pour ce qui est du Roi, il supporta ce revers avec beaucoup de fermeté, & fit de sa raison tout l'usage qu'un grand Prince peut faire dans des conjonctures, où l'ame est susceptible de désespoir.

Avant que de se déterminer à prendre un parti, il convoqua à Varsovie les Etats qui lui étoiens dévoüés. Il y récapitula les malheurs du Roi de Suéde, exposa les dangers qui l'environnoient lui-même, & pria l'Assemblée, qu'il avoit touchée jusqu'aux larmes, de l'aider à trouver un expédient qui mit sa personne & sa Couronne à couvert des poursuites de ses Ennemis. Chacun y fournit du sien: raisonnemens, complimens, protestations de fidélité, rien ne fut omis; mais ce n'étoit pas là l'essentiel, il falloit un parti qui fût également certain, & digne de celui qui le souhaitoit; De tous les moïens qui furent mis sur le tapis, aucun ne parut plus salutaire que d'envoier une ambassade au Czar, pour lui offrir la paix aux conditions qu'il l'avoit demandée deux ans auparavant. La démarche fut inutile; le Czar refusa audi-

ence

ence à l'Ambaſſadeur, & lui fit dire qu'il ne reconnoiſſoit en Pologne d'autre Roi qu'Auguſte, avec qui il étoit étroitement allié.

Tandis que les Mécontens cherchoient à profiter de la révolution, on eut avis que le Roi Auguſte avoit paſſé l'Oder avec une nombreuſe Armée, & qu'il s'avançoit à grands pas vers la Pologne; que d'un autre côté le Czar, après avoir raſſemblé la plus grande partie de ſes troupes, doubloit ſa marche pour renforcer à propos celles de Seniawski. A peine Auguſte eut il atteint Bomſt, place frontière du Roïaume, qu'il répandit des Univerſaux pour notifier ſon arrivée, qui enſuite fut publiée à Thorn au ſon de la cloche. Stanislas ſaiſit toutes les occaſions d'embarraſſer ſon Ennemi, & n'oublia point de remettre ſous les yeux des Etats le ſerment qu'ils lui avoient fait d'un attachement inviolable. Il ſe retira avec le Général Craſſau aux environs de Kaliſch, y aſſit ſon camp, & reſſerra les troupes autant qu'il lui fut poſſible. Son intention étoit de livrer bataille, & de décider à la pointe de l'épée le droit qu'il avoit à la Couronne; mais il ſe préſenta tant d'obſtacles à la fois; qu'il ne put hazarder le pas ſans paroître téméraire. Les forces des Ennemis augmentoient de jour

en

en jour, les Saxons ſe joignoient aux Ruſſiens, ceux-ci aux Conféderés; de ſorte que le Roi, dépourvû de ſecours & d'argent: ſe vit obligé de quitter la partie, plûtôt que d'éprouver, à l'exemple de Charles XII. combien il eſt dangereux de lutter contre la fortune.

Le Général Craſſau ſollicita le Roi de Pruſſe de lui accorder la permiſſion de paſſer ſur ſes terres pour retourner en Suéde. Ce n'étoit plus le tems des faveurs; ce Prince avoit changé de ſentiment avec les affaires, il refuſa abſolument le paſſage qu'on lui demandoit. Le Général, qui ſe voioit ſur le point d'être enveloppé par une multitude innombrable d'Ennemis, & qui n'àvoit d'autre reſſource pour ſe tirer de leurs mains qu'en agiſſant contre le gré du Roi, réſolut d'échapper au danger en dépit de ſa defenſe. S'étant aſſûré de la diſcrétion de ſes troupes par des ordres très rigoureux, il ſe mit en marche, entra dans la baſſe Pomeranie, y choiſit l'endroit le plus court, & fit heureuſement ce trajet en vingt-quatre heures, ſans avoir paſſé par aucune ville, ni par aucun village. De là il marcha droit à Stetin, où il s'arrêta avec ſon armée, forte de quatorze mille hommes, y compris

pris les Polonois qui avoient ſuivi le Roi Stanislas. Voilà en raccourci la retraite de ce Prince, que l'ingratitude des peuples obligea de quitter ſa Patrie, & qui n'y revint dans la ſuite que pour avoir le déplaiſir d'y joüer le même perſonnage.

C'EST le caractére de la Nation d'affecter beaucoup de valeur dans la proſpérité, & de manquer de réſolution & de courage dans les malheurs ; l'hiſtoire de ce tems en eſt une preuve bien ſenſible. A peine Auguſte eut-il repris par la force ce qu'on lui avoit enlevé par la violence, que les partiſans les plus déclarés de Stanislas vinrent ſe jetter au pied du Trône, & ſe voüerent à leur premier Roi avec autant de legéreté, qu'ils avoient eu de penchant à s'attacher à ſon ſucceſſeur. Il eſt vrai que la Cour de Rome aida beaucoup à leur inconſtance, en rompant les liens qui auroient pû les retenir. Maîtreſſe du tems & des circonſtances, elle donna pouvoir au Nonce, non ſeulement d'abſoudre ceux qui avoient prêté ſerment de fidélité au Roi Stanislas ; mais encore de décharger le Roi Auguſte des obligations ſolemnelles qu'il s'étoit impoſées par la paix d'Altranſtadt. Le ſeul Potocki, Vaivode de Kiow, perſiſta dans ſon engagement & continua de por-

porter les armes pour la cauſe de ſon Souverain. Il eſcarmoucha pluſieurs fois avec ſes Ennemis, juſqu'à ce que des pertes ſucceſſives aiant réduit ſon armée à quatre mille hommes, il prit le parti de ſe retirer en Hongrie auprès du Prince Ragotzi. Il ſe mit ſous ſes ètendards, dans l'eſpoir de trouver l'occaſion de faire quelque tentavive ſur la Pologne; mais comme ce Rebelle avoit trop de ſes affaires domeſtiques pour ſe mêler de celles d'autrui, & qu'outre cela le Général Goltz penetra dans la haute Hongrie avec un corps de dix mille Ruſſiens, il prit congé du Prince, engagea ſon monde à s'enroller à ſon ſervice, & accompagné de quelques Suédois, il partit en toute diligence pour Bender, où Charles XII. s'étoit réfugié.

Tant de facilités procurerent à Auguſte celle de remonter ſur un Thrône dont il étoit deſcendu Avant tout, il eut ſoin de s'aſſurer de la Ruſſie, en renouvellant avec elle une Alliance que ſon infortune ſembloit avoir amortie. En même tems il fit dreſſer un Manifeſte fort étendu, où, après avoir repréſenté aux Etats la conduite tyrannique de ſon Ennemi, il rapportoit les preſſantes raiſons qui l'avoient obligé de violer la paix d'Altranſtadt, de revenir

venir en Pologne à main armée, & d'y reprendre une Couronne, qui, malgré sa renonciation, n'avoit point cessé de lui appartenir. Ce Manifeste ne persuada pas tout le monde; bien des gens s'en rapporterent au Traité & en examinerent l'infraction par la force même des conditions qu'il renfermoit. La justification du Prince étoit fondée sur trois chefs, 1. sur la violence que lui avoit faite son Vainqueur, 2. sur l'indolence de ses Plénipotentiaires, 3. sur un article compris dans les *Pacta Conventa*, dressés & ratifiés par serment au tems de son Election; savoir, de ne jamais abandonner le Roïaume sans le consentement exprès de tous les Etats.

Ces griefs, quelque incontestables qu'on les crût, ne laisserent pas d'être critiqués. „ La violence, disoit-on, suivie du con„ sentement de celui qui la souffre, change „ de nom comme de nature; c'est un acte lé„ gitime, & aussi valide, que la volonté du „ Contractant est positive. La négligence „ dans les conventions ne fut jamais un dé„ faut de nullité, non plus que la vigilan„ ce; l'une cause des pertes que rien n'ex„ cuse, l'autre procure des avantages qui „ subsistent. Les *Pacta Conventa* sont des „ Loix sacrées, & la base de l'autorité sou-

„ veraine. Les ſuivre, c'eſt répondre au „ choix de la Nation ; les violer, c'eſt l'a- „ néantir. On a plus fait, on y a renoncé „ publiquement; de ſorte qu'il eſt auſſi ſin- „ gulier de repeter une choſe perdue, que „ de réclamer la Confédération de Sen- „ domir, où la foi donnée de ne jamais „ approuver de diviſion, ni de conclure „ de paix particulière, n'a pas mieux été „ obſervée „. Toutes ces objections n'euſ-ſent pas été d'un poids médiocre, ſi on avoit pris le Droit civil pour arbitre du différend, du moins il eſt certain que la qualité du Traité eût formé une exception très forte contre les prétentions du Roi Auguſte. Quoi qu'il en ſoit, le droit de repréſailles paroiſſoit de tous ſes titres le plus valable & le mieux établi dans les circonſtances.

Le Roi Stanislas n'étoit plus en ſituation de le lui diſputer. Il s'en étoit expliqué dans ſon dernier Manifeſte, en déclarant ouvertement à la Nation qu'il lui remettoit la Couronne dans le même eſprit qu'il l'avoit acceptée. Après une pareille démiſſion, il ne fut pas difficile de diſpoſer ce Prince à entrer en accommodement avec un des Miniſtres du Roi Auguſte. L'approbation de ſon Allié étoit une clauſe eſſentiel-

ſentielle à la négociation, il la ſtipula comme un article préliminaire. On voulut l'excepter, ſous prétexte qu'elle étoit inutile & injurieuſe à la Majeſté du Roi ; mais Charles XII. au lieu de lever l'incident, menaça de procéder à une ſeconde Election, & contraignit Stanislas d'épargner à ſa Patrie une nouvelle occaſion de troubles & de malheurs.

Auguste, rentré en crédit, aſſembla le Sénat à Wilna, & en obtint tout ce qu'il voulut. On confirma la Conféderation de Sendomir, on annulla celle de Varſovie, & on déclara dès lors, comme pour toujours, Stanislas illégitimement élu & incapable de regner. Le Czar, victorieux dans l'enceinte de ſon Empire, devint conquerant dans les Etats de ſon Ennemi. Il attaqua & prit Elbing, ville de Pruſſe, en fit la garniſon Suédoiſe priſonnière de guerre, mit le ſiége devant Riga, emporta Wiburg, Kexholm, toute la Carélie, & une grande partie de la Finlande Quelque impoſant que fût le bonheur de ces deux Monarques, un petit nombre de ſujets du parti contraire ôſa courir aux armes, & inſulter à une Nation réunie de cœur & de ſentiment. Le fameux Partiſan Smiegelski, appuïé de quelques troupes de Pologne & de

de Suéde, avoit commencé l'année 1711. par incommoder la République en harcelant les Saxons : il ne la finit pas de même; accablé tout d'un coup par des forces nombreuſes, il fut contraint de ſortir du Roïaume. Le Vaivode de Kiow, dont le zèle étoit toujours égal, rêvoit ſans ceſſe aux moïens d'être utile à ſon Roi. Il en trouva l'occaſion à Bender dans la perſonne du plus jeune des fils du Chán des Tartares. Il emploia toute ſon éloquence pour le perſuader de faire une irruption en Pologne; il réuſſit. Le jeune Tartare expoſa ſes griefs fort au long dans un Manifeſte, en date du 28. Janvier, & marcha comme il l'avoit promis. Les Ruſſiens marcherent à leur tour; ce qui fut cauſe qu'il revint ſur ſes pas, ſans avoir pû effectuer ſes menaces.

Stanislas étoit toujours à Stetin, & y ſéjournoit tranquillement avec ſa famille, lorsque la Suéde, ou plûtôt la haute Pomeranie, devint tout à coup le théatre de la guerre. Le Dannemarck, la Saxe & la Ruſſie attaquerent cette Province à forces conjointes, & la juſtification de ces trois Puiſſances paroiſſoit ſi ſolide, qu'on ne pouvoit aſſez s'étonner que Charles XII. au milieu de ſes peines eùt rejetté une neutralité qui pouvoit les adoucir. Cette faute ne fut

pas

pas la dernière que l'entêtement de ce Prince lui fit commettre : pendant ſon ſéjour à Bender, il cultiva ſi peu l'amitié de ſon Protecteur, qu'il viola plus d'une fois le Droit des gens. A la fin les mauvais offices ſuccéderent aux bienfaits, ſon Roïaume porta la peine de ſes hauteurs, & par contre-coup ſon Allié n'en devint que plus à plaindre.

DE'S que l'orage commença à ſe former, Stanislas ſe retira dans l'isle de Rugen ; mais craignant d'y être inſulté par la flotte Danoiſe, il réſolut de paſſer en Suéde. Le 15. Septembre 1712. il arriva à Carlſcroon, ſuivi de toute ſa Cour, à qui il fit quitter l'habillement Polonis pour prendre celui du païs. Après avoir conduit la Reine ſon Epouſe à Chriſtianſtadt, il prit le chemin de Stockholm, accompagné, du Partiſan Smiegelski, de quelques Seigneurs de la Nation, & de quelques autres de ſa ſuite. Le Miniſtere, inſtruit de l'arrivée de Sa Majeſté, lui envoia l'équipage du Roi, & lui rendit tous les honneurs convenables. Elle prit ſon logement dans le Palais roïal, qu'elle occupa près d'un an ; mais avec ſi peu d'éclat, qu'à peine s'appercevoit-on qu'il fût habité par un Prince, que Charles XII. avoit jugé digne d'être ſon égal.

Les affaires d'Augufte étoient en bon état. Le 5. d'Avril de cette année il convoqua la Diéte à Varfovie pour le 18. du même mois, & eut la joie de voir l'Affemblée réiterer fes premières décifions. La Diéte fut renvoiée au dernier de Décembre; mais à peine fe fut-on féparé, qu'on vit paroître fur les frontières de Podolie le brave Starofte de Rava, Wafilicki & Jean Grudczinski, armés pour venger l'offenfe, faite à la gloire du Roi Stanislas. Ce dernier, autrefois Colonel de l'armée de la Couronne par le choix de ce Prince, avoit fuivi conftamment le Vaivode de Kiow dans toutes fes courfes jufqu'à Bender; mais Charles XII. voulut lui en faire faire une plus importante, & lui donna un corps de fix à fept mille hommes, tant Polonois, que Cofaques, Valaques & Suédois, à deffein de percer dans le fein de la Pologne. En même tems que Grudczinski décampa de Sniatyn fur les confins de Valachie, il fit courir un Manifefte, rempli de promeffes & de menaces. Conformement au ftyle ufité, il y traitoit les Polonois de freres, & leur annonçoit de la part des deux Puiffances, ennemies du Souverain qu'ils avoient eu la foibleffe de reconnoître, que le Roi de Suéde, aiant actuellement à fa difpofition une

une armée de deux cens mille Turcs & Tartares, avoit d'abord formé le deſſein de l'introduire dans le Roïaume; mais que par un excès d'amour & de compaſſion pour la République il avoit bien voulu ſuſpendre ſa marche, juſqu'à ce qu'il fût inſtruit au juſte des ſentimens de la Nation. Il ajoutoit que c'étoit dans cette vûe qu'il avoit pris les devants, & que ſi on étoit diſpoſé à recevoir ce Monarque en qualité de bon Ami & d'Allié, Sa Majeſté Suédoiſe auroit encore la diſcrétion de ſe ſervir d'une eſcorte la moins nombreuſe qu'il lui ſeroit poſſible, afin de n'être ni incommode aux habitans des villes, ni à charge aux habitans de la campagne. Ce Manifeſte, daté de Sanockow du 16. de Mai, étoit une pure fiction, occaſionnée par les inſtances & le zéle trop empreſſé du Vaivode de Kiow, qui peut-être ſe ſervit auſſi mal-à propos des auſpices du Roi de Suéde, qu'il emprunta le nom & l'autorité de ſon Allié. Du moins ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le Roi Stanislas n'étoit ni préſent, ni inſtruit, ni conſentant, & que d'ailleurs ce Prince étoit trop ſage pour faire trophée d'une armée auſſi chetive que celle de Grudczinski, trop voüé à ſa Patrie pour la livrer en proie à des gens ramaſſés au hazard, trop ſincère

pour tromper l'attente de ceux qu'il pouvoit perſuader, trop jaloux de ſa gloire & de ſes intérêts pour s'expoſer à être le joüet de ſes Ennemis, & l'objet de la haine de ſes partiſans.

Le Staroſte de Rava s'y prit en maître. A ſon aſpect toute la Pologne trembla d'effroi, & n'en eût pas été quitte pour la peur, ſi la préſence du Roi, le bras de Kiowski, & un bon nombre de troupes réglées ne lui avoient manqué pour conſommer ſes entrepriſes. Déjà Auguſte craignoit pour ſa Couronne, bien-tôt il appréhenda pour ſes païs héréditaires, & envoia ordre d'en mettre ſur pied toute la milice, afin de prévenir une ſeconde irruption. Grudczinski, faiſant toute la diligence poſſible pour arriver dans la grande Pologne, ſe joignit à Potocki & à Sapieha, & marcha droit à Poſnanie. A meſure qu'il gagnoit du terrein, il impoſoit de groſſes contributions, ſans diſtinction de peuples ni de païs ; & lorſqu'il ſe vit à portée de combattre, il donna ordre aux Colonels Sagorski & Roſacharski de fondre ſur les Ruſſiens.

Le bonheur leur en voulut, le 10. de Juin, le premier rencontra près de Pizdry un Détachement commandé par Gordon, Colo-

Colonel du Régiment de Bauer, qu'il fit prisonnier avec le Major Rosen, après leur avoir tué cinq cens hommes ; le second chassa les Ennemis de côté & d'autre, & rejoignit l'armée aussi chargé de butin que comblé de gloire. Ces exploits mirent Grudczinski en état d'en faire de plus décisifs ; mais la réputation & l'orgueil du Starosfe souleverent Potocki, qui de la jalousie passa à l'inimitié & gâta tout. Le Général Bauer n'avoit point encore digéré l'affront fait à son Colonel, il chercha par-tout l'occasion d'avoir sa revanche. Aiant appris que le Starosfe s'étoit campé avec beaucoup de confiance dans les environs de Crotoczin, il y envoia un gros corps de Moscovites aux ordres du Starosfe Bruchowski, qui le joignit le 18. de Juin, l'attaqua à l'improviste, lui tua, lui prit bien du monde, le chassa de son camp & y mit le feu. Grudczinski, suivi de Potocki, se sauva à toute bride du côté de la Silésie, où il ramassa les débris de son armée, & se prépara à une nouvelle course. Il ne put se dédommager de ses pertes, Bruchowski lui fit encore tourner le dos, & le poussa jusqu'aux murs de Stanislawowa, ville située dans le Palatinat de Masovie, & la seule place qui fût encore au pouvoir du Roi. Cet-

te occaſion lui attira un ſiége, qui en peu de jours la réduiſit à recevoir des loix d'Auguſte. Grudczinski diſparut tout à-coup aux yeux de ſon Vainqueur, à qui il laiſſa à deviner ce qu'il étoit devenu. Pour Sapieha, il prit ſa retraite à Bender, d'où il revint peu de tems après implorer la clémence d'un Prince, qui ne demandoit pas mieux que de lui pardonner ſon offenſe en faveur de ſes ſoumiſſions.

Au milieu de ces tentatives, Stanislas, ne ſachant que croire de tous les bruits qui couroient ſur le compte de Charles XII. envoia Smiegelski ſur les lieux pour s'inſtruire de la vérité. Celui-ci examina les choſes ſuperficiellement, ou du moins il ſe les figura telles qu'il auroit voulu qu'elles fuſſent. Il écrivit au Roi qu'il n'y avoit plus à héſiter de ſe rendre à Bender, qu'il le prioit de ne point faire attention à la longueur & à la difficulté du chemin, puiſqu'il s'agiſſoit de prendre avec ſon Allié le commandement d'une armée formidable qu'il devoit obtenir du Grand-Seigneur. Une Lettre auſſi ſéduiſante produiſit ſon effet. Stanislas s'embarqua au mois de Septembre à bord de quelques vaiſſeaux de tranſport, commandés par le Général Steenbock, & arriva en Pomera-

meranie avec le Baron de Sparre, qui dans la ſuite fut nommé Ambaſſadeur à la Cour de France'

CONVENONS que c'étoit un coup bien hardi d'entreprendre un voïage de plus de deux cens cinquante milles, principalement dans un tems où il étoit ſi mal aiſé de tromper les yeux de tant d'eſpions, devant leſquels il falloit néceſſairement paſſer en revûe. Il n'y avoit point de danger juſqu'à Vienne, il y en avoit infiniment audélà; & plus Sa Majeſté approchoit de Bender, plus elle couroit riſque de tomber au pouvoir de ſes Ennemis. La joie qu'elle eut de voir de loin Jaſſy, capitale de la Moldavie, ſe changea en amertume à ſon arrivée en cette ville. Ni le déguiſement ſous un habit fait à la Françoiſe, ni la feinte qu'elle emploia, ne purent la préſerver du ſort qui l'attendoit. Stanislas, interrogé ſur la qualité de ſa perſonne & de ſes affaires, répondit qu'il étoit Officier François, & qu'il alloit à Bender pour y exécuter une commiſſion auprès du Roi de Suéde. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour le rendre criminel, il fut deſarmé, conduit avec ſa ſuite dans un Cloître, & gardé à vûe. Un pareil procedé parut d'autant plus étrange au Roi, qu'il étoit con-

contraire au préjugé qu'on lui avoit fait naître. Il ne tarda pas à être informé des raiſons de la Cour Ottomane, & reconnut avec douleur que ſon empriſonnement étoit un nouveau fruit des bizarreries de ſon Allié.

Ce Prince, toujours inquiet & entreprenant, avoit imaginé tous les moïens poſſibles pour porter le Grand-Seigneur à déclarer la guerre aux Ruſſiens, ou au moins à lui accorder des forces ſuffiſantes pour remettre les affaires de Pologne dans le même état où il les avoit laiſſées au tems de ſon entrepriſe ſur la Moſcovie. Il échoüa dans le premier projet, il ſe fit un point capital de réuſſir dans le ſecond, malgré l'envie qu'avoit la Porte de ménager ſes voiſins, afin d'avoir bon marché de la Morée qu'elle tâchoit d'enlever à la République de Veniſe.

Charles ſe livra aux intrigues, continua de fouler aux pieds les loix reſpectées par toute terre, & déplut ſi fort au Sultan & à ſes Miniſtres, qu'il ſe fit regarder comme un hôte dangereux, dont on ne pouvoit aſſez tôt ſe débarraſſer. On lui fit offre d'une nombreuſe eſcorte pour le reconduire dans ſes Etats, on lui donna de groſſes ſommes d'argent, quantité de chevaux;

vaux, en un mot on pourvut largement à tout ce dont il pouvoit avoir beſoin. Ces offres étoient trop au deſſous de ſes prétentions il les rejétta, & obligea la Porte d'en venir aux extrémités. L'action étoit téméraire, la manière dont il la ſoutint, le fut encore plus : il ramaſſa tous ſes domeſtiques juſqu'aux garçons de cuiſine, & avec trois cens hommes ou environ il ôſa ſe mettre en devoir de réſiſter à une armée de dix mille Turcs & Tartares, munie de douze piéces de canon. Comme il combattoit à pied, les éperons de ſes bottes ſe croiſerent & lui firent faire une chute, qui lui épargna peut-être de plus grands malheurs que celui dont elle fut ſuivie. Le Roi fut environné de Janiſſaires, & conduit à Bender. Cet évenement arriva le 12. de Février 1713. Quatre jours après, Sa Majeſté fut tranſportée à Andrinople dans un chariot tapiſſé d'écarlate, & eſcortée d'un grand nombre de troupes.

Dans le tems que Charles étoit en chemin pour arriver au lieu de ſa deſtination, on menoit Stanislas à l'endroit d'où on avoit tiré ſon Allié. Le Bacha qui l'eſcortoit, n'eut pas plûtôt appris quel ètoit ſon priſonnier, qu'il en informa Fabrice, Ambaſſadeur de Suéde à la Cour Ottoman-

ne,

ne. La nouvelle étoit trop intéreſſante, pour que celui-ci différât d'en faire part à ſon Maître. „ Sire, lui dit-il, vous „ n'étes pas le ſeul Prince à qui les Turcs „ aient ravi la liberté, le Roi de Pologne „ eſt entre leurs mains à quelques milles de „ vous. " *Hâtes-toi, mon cher Fabrice,* repondit Charles, *hâtes-toi de le voir. Dis-lui de ma part qu'il ſe garde de traiter avec Auguſte, & aſſûres-le qu'en peu de tems nos affaires tourneront à notre avantage.* Quelle idée pour un Prince exilé en quelque ſorte de ſes Etats, abandonné de tout le monde, & réduit à expier par les regrets d'une priſon le reſſentiment du Souverain qui l'avoit recueilli! Fabrice reſpecta ſes ordres, obtint du Bacha la permiſſion de les exécuter, & partit accompagné d'un Janiſſaire. Sur la route il rencontra une foule de ſoldats qui emmenoient un Cavalier, dont la monture & tout l'équipage n'avoient rien de majeſtueux. Il s'arrêta ſans trop le conſidérer, & lui demanda en Allemand où étoit le Roi de Pologne. *Il eſt ici,* repondit Stanislas, *eſt il poſſible que je vous ſois inconnu?* A ces mots le Miniſtre changea de ton, témoigna ſes reſpects au Roi, & lui cauſa plus d'étonnement en lui apprenant l'état & les intentions de ſon Maître, qu'il ne lui don-

donna de conſolation & d'eſperance d'une meilleure fortune.

Le 1. de Mars Stanislas arriva à Bender, eſcorté de deux Compagnies Vallaques, & accompagné de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Polonois, qui s'étoient avancés à un mille de la place pour le recevoir. Sa Majeſté fit ſon entrée au bruit du canon, montée ſur un beau cheval Arabe, qu'un Aga avoit envoié au-devant d'elle, au nom du Bacha Commandant. Ces marques d'honneur ſurprirent agréablement le Roi, & lui firent ſentir que la Porte continuoit d'approuver ſa ſouveraineté ; mais il n'y avoit pas là de quoi ſe flatter qu'elle travailleroit à la maintenir. Cependant les choſes s'ajuſterent tout à coup de manière, qu'il ſembloit que l'état de l'un ſerviroit à améliorer celui de l'autre. Charles fut transferé à Demotica, & enſuite à Demirtaſch, places d'autant plus avantageuſes pour lui, qu'étant voiſines d'Andrinople, elles lui procuroient l'occaſion d'agir avec plus de de promptitude & plus de ſuccès. Il avoit de jour à autre la commodité d'apprendre les ſentimens de la Cour par le moïen du Marquis de Fierville, que la France lui avoit envoié ſecrettement lorſqu'il étoit encore à Bender.

Le

Le Comte Poniatowski, auſſi habile Négociateur qu'excellent Capitaine, ſe mit de la partie. Ce Seigneur avoit été autrefois au ſervice du Roi Stanislas en qualité de Colonel du Régiment des Gardes du Corps, formé de troupes Suédoiſes, & avoit ſuivi Charles en Ukraine par attachement pour ſon grand mérite. A la malheureuſe Bataille de Pultawa il s'étoit diſtingué en ſauvant la vie à ce Prince. Il s'efforça encore non ſeulement de lui faire rendre la liberté qu'il avoit perdue; mais auſſi de le mettre en état de s'en ſervir contre ſes Ennemis les plus déclarés. Il étoit difficile de négocier avec le Grand-Seigneur ſans être inquiété de ſes principaux Miniſtres; le Marquis de Fierville en trouva le moïen. Il ſe ſervit de l'habileté d'un François, nommé Longueville, qui remit entre les mains de Sa Hauteſſe un Mémoire au nom du Roi de Suéde. Le Sultan fit aſſûrer Charles de ſon amitié & de ſa protection, dépoſa le Muphti & le Grand-Viſir Jaſuff, chaſſa le Chan des Tartares, exila le Bacha de Bender, & confera leurs emplois à des gens dont il n'y avoit que de la bonté & de la complaiſance à attendre. Poniatowski mit le comble aux intrigues, il deſſervit le Vaivode Chomentowski, Ambaſſadeur du Roi Auguſte, &

& agaça ſi adroitement la Porte contre la Ruſſie, qu'elle travailla de tous côtés aux préparatifs néceſſaires pour entrer en campagne.

Ces changemens firent grand bruit. Stanislas commença à reſpirer, & à entrevoir que ſon Allié n'étoit coupable que par la ſcéleratesſe des Miniſtres qui avoient eu l'oreille du Grand-Seigneur. La Porte exauça les prières de ces deux Princes, & ordonna au nouveau Chan des Tartares & au Séraskier Abdy-Baſſa de ſe tenir prêts à marcher vers les frontières de Pologne. Le 3. d'Août, jour fixé pour la marche, les troupes, cantonnées aux environs de Bender, furent partagées en deux corps: l'un, compoſé de trente à quarante mille hommes, ſe mit en mouvement ſous les ordres du Chan; l'autre, commandé par le Séraskier, devoit faire halte à Choczin juſqu'à l'arrivée du Roi Stanislas. Le 7. du même mois Sa Majeſté partit de Bender, ſuivie de tous les Polonois qui ſe trouverent dans la place, entre autres du Vaivode de Kiow, du Partiſan Smiégelski, & de pluſieurs Officiers Suédois. Elle avoit encore avec elle le Lieutenant-Colonel Kuskul, Chef d'un grand nombre de Dragons qui lui tenoient lieu de Gardes du Corps, & ou-

outre cela, quantité de Trabandes à cheval proprement équipés. Rien ne manquoit aux ſouhaits de ce Prince, il ſembloit que ce fût l'heureux moment de rentrer dans le ſein de ſa Patrie, & d'arracher une ſeconde fois le ſceptre des mains d'Auguſte, d'autant plus qu'on lui faiſoit eſperer que Charles, rendu à lui-même, le ſuivroit inceſſamment avec une armée formidable.

MALGRE' ces beaux commencemens, on étoit bien loin de compte, & en peu de jours on ſe trouva moins avancé que lorſqu'on s'étoit cru en droit de former des plaintes. La Cour Ottomane n'avoit pû réſiſter aux ſollicitations de deux Têtes couronnées, elle ſe laiſſa vaincre par les raiſons de l'Ambaſſadeur de Ruſſie. Ce Miniſtre, qni poſſedoit à fond les intrigues du Serrail, & qui par une longue expérience connoiſſoit la legéreté des Turcs, n'eut pas plûtôt appris le départ du Roi de Pologne, qu'il s'attacha à corrompre le cœur & l'eſprit du Grand-Viſir Il lui dit que Stanislas étoit d'une naiſſance égale à celle de la plûpart des Seigneurs de ſa Nation; qu'il avoit été élu par la fantaiſie & par l'appui d'un petit nombre de gens; que ſon Election ne pouvoit être miſe en parallèle avec celle d'Auguſte, lui, qui n'é-

toit

toit monté ſur le Trône qu'avec l'agrément de toute la République ; que par conſéquent ſi la Sublime Porte s'aviſoit d'inquiéter ce Monarque, ſoit par des voïes directes, ou indirectes, elle agiroit viſiblement contre la teneur du Traité de Carlowitz ; qu'une pareille démarche offenſeroit l'Empereur des Romains & le Czar ſon Maître, qui, par les obligations de leur Alliance avec ce Prince, ne pourroient ſe diſpenſer de veiller à ſa défenſe.

Ces raiſons furent d'àbord communiquées au Divan, & dès le 13. du mois le Sultan expédia des ordres très précis au Chan & au Séraskier d'empêcher Stanislas de les ſuivre dans leur expédition, ou de le renvoier inceſſament à Bender, ſuppoſé qu'il en fût déjà parti. Sa Majeſté Polonoiſe n'avoit pas encore joint l'armée à Choczin, lorſqu'on la ſomma de ſe conformer à ces ordres. Elle les trouva ſi extraordinaires, qu'elle eût indubitablement pris le contre-pied de ce qu'ils portoient, ſans d'autres plus preſſans qui enjoignoient de s'aſſûrer de ſa perſonne, & de ceux de ſon parti. Tous en général furent arrêtés ſur le champ, ramenés, & renfermes dans le Château de Bender. Il eſt aiſé de s'imaginer quelle fut l'affliction de ce Prince par-

mi tant de viciſſitudes : il s'étoit vû preſque auſſi-tôt élargi qu'empriſonné, comblé d'honneurs, ſoutenu par des eſperances, encouragé par des biens réels, mis à la tête d'une armée, reſpecté comme Roi, obéi comme Général; tout-a-coup reſſaiſi, abandonné, replongé dans ſa prèmiere ſituation, & tout cela en moins de huit jours.

QUELQUE outrageant que fût ce procedé, c'étoit peu de choſe en comparaiſon des effets qui pouvoient s'enſuivre. Aſſujetti au pouvoir abſolu d'une Cour, dont l'eſprit étoit ſi variable, quelle difficulté y avoit-il d'être livré à ſes Ennemis? Stanislas avoit des Turcs à peu près la même opinion, du moins il s'attendoit à eſſuïer un rude eſclavage. Cependant il fut traité avec beaucoup de douceur; & comme ſi la Porte avoit eu deſſein de réparer ſes mauvaiſes manières, elle affecta de lui faire mille politeſſes, & emploia tout ce qu'elle crut propre à adoucir les rigueurs de ſa priſon. En ignorer les motifs eût été un ſupplice, elle le prévint, & apprit au Roi qu'au tems de l'entretien de l'Ambaſſadeur de Ruſſie avec le Grand-Viſir ſur les affaires de Pologne, la Cour avoit eu avis que le Chan des Tartares & le nouveau

Sé-

Séraskier Bacha de Bender s'étoient laiſſés gagner par promeſſes & par argent, & qu'ils devoient trahir Sa Majeſté dés qu'elle auroit atteint les frontières de ſes Etats Pour donner un air de vraiſemblance à cette conſpiration, on ajouta que Seniawski, Grand Maréchal de la Couronne, étoit déjà au Rendez-vous avant que les troupes ne décampaſſent de Bender ; que de plus le Général Flemming entretenoit nombre d'eſpions dans la Vallachie; & qu'il avoit promis de groſſes ſommes d'argent à quiconque livreroit le Roi, vif ou mort. Ces raiſons étoient de faux prétextes, & ne valoient pas mieux que celui de la prétendue conjuration de Jablonowski, Vaivode de Ruſſie, contre la perſonne d'Auguſte; conjuration, qui, diſoit-on, avoit obligé la Porte d'ûſer de retenue, tant pour ménager le Droit des gens qu'elle met au nombre des choſes les plus ſacrées, que pour empêcher que la honte de cet attentat ne réjaillit ſur deux Princes, dont la réputation lui étoit auſſi chère que la ſienne.

Peu de tems après, on fut averti que le Grand-Seigneur ſongeoit à envoire une Ambaſſade à la Cour de Pologne. Stanislas, déſeſperant de jamais trouver l'occaſion de ſecourir ſes partiſans & d'en être ſecou-

ru, profita de celle-ci pour les réconcilier avec Auguſte. Il demanda en ſon nom qu'ils fuſſent reçus avec bonté, & qu'on leur rendit ce qu'un conſtant attachement leur avoit fait perdre. La Porte accepta la commiſſion, & ajouta aux articles que l'Ambaſſadeur étoit chargé de propoſer au Roi & à la République, qu'on accorderoit un pardon général à tous les Polonois qui étoient actuellement ſous la protection de Sa Hauteſſe, qu'on leur rendroit leurs dignités & leurs emplois; que Grudczinski & ſes troupes rentreroient en grace, & que le Roi leur Chef ſeroit remis en poſſeſſion de ſes biens patrimoniaux & du Palatinat de Poſnanie. Auguſte s'expliqua aſſez favorablement, mais la République refuſa de garentir ce qu'il octroioit; de ſorte que ce refus & celui du Roi de Suéde empêcherent une ſeconde fois Stanislas de tout ſacrifier au repos de ſa Patrie & au rétabliſſement de ceux qui l'avoient ſuivi. Cependant la Cour Ottomane s'arrangea avec la Pologne, dont elle ne tira rien, ni pour elle, ni pour ſes Hôtes, excepté que Charles XII. auroit un paſſage libre pour retourner dans ſes Etats.

VERS la fin de cette année Auguſte fit publier une Amniſtie générale, & proſcrivit

vit au Roi Stanislas un terme de trois mois, pendant lequel il auroit à déliberer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Le tems étoit bien court pour un ouvrage de cette conſéquence, où il s'agiſſoit de ſauver l'honneur de deux princes qui ne ſe devoient rien pour le rang. Charles ne convenoit pas même de l'égalité ; rien au monde n'eût été capable de le cónſoler du chagrin de voir un Allié ſoumis à un Roi qu'il avoit dégradé. Il fit dire à Stanislas qu'au premier jour il reprendroit le chemin de la Suéde ; que de là il viendroit fondre ſur les Ennemis avec toutes les forces de ſon Roïaume ; que tandis qu'il ſeroit aux priſes avec eux en Pomeranie, il pourroit ſe retirer à Deux-Ponts, ou ailleurs s'il le jugeoit plus à propos, & y attendre tranquillement le ſuccès de ſes armes. Il régala des mêmes promeſſes tous les Polonois de ſa ſuite ; mais Potocki, Wisnowiecki, Smiégelski & Grudczinski n'en furent pas ébloüis : au printems de l'année 1714. ils plierent bagage, & n'eurent pas de peine à ſe faire recevoir. Le Comte Poniatowski, Urbanowitz & Crispick demeurerent fidèles, réſolus de tout ſouffrir.

CHARLES n'avoit pas encore renoncé aux eſperances de réſoudre la Porte à le

mettre au-dessus de ses affaires; dès qu'il apprit que le Traité avec la Pologne étoit conclu, il songea sérieusement à regagner la Pomeranie. Il n'y avoit point à balancer pour lui, il en comprit la nécessité par deux fâcheuses nouvelles qu'il reçut presque en même tems. Le Major-General Lieven lui fit un récit exact du triste état où étoit son Roïaume, & le Lieutenant-Colonel During y ajouta un détail si accablant des mauvis succès qu'il avoit eus jusqu'alors dans le Holstein, que le Roi n'eut plus d'autre impatience que celle de se voir éloigné de la Turquie.

Sa résolution plut à la Porte & réjoüit Stanislas. Ce Prince, malheureux par la faute d'autrui, se vit par-là à la veille de recouvrer sa liberté & de sortir des mains d'un peuple, aussi livré à l'inconstance qu'à l'avarice. Instruit des préparatifs que faisoit Charles pour son départ, il avança le sien, & fit prendre les devants au Comte Poniatowski & à quelques Polonois, qu'il suivit *incognito* sur la fin du mois de Juin. Après avoir traversé la Transylvanie, la Hongrie, l'Autriche & la Bavière, il arriva le 4. de Juillet à Deux-Ponts entre cinq & six heures du soir, sous le nom supposé de Comte de Cronstein. Le Baron de Strah-

Strahlenheim, Gouverneur du lieu, à qui Poniatowski s'en étoit ouvert la veille, envoia ſon caroſſe attelé de ſix chevaux prendre le Roi à Rothalben & l'amener au Château. Son arrivée excita la curioſité des habitans; ils accoururent en foule pour voir ce Prince; qui ne remit pas au lendemain à ſatisfaire leur deſir. Il ſoupa en public, accorda la liberté d'approcher de ſa perſonne, & renvoia tout le monde plein d'admiration pour ſon mérite. La Reine de Pologne, après avoir attendu inutilement à Stralſund le Roi ſon Epoux, en partit au mois d'Octobre pour le rejoindre à Deux-Ponts. Ce fut la même affluence de peuple, le même empreſſement.

Cependant Charles XII. s'étant mis en chemin ſur la fin de Septembre, arriva le 22. du mois ſuivant à trois heures du matin à Stralſund. Les habitans en reſſentirent une joie ſans égale, qui bientôt fit place à la douleur. Ce ſeroit ici le lieu propre à repréſenter la ſituation où ſe trouvoient certaines Provinces au retour du Monarque, ſi nous nous étions propoſé d'en donner l'Hiſtoire. Nous en avons déjà touché quelques faits autant qu'il importe à notre ſujet, nous parcoure-

rons encore legérement les funestes entreprises de ce grand Héros depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort. Ce n'est point un hors-d'œuvre, c'est une liaison nécessaire d'évenemens, que nous ne pourrions omettre, sans retrancher une partie de ce que nous avons à dire.

La première & la plus importante affaire qu'eut Charles à son retour en Pomeranie, fut d'assembler une armée formidable, de reconquerir les Provinces qu'il avoit perdues, & de s'ouvrir un chemin dans le cœur de l'Empire, ou de la Pologne. Le Gouverneur de Deux-Ponts eut ordre de lever quelques Régimens, & on négocia en France des subsides, qui furent accordés. L'Electeur de Hanover refusa passage aux recrues, les secours de France furent retenus, & n'arriverent ni par terre, ni par eau. Charles n'en fut pas plus prévoiant, il exigea du Roi de Prusse qu'il lui rémit Stetin avec toutes les autres places de la Pomeranie qu'il tenoit à titre de séquestre. Fréderic-Guillaume y consentit, pourvû qu'on lui remboursât les sommes qu'il avoit païées aux Puissances ennemies de la Suéde, & qu'on lui donnât des assûrances qu'on ne se serviroit point

point de ce paſſage pour rentrer ni en Saxe ni en Pologne.

. CHARLES ne voulut rien entendre à ces conditions; & au lieu d'avoir quelque égard aux circonſtances, il délogea les Pruſſiens de Wolgaſt & d'Uſedom. Cette hoſtilité irrita tellement Fréderic Guillaume, que le 28. d'Avril 1715. il fit publier à Berlin une déclaration, contenant les motifs qu'il avoit d'entrer en guerre avec la Suéde. L'Electeur de Hanover ne tarda pas à parler ſur le même ton; de ſorte que Charles ſe vit tout à la fois cinq Ennemis ſur les bras, le Dannemarc, la Moſcovie, la Pruſſe, la Saxe & Hanover; Ennemis trop puiſſans pour une armée de dix huit à vingt mille hommes.

CEPENDANT la guerre ſe fit par mer & par terre; mais avec tout le deſavantage qu'il eſt aiſé de s'imaginer. Deux malheureux combats avec les Danois précéderent la perte de Wolgaſt & d'Uſedom. Le Fort de Pennemunde & les retranchemens de Stralſund furent emportés par les Pruſſiens, qui, aiant enſuite débarqué dans l'Iſſe de Rugen, s'en emparerent malgré tous les efforts des Suédois. Charles XII. inquiet de Stralſund, s'y enferma & la défendit en perſonne juſqu'au 16. de Décembre qu'il

qu'il en ſortit pour ſe retirer en Suéde. Ce n'étoit point une ville qu'il abandonna, c'étoient plûtôt des décombres, que le Général Ducker diſputa encore aux Alliés, & qu'il ne leur céda que huits jours après.

C'EST ainſi que le Roi de Suéde vint a bout de perdre par ſa faute pluſieurs Provinces qu'il poſſédoit depuis long-tems. Il ne lui en reſta pour tout bien que la Forteresſe de Wismar; encore lui fut elle enlevée par les Danois le 15. d'Avril 1716. Le reſſentiment lui fit prendre la réſolution d'attaquer l'Iſſe de Zéland; mais de fréquens brouillards étant ſurvenus, il temporiſa, & ſe tourna pendant l'hiver avec ſon armée du côté de la Norwege. Du mois de Mars au mois de Juillet, il ſe rendit maître d'Obſlo & de Friedrichshal. Forcé d'évacuer ces deux places, il eſſaïa vainement d'en ſurprendre d'autres; il trouva par-tout tant de réſiſtance, qu'il ne put rien exécuter de conſiderable. Le mauvais ſuccès de cette expédition ne fit qu'accroître le deſir qu'il avoit de ſe venger, il donna liberté entière à ſes armateurs de croiſer dans la Mer Baltique, & de ſaiſir tous les vaiſſeaux, quel que fût leur pavillon. De cette manière il rendit ſes ſujets odieux à toute la terre, & mit

mit la Grande-Bretagne dans la néceſſité d'équiper une flotte pour donner la chaſſe à ces Corſaires.

L'ANNE'E ſuivante Charles travailla aux préparatifs néceſſaires pour une nouvelle attaque dans l'Isle de Zéland. Au mois d'Octobre il commença ſes opérations; marcha à Friedrichshall dans un froid inſupportable, & entreprit au mois de Decembre le ſiége de cette place, qui eſt la clef de la Norwege. Avancer les travaux au gré du Roi, c'eſt ce qu'il y eut de plus difficile : la terre étoit ſi gelée & ſi dure, qu'il eût autant valu fendre des rochers. Le onze du mois le Monarque, qui s'impatientoit déjà de la lenteur, deſcendit dans la tranchée & s'y promena à découvert. Les Héros ne ſont point invulnerables, Charles fut atteint d'un coup de canon chargé à cartouche, & expira ſur le champ.

PENDANT ces ſcenes tragiques, les habitans de Deux-Ponts faiſoient leurs délices du Roi Stanislas. Sa Cour n'étoit ni brillante, ni nombreuſe ; elle étoit compoſée de gens de mérite, & qui juſtifioient à tous égards le choix de leur Maître. Le 20. de Mai de l'année précédente l'avoit miſe en deüil par le décès de l'aînée des Princeſſes, qui mourut à l'âge de dix-huit

huit ans. Cette perte réduisit la Famille Roïale au nombre de quatre personnes, & fut d'autant plus regrettée, que cette Princesse ètoit un vrai modèle de vertu. Au reste, il regna toujours tant de simplicité, tant de modestie dans la conduite de leurs Majestés, que leur Palais avoit plûtôt l'air d'une retraite Religieuse, qu'un rendez-vous de Courtisans. Souvent le Roi traversoit à pied les ruës de la ville, sans autre cortège qu'une foule de peuple qu'il avoit gagné par son affabilité. Ce n'est pas qu'il manquât d'escorte convenable, il avoit la liberté de disposer de toute la garnison. Cependant, quelque doux, quelque estimable que fût ce Prince, il étoit encore en butte à la malignité de ses ennemis. Deux horribles conspirations, qui se tramerent successivement contre sa personne sacrée, en sont des preuves évidentes.

Vers la mi-Juin de l'année précédente arriva à Deux-Pont un Officier Saxon, nommé Laurent la Croix, Capitaine dans le Régiment de Sessan. Son premier soin fut de chercher l'occasion de voir un Gentilhomme qu'il avoit connu autrefois, & qui s'appelloit Montauban. Une vieille connoissance forme bientôt les nœuds d'une étroite liaison, elle se fit; & lorsque l'Offi-

cier ſe crut le maître du cœur de ſon ami, il exigea ſon ſerment pour être d'autant plus ſûr du ſecret qu'il avoit à lui communiquer. Il lui dit qu'il étoit venu pour ſe défaire du Roi Stanislas, ou pour l'enlever ſi la choſe étoit poſſible. Montauban aimoit véritablement le Roi, il cacha ſon étonnement, déguiſa ſon inquiétude; & afin de connoître à fond tous les myſtères du complot, il propoſa à l'Officier divers moïens qui pouvoient faciliter ſon entrepiſe. La Croix tomba dans le piége, & décela ſes complices, qui étoient au nombre de douze. Le premier ſerment, renouvellé & ſolemniſé par un autre plus terrible, on fixa le lieu, le jour & l'heure pour l'exécution. Tous les complices ſe ſéparerent, & rôderent dans les campagnes des environs juſqu'au 15. d'Août, qui devoit être le terme de la vie, ou de la liberté du Roi. A la fin ils ſe raſſemblerent dans un Bois à deux lieuës de la ville, entre elle & le Cloître de Graventhal. Ce Bois étoit contigu au grand chemin, & devoit leur être fort commode. Ils ſe cacherent dans des broſſailes, & y attendirent l'arrivée du Roi, qui, ſelon les aſſûrances que leur avoit données Montauban, devoit paſſer par là pour ſe rendre au Cloître de Graventhal. Montauban lui-même

me s'étoit mis de la partie, non par un mauvais principe ; mais pour mieux joüer son rôle. Dès la veille, après avoir fait réflexion qu'un serment illicite ne pouvoit lier sa conscience, il l'avoit déchargée en déclarant au Comte Poniatowski tout ce qu'il savoit de la conjuration.

Le Comte en fit part au Roi, & lui parla long-tems sans pouvoir le persuader. Son incrédulité venoit de la maxime qu'il s'étoit faite à son retour de Bender, de n'offenser qui que ce pût être, de ne plus se mêler d'affaires d'Etat, de travailler de toutes ses force à ramener la paix, & d'abandonner à la Providence le soin de pourvoir à sa situation. Avec de pareils sentimens il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût encore dans le monde quelqu'un assez injuste pour lui en vouloir. Poniatowski ne cessa de lui représenter le fait par ses circonstances, il lui fit envisager Montauban comme un homme de crédit & incapable d'en imposer. Stanislas ne s'en rapporta point à ces preuves : pour mieux s'assûrer de la vérité, il fit courir le bruit qu'il iroit le lendemain au Cloître de Graventhal y faire ses dévotions. En même tems il fut arrêté qu'une Compagnie des Gardes sortiroit de la ville, & feroit la ronde de côté & d'autre.

SA Majesté ne manqua point le jour; le 15. d'Août elle ordonna à Telembski, Seigneur Polonois, de prendre sa place dans son carosse, & monta à cheval avec les Comtes Poniatowski, Tarlo, & plusieurs autres Seigneurs de considération. On arriva au rendez-vous des bandits une heure trop-tôt. Quoiqu'ils ne se fussent pas encore réünis, ils se crurent assez forts pour ôser risquer le pas. Ils lâcherent quelques coups de pistolet sur le carosse du Roi; mais aiant été poursuivis sur le champ on se saisit de la Croix, du Capitaine du Parque natif de Normandie, & d'un domestique Saxon, nommé Conrad Graff, qui furent ramenés à Deux-Ponts, & livrés au Conseil de guerre.

S'IL étoit naturel qu'on imputât à la Cour de Saxe la source de ce complot, il n'étoit pas croiable qu'un Prince, plus connu dans le monde par sa grandeur d'ame que par ses revers, se fût livré à une lâcheté de cette espèce. Aussi, dans la crainte que l'odieux de l'attentat ne réjaillît sur sa personne, il fit dresser un Ecrit, par lequel il protestoit à la face de toute la terre qu'il n'y avoit aucune part. Cette justification étoit assez inutile pour dissiper les soupçons de Stanislas; jamais il n'en eut de desavan-

tageux à la réputation d'Auguſte, & cette infame entrepriſe retomba toute entière à ſa décharge ſur le Général Flemming, qui, pour mériter l'eſtime de ſon Maître, avoit conſervé ſecrettement ces Officiers après la réforme de leur Régiment, exprès pour le coup de partie qu'il méditoit de faire.

Ce premier danger fut pour Stanislas une leçon, dont il ne négligea point de profiter. Il envoia prier la Cour Impériale de mettre ſa perſonne à couvert dans un Duché qui faiſoit partie des domaines de l'Empire. Ses inſtances furent reçues avec tiédeur; ce qui le détermina à ſe retirer à Bergzaberen. Dans cet intervalle on fit le procès aux trois ſcélerats, qui furent condamnés à mort. Le Roi, de retour à Deux-Ponts, ordonna qu'on les lui amenât, & leur dit avec beaucoup de douceur: „ Mes „ amis, j'ai bien de la peine à croire que „ des gens, à qui je n'ai jamais fait aucun „ mal, ſoient aſſez cruels pour attenter à „ ma vie. Vous avez mérité de perdre la „ vôtre, je vous en fais grace. Recevez- „ la pour vous corriger, & comportez-vous à l'avenir en gens d'honneur. " A cet excès de clémence il ajouta des préſens qui furent partagés entre eux, avec ordre de ſortir inceſſamment du païs, & défenſe de n'y plus revenir.

Tout

Tout à coup ſurvint la nouvelle que Charles XII. avoit eu le malheur d'être tué dans les approches de Friedrichshall. Elle fut confirmée par une Lettre, que le Baron de Muller, Chancelier de la Cour de Suéde, écrivit de Stockholm au Roi, en date du 18. de Décembre. La voici.

Sire,

„ Il vaudroit mieux pour moi n'avoir „ rien à dire à Votre Majeſté, que d'être „ obligé de lui mander un accident qui la „ touche d'auſſi près que la Couronne de „ Suéde. Notre Roi eſt mort devant „ Friedrichshall: un malheureux moment, „ un coup de canon tiré à cartouche, nous „ prive à jamais d'un grand Héros, qui „ vous étoit auſſi cher que néceſſaire à ſes „ ſujets. Je ne penſe qu'en tremblant, Si- „ re, à l'inquétude & à l'embarras où cette „ nouvelle va plonger Votre Majeſté, ſur- „ tout lorſque je conſidére que le Duché „ de Deux-Ponts va ceſſer de lui être un „ lieu d'azyle. Mr. Anton qui part pour „ Caſſel, chargé des dépêches du Prince „ héréditaire de Heſſe, & qui aura l'hon- „ neur de vous rendre ma Lettre, vous ex- „ pliquera de bouche ce que je juge le plus

„ expédient dans la conjoncture, tant pour
„ la conservation de l'auguste Personne de
„ Votre Majesté, que pour l'avancement
„ de ses affaires &c. "

Gustave-Samuel Comte Palatin étoit alors à Deux-Ponts. Aussitôt qu'il fut persuadé de la mort du Roi son cousin, il prit possession de la ville & reçut l'hommage de ses habitans. Ce nouveau Maître fit bientôt sentir qu'il n'en avoit point au-dessus de lui: on ôta au Comte Poniatowski le gouvernement qu'il avoit eu jusqu'alors. Pour Stanislas, il abandonna au Comte Palatin toute l'autorité dont il étoit le dépositaire. Gustave eut pourtant la patience de souffrir qu'on lui continuât sa Garde & les honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre; mais le Roi, prévoiant que deux Souverains ne convenoient point dans un même Etat, aima mieux se choisir un autre refuge.

Depuis quelque tems, le voisinage de Strasbourg avoit donné occasion à ce Prince de connoître le Cardinal de Rohan, Evêque de cette ville. Le Prélat avoit du crédit à la Cour, il lui ménagea la protection de la France. Pendant la vie du Roi de Suéde, Stanislas n'étoit point embarrassé de sa personne, & avoit plûtôt recherché l'amitié de cette Couronne que son appui; mais dès

dès que Charles ne fut plus, il se trouva dans la peine & se confia au Cardinal. Celui-ci le pria non-seulement d'accepter le lieu de sa résidence, il obtint encore au Prince la permission de se retirer dans quel endroit de l'Alsace lui paroit le mieux. Il y eut ordre de recevoir Sa Majesté Polonoise par-tout où elle se présenteroit; & comme la Cour s'imagina bien que la Suéde cesseroit de lui fournir les subsides ordinaires, elle prévint généreusement ses besoins par des sommes considérables.

STANISLAS accepta ces bienfaits avec reconnoissance. Le 10. de Janvrier 1720. qu'il partit de Deux-Ponts, Gustave en fit mettre la garnison sous les armes, & accompagna Sa Majesté jusqu'à une lieuë & demie de la ville. Elle s'arrêta à Weissemburg, place de la basse Alsace assez médiocre, mais agréablement située. Elle est munie d'un beau château, & arrosée par la rivière de Lauter qui la partage en deux. Avant le Traité de Ryswick elle étoit Ville Impériale, & ce n'est que depuis ce tems que la France en joüit à titre de cession.

STANISLAS y fut complimenté sur son arrivée de la part du Roi, qui, autant pour lui faire honneur, que pour mettre son esprit en repos, envoia ordre au Comman-

dant de Strasbourg de lui donner une Garde particulière. Le Prince répondit à ces faveurs par des complimens de refus, & s'excusa sur ce que la place, & la garnison suffisoient à sa défense. Jamais Cour ne fut plus fréquentée, il n'étoit point de Gentilhomme à cinquante lieuës à la ronde qui ne languît de voir le Roi. Le Comte du Bourg sur-tout s'impatientoit de le connoître : aiant appris qu'il devoit rendre une visite au Cardinal de Rohan, il lui fit tant d'instances de passer par Strasbourg, qu'à la fin il y consentit. Ce Gouverneur, à la tête d'un détachement de Cavalerie d'élite, s'avança le 2. de Juin jusqu'à deux lieuës de la place, dont il avoit fait occuper les ruës par la garnison, rangée en haye depuis une des portes jusqu'à son hotel. Les Députés de la ville, de l'Université, & généralement toute la Noblesse s'y rendirent pour témoigner au Roi de Pologne leur joie commune; la bourgeoisie marqua la sienne par des illuminations, & par des applaudissemens continuels. Le surlendemain, après avoir vû l'arsenal & la Citadelle, Sa Majesté se rendit à Saverne auprès du Cardinal de Rohan, où elle resta quelques jours.

Dans une ame bien née les obligations sont

ſont toujours de niveau avec les ſervices. Stanislas, qui eſtimoit les bienfaits du Monarque François moins par leur étendue, que par le beſoin qu'il en avoit, commença à faire des réflexions qui changerent en amertume les douceurs dont il continuoit de joüir. Il regretta ſa Patrie dont il ſe voioit ſi éloigné, s'affligea d'être réduit à vivre avec les ſiens ſous la protection d'une Puiſſance étrangére, & ſe reprocha des ſecours qu'il déſeſperoit de reſtituer. Une vie privée, une table médiocre dans ſon patrimoine, lui euſſent été préferables à ces airs de grandeur, & aux repas ſomptueux de Weiſſemburg. Ces triſtes idées lui firent entreprendre une affaire que Charles XII. l'avoit toujours empêché d'entamer & de finir. Il fit entendre à la Cour Impériale que n'aiant plus d'engagement avec la Suéde, il deſiroit de ſe ſoumettre au Roi Auguſte; qu'il comptoit fort qu'on ne feroit aucune difficulté de lui reſtituer ſes biens en vertu de l'Amniſtie, publiée & confirmée par la Diéte; qu'il ſe flattoit qu'on voudroit bien lui laiſſer le titre de Roi de Pologne, & qu'à cette conſidération il renonçoit à toutes les dignités qu'il avoit poſſedées avant ſon avénement au Thrône. Il n'étoit plus tems de convenir, la ſentence

avoit force de Loi, du moins on ne se trouvoit point dans la nécessité de la rétracter.

Une autre ressource étoit la paix du Nord, à laquelle on travailloit depuis quelque tems. On avoit lieu de croire que les Etats de Suéde, par respect pour l'étroite Alliance du feu Roi avec Stanislas, & par le souvenir des malheurs qu'elle avoit causés à ces deux Princes, tâcheroient de faire en sorte que le Czar persuadât à Auguste d'accorder des conditions honorables à son Rival. Stanislas en avoit écrit en Cour, & avoit fortement prié les Etats de songer à ses interêts; mais le Czar ne voulut point entendre raison; & prétendant que le Roi Auguste & la République de Pologne étoient réellement compris dans le quinzième article du Traité de paix, conclu le 30. d'Août 1721. à Neustadt en Finlande, tout le reste fut compté pour rien.

Le coup étoit violent, il surpassa la fermeté du Roi, qui prit tellement la chose à cœur, qu'il en tomba malade. Quelques jours de réflexion diminuerent l'excès de sa mélancholie; il guérit, à quelque sensibilité près, qui lui rendoit insipide tout ce qu'on pouvoit imaginer pour le divertir. Tandis que ce Prince déploroit en secret ses infortunes, & qu'il édifioit sa Cour par sa grande piété,

piété, on vint lui apprendre que le Roi ſon Protecteur, réſolu de ſe choiſir une Epouſe, avoit jetté les yeux ſur la Princeſſe ſa Fille.

Nous avons dit qu'elle nâquit le 23. de Juin 1703. Nous ne la ſuivrons point depuis le bercau juſqu'au dégré de ſon élévation, il ſuffit de dire qu'elle partagea conſtamment les malheurs du Prince ſon Pere, & que ſi ſes qualités le rendoient digne de potter une couronne, elle méritoit par les ſiennes d'aider à en ſoutenir le poids. Il eſt aiſé de juger qu'une Princeſſe de ce rang & de ce mérite ne manquoit point de courtiſans. En 1720. Guillaume-George, Margraf de Bade, Prince aimable pour le caractère & pour l'eſprit, s'empreſſa de la réſoudre à lui accorder ſa main. Les affaires du Roi étoient alors dans une ſituation à obliger la Maiſon de Bade de regarder comme une faveur ſingulière, s'il conſentoit aux vœux du jeune Margraf, cependant l'envie s'en mêla, & les liens furent rompus.

Bientôt il s'en forma d'autres infiniment plus conſidérables, aux quels l'Evêque de Strasbourg ſemble avoir donné lieu. Ce Prélat, émerveillé de l'ordre qui regnoit dans la Cour de Weiſſemburg, conçut tant

de véneration pour ſon Chef, qu'à tout propos il ſe repandoit en éloges ſur ſon chapitre. Il n'oublioit point dans ſes entretiens de parler de la beauté & des vertus de la Princeſſe Marie, & ne penſoit gueres qu'il inſpireroit à Louis XV. du goût pour ſa perſonne. Le Duc de Bourbon, qui ſongeoit à réparer la perte qu'il avoit faite de la Ducheſe ſon Epouſe, fit attention aux diſcours du Cardinal, & lui demanda à voir le portrait de la Princeſſe. Dès que le Duc l'eut obtenu, il ne fut pas content de l'admirer ſeul, il le montra à ſes amis.

La Cour en fut inſtruite, & un jour que le Roi révoit à ſon mariage avec l'Infante d'Eſpagne, *Voions*, dit-il en s'adreſſant au Duc, *voions ſi la Beauté que vous aimez, à les perfections qu'on lui donne.* Après avoir conſidéré le portrait avec beaucoup d'attention, *Mon Couſin*, reprit il, *ſi l'Original eſt conforme à la Copie, cette Princeſſe eſt la plus aimable du monde.* Le Cardinal étoit préſent à la converſation. Charmé de cet aveu qui lui donnoit la liberté de dire ſa penſée, il fit remarquer au Roi que le Peintre n'avoit pas à beaucoup près rendu les traits au naturel. D'un autre côté le Duc, qui ne s'étoit point attendu à un Rival de cette qualité, ſe garda bien de lui donner de l'ombrage;

ge; au contraire il flatta la paſſion du Roi, & lui rappella de tems à autre les agrémens & les vertus de la Princeſſe Leſczynski.

Vers ce tems-là éclata la ſeconde conſpiration contre la perſonne du Roi Stanislas. Un nommé Steinhage, s'étant fait ami d'un Officier, appellé Rotel de Reichenau, autrefois Enſeigne au ſervice du Duc de Deux-Pons, lui promit de luî faire ſa fortune s'il vouloit le ſeconder dans ſon projet; c'étoit de faire parvenir au Roi une boëte pleine de tabac à fumer. Une ſomme de mille ducats & une place de Capitaine dans les troupes d'un certain Souverain devoient être la récompenſe de ce ſervice. Reichenau, qui ſavoit que le Roi de Pologne aimoit fort le tabac, entrevit le deſſein de Steinhage, contrefit l'homme de main, & l'aſſûra qu'il étoit prêt de tout faire pour ſa fortune. De cette manière il apprit l'endroit où ce tabac empoiſonné étoit en dépôt. Ils convinrent du lieu, du jour, du moment qu'ils en feroient uſage; mais ſoit qu'un remords prit â Steinhage, ou qu'il fût inſtruit du mariage qui étoit ſur le tapis, il diſparut & manqua de parole.

L'Officier courut à Strasbourg, & révela à Mr. du Harlai, Intendant d'Alſace, la conjuration avec toutes ſes circonſtances, entre

entre autres que la boëte en queſtion étoit entre les mains du Ballif de Falkenberg, château à ſix lieuës de Weiſſemburg. L'Intendant, ſuivi d'une eſcorte, partit ſur le champ pour s'y rendre; & aiant trouvé la boëte de tabac, il voulut obliger le Baillif d'en gouter. Celui-ci s'en défendit, & dit pour raiſon que ce tabac lui avoit été envoié de Francfort par ſon couſin Steinhage, qu'il ſoupçonnoit de l'avoir préparé avec du poiſon. Sur cet aveu le Baillif fut pris & emmené; ce qui n'étoit guères à ſa place, parce que l'endroit, ſitué dans le Palatinat, appartenoit au Comte de Leiningen.

Cependant on étoit occupé à la Cour à trouver un honnête prétexte pour ſe débarraſſer de l'Infante, elle fut renvoiée au mois d'Avril 1725. Le roi n'eut pas plûtôt avis de ſon arrivée en Eſpagne, qu'il rompit le ſilence qu'il avoit gardé juſqu'alors ſur ſes vrais ſentimens. Le 26. de Mai il s'en expliqua à table, en préſence des Princes du Sang, des principaux Miniſtres d'Etat, & d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour. *Meſſieurs*, leur dit-il, *je vous déclare que j'ai choiſi pour votre Reine Marie Leſczinski, Fille unique du Roi Stanislas. Je compte que ce choix eſt le plus agaéable que je puiſſe faire pour moi & pour mes ſujets.*

Il

Il est impossible d'exprimer combien cette dèclaration occasionna de discours dans Paris & par-tout ailléurs. L'un en parloit avec étonnemcut, l'autre avec admiration; celuïce en débitoit la nouvelle comme une chose sûre; celui là la recevoit comme une fable. On se disputoit, on s'échauffoit, chacun vouloit avoir raison dans ses idées, & on alla jusqu'àfaire des paris considerables. Les alèes & les venues de la Cour de Weissemburg développerent bientôt l'enigme. Toute la Noblesse d'Alsace & de Frances'y rendoit en foule pour complimenter la Princesse sur son prochain avénement au Thrône.

La Douairiére de Bade, qui autrefois avoit desapprouvé l'inclination du Margraf son fils, & qui par-la même s'maginoit avoir desobligé la famille Roiale, prit la plume pour supplier le Roi Stanislas d'oublier cette offense, ou du moins d'en faire grace à la Duchesse d'Orleans sa fille, en la maintenant dans ses honneurs avec toute sa maison. La précaution étoit fort inutile: ce Prince a toujours ignoré le talent de punir, il n'a que celui de pardonner, & l'esprit de vengeance est aussi peu le caractére de sa famille, que le vice est celui de la vertu.

Deja les Ambassadeurs, nommés par le Mo-

Monarque des Gaules, ſe préparoient a exécuter leurs ordres. Le Roi de Pologne, averti de leur départ, quitta le lieu de ſa réſidence au mois de Juillet, & ſe transporta avec toute ſa Cour à Strasbourg, où on étoit convenu de célebrer les fiancailles. Le premier ſoin de Sa Majeſté fut d'envoier à Paris l'Comte Tarlo (*a*), Seigneur fort entendu & proche parent de la Reine, muni d'un plein pouvoir pour ſigner le contract de mariage. Le Plénipotentiaire fut reçu avec diſtinction, & l'aprés midi du 19. du mois le contract fut ſignè chez le Garde des Sceaux au nom des deux Puiſſances, par le Maréchal de Villars, par Meſſieurs de Maurepas & Morville Miniſtres d'Etat, par Mr. Dodun Controlleur-génèral des Finances d'une part, & par le Comte Tarlo de l'autre, qui en récompenſe fut honoré du Collier de l'Ordre du St. Eſprit.

VERS la fin du mois arriverent à Strasbourg le Duc d'Antin & le Marquis de Beauveau, en qualité d'Ambaſſadeurs extraordinaires. Quatre jours aprés leur entrée, Stanis-

(*a*) Il étoit le ſeul des Grands du Roïaume qui avoit eu la conſtance de ne point abandonner ce Prince. Depuis quatre ans, le Comte Poniatovvski, Urbanovvitz & Crispich étoient retournés en Pologne pour ſe ſoumettre à Auguſte.

Stanislas leur envoia le Grand-Marechal, qui les amena au palais dans un équipage magnifique, eſcortè de Heiduques. Ils furent reçus au bas de l'eſcalier par les premiers Gentilshommes de la Cour, & introduits dans la ſalle d'audience, où Sa Majeſté Polonoiſe étoit aſſiſe ſous un dais des plus ſuperbes. Le Duc d'Antin lui expoſa le ſujet de ſa commiſſion, & releva beaucoup les vertus de la Maiſon de Leſczynski, auxquelles il attribua le motif de l'alliance qu'il lui offroit au nom dn Roi ſon Maître. „ Meſſieurs, repondit „ Stanislas, je ſuis bien obligé au Roi de ce „ que non-ſeulement il daigne me ſouffrir „ dans ſes Etats ; mais encore de ce qu'il „ me fait la grace de m'accorder une place „ dans ſon cœur. Je reſſens tout le prix de „ cette générosité, & j'y ſuis pour le moins „ auſſi ſenſibile, qu'a la haute conſidèration „ que ce grand Prince a pour ma Fille. „

De cette audience les Ambaſſadeurs paſſerent à celle de la Reine, & furent enſuite reconduits par le Maréchal de la Cour, qui les ramena l'après midi à l'audience pour obtenir l'entière approbation de Leurs Majeſtés. „ Meſſieurs, dit le Roi, je ne puis „ mieux repondre à la propoſition que „ vous me faites au nom de Sa Majeſté „ Très-Chrétienne, qu'en priant la provi-

„ dence

„ dence de benir ſes intentions, auxquel-
„ les je ſerai toujours prêt de me confor-
„ mer. “.

Sur cette déclaration le Duc d'Antin adreſſa la parole à la Princeſſe, qui donna ſon conſentement en ces termes : *Meſſieurs, je n'ai rien à ajouter à ce qu'il a plû à Leurs Majeſtés de vous dire, ſinon que je conjure Dieu de permettre que je faſſe le bonheur du Roi comme il fera le mien, qu'il veuille diriger cette Alliance pour la proſpérité de ſon Etat & pour le ſalut de ſes peuples.*

Ce grand jour fut terminé par un ſoupé & par un Bal que le Duc donna dans ſon Hôtel, & que le Roi de Pologne voulut bien honorer de ſa préſence. Le lendemain on fut averti que le Duc d'Orléans étoit arrivé à Saverne, qu'il alloit faire un tour à Raſtadt chez la Doüairiére de Bade, & que de là il devoit ſe rendre à Strasbourg pour y épouſer la Princeſſe par commiſſion. La cérémonie s'en fit le 14. du mois d'Août. Les deux Ambaſſadeurs de France allerent prendre le Duc à onze heures du matin, & le menerent à l'appartement de la Princeſſe, qui les ſuivit auſſitôt avec Leurs Majeſtés juſqu'à l'entrée de la grande Egliſe, où le Cardinal de Rohan, accompagné de tout le Clergé, leur préſenta l'eau benite. De là on

on marcha vers le Chœur. Le Duc prit le pas sur la Princesse, aiant à ses côtés le Roi & la Reine qui la tenoient chacun par la main. Arrivée à l'Autel, elle se mit à genoux sur un prié-Dieu, le Duc se plaça sur un marche-pied dressé exprés, & les deux Ambassadeurs se rangerent à sa gauche. Ensuite parut le Cardinal en Habits Pontificaux, assisté de quatre Prélats. Aussitôt la Princesse, le Roi son Pere, & le Duc d'Orléans quitterent leurs places, s'approcherent de l'Autel, & mirent la Princesse entre eux deux. La Reine & les deux Ambassadeurs aiant suivi, le Cardinal leur fit une harangue, où brillerent la piété & l'érudition.

Des qu'il l'eut finie, il benit les anneaux avec treize piéces d'or, qui par une ancienne coutume tiennent lieu de gage; & aiant tiré du Duc & de la Princesse les aveux & les promesses ordinaires, il leur donna la benediction nuptiale. Alors se fit l'échange des anneaux, on entonna la grand' Messe, après laquelle le Duc & la Princesse vinrent se mettre à genoux au pied de l'Autel, où on éleva un thrône magnifique. La nouvelle Reine fut reconduite à son prié-Dieu; le Cardinal lui présenta un régître, dans lequel elle signa son nom, conjointement avec tous ceux qui y avoient intérêt. Ainsi finit la cé-

rémonie par le *Te Deum* & par trois décharges du canon de la place.

Le 16. du même mois les Ambaſſadeurs obtinrent leur audience de congé, & le 17. la Reine de France partit pour joindre le Roi ſon Epoux. Le Duc d'Antin l'accompagna juſqu'à Morette, où il la remit entre les bras de Sa Majeſté, qui l'emmena à Fontainebleau. Cette Alliance, auſſi glorieuſe que ſurprenante, donna lieu à quantité de Médailles. L'état paſſé & préſent de la Princeſſe Leſczynski fut le ſujet de celle-ci. On y voit dans les nuées la fameuſe couronne d'Ariadne, qui ſelon la Fable fut placée au Ciel après ſa mort. Ces mots, DEUS DAT POST ADVERSA CORONAM, ſignifient que *Dieu couronne les travaux*. De l'autre côté paroit une pyramide, plantée ſur le bord d'un fleuve. La Légende, VIRTUS TEMPORA VINCIT, exprime qu'*avec la conſtance on vient à bout de tout*. Les deux autres Médailles qui ſuivirent ont rapport à la naiſſance & au mariage de la Reine. A la tête de la première, on apperçoit au pied d'un rocher, battu des flots de la mer, une perle dans l'écaille d'une huitre ouverte, que le ſoleil éclaire de ſes raïons. La Légende, PRETIOSA IN CONSPECTU, veut dire que *ſa magnificence brille de loin*. Au revers eſt repré-

repréſentée une main céleſte, tenant une couronne d'épine & une roſe écloſe, avec cette inſcription métaphorique, EX SPINIS LECTA CORONÆ, *Elle eſt choiſie entre les épines pour faire l'ornement d'une couronne.* La ſeconde Médaille préſente le buſte de la Reine. La Légende contient ſon nom, celui du Roi ſon Pere, & l'époque de ſon élevation ſur le Thrône de France. Au revers ſont ſes Armes. La déviſe porte : ARIS SE INCURVAT ET ARVIS, *Elle eſt diſpoſée a ſervir le Ciel & la Terre*; l'Exergue, SCUTUM REGINÆ. MD. CC. XXV. *Armes de la Reine* 1725.

De tous les Etats de l'Europe, la Pologne fut celui ſur qui cet évenement fit le plus d'impreſſion. Ceux, qui autrefois avoient pris le parti de la Maiſon de Leſczynski, en treſſaillirent de joie, ſans ôſer la faire paroître, de crainte de déplaire à la Cour. Ceux au contraire, qui de tout tems avoient été dans les intérêts du Roi Auguſte, s'en affligerent réellement, & ſe firent un mérite d'inſtruire tout le monde de l'excès de leur douleur. Il y en eut qui ajouterent la rage à la haine, quelques-uns maudirent le jour auquel ils étoient revenus en Pologne, d'autres furent tentés de lui préferer la France, d'autres enfin ſongerent

à ſe pourvoir contre la mauvaiſe fortune, par l'autorité d'un Prince qu'ils avoient, ou perſécuté, ou abandonné.

Au milieu de ces diſpoſitions il ſe répandit un bruit, qu'Auguſte avoit concerté avec l'Empereur & le Roi de Pruſſe de rendre la Couronne de Pologne héréditaire, ou du moins d'en aſſûrer la ſucceſſion au Prince de Saxe. Auguſte ne pouvoit exécuter ce projet, ſans renverſer de fond en comble les Loix du Roïaume Les Etats, la Nobleſſe & les peuples n'étoient point d'humeur d'y conſentir, & on devoit être perſuadé que Louis XV. ne s'endormiroit point ſur les affaires du Roi ſon Beau-pere.

Le Comte de Hoym, qui étoit encore en France dans le tems qu'on négocioit le mariage de la Reine, & lorſque le Duc de Bourbon en fit part aux Miniſtres étrangers, s'intrigua pour ſonder l'intention de la Cour au ſujet de la qualité de Roi de Pologne que prétendoit Stanislas. Il fut ſatisfait, il obtint les aſſûrances qu'il ſouhaitoit (*a*) & en rendit

(*a*) Ces aſſûrances conſiſtoient en ce que cette Alliance n'apporteroit aucun préjudice à la bonne intelligence qui ſubſiſtoit entre les deux Couronnes, & qu'elle ne ſerviroit d'aucun prétexte à appuier les prétentions de Stanislas. Les Lettres de notification, envoiées à diverſes Cours, & où ce Prince étoit ſimplement nommé

rendit compte à Auguſte, qui lui donna le caractere d'Ambaſſadeur extraordinaire pour complimenter en ſon nom Leurs Majeſtés Très-Chrétiennes. Vers la fin de Septembre ce Miniſtre, aiant été admis à une audience publique, parla à la Reine en ces termes.

„ MADAME,

„ LE Roi de Pologne, mon Maître, me „ commande de féliciter Votre Majeſté ſur „ ſon avénement au Thrône, que ſes vertus „ & ſes éminentes qualités lui ont acquis. Sa „ Majeſté Polonoiſe ne doute nullement que „ vous ne receviez de bon gré les preuves „ qu'elle vous donne aujourd'hui de ſon eſ- „ time & de la part qu'elle prend à une Alli- „ ance qui regarde toute l'Europe, qui fait „ la gloire de votre Maiſon, le bonheur de „ la France, & le contentement d'un des „ plus puiſſans Monarques de la Chréti- „ enté. " La Reine répondit au Miniſtre qu'elle étoit ſenſible aux attentions du Roi ſon Maître, le chargea de lui en témoigner ſa reconnoiſſance, & de l'aſſûrer qu'elle ſe

mé Roi, font preuve de la ſincérité des intentions de la France Elle à tenu parole juſqu'à la mort d'Auguſte; mais elle ne s'eſt pas crue obligée d'étendre ſes promeſſes au délà, d'autant plus qu'elles avoient été faites à la réquiſition du Roi, & non de la part de la République.

feroit toujours un plaisir d'entretenir la bonne amitié entre les deux Couronnes.

Cette Princesse, voiant à regret la distance qu'il y avoit de sa Cour à celle de Weissemburg, fit mille instances au Roi son Pere de lui accorder sa présence. Louis XV. lui-même le conjura de se rapprocher, & lui fit offre du château de Chambor, situé dans le Blaisois. Ce château, bâti de pierres de taille, est placé dans une Isle au-milieu d'un parc, & arrosé par la rivière de Causson. Stanislas partit de Weissemburg au commencément d'Octobre, avec la Reine son Epouse & toute sa suite, arriva le 15. à Bouron, de là à Fontainebleau, & le 20. du mois à Chambor, Ce fut-la une nouvelle occasion à Médailles. On en fabriqua une, où on voioit un arbre, planté dans un terroir fertile, & qui par la vertu du soleil poussoit des feuilles sur des branches presque desséchées. La Légende, HOC SUB SOLE NOVUM DAT NOVA TERRA DECUS, veut dire : *Il renait dans ce nouveau terrein, il fleurit à l'aspect de ce Soleil.* Le revers désignoit un Médaillon, sorti d'une Urne renversée. La Légende, PRETIUM ABDITUS AUXIT, signifie qu'*il n'a été caché que pour être plus précieux*; l;Exergue, STANISL. REX IN GALL. HOSP. EXCEPT. MD. CC. XXV.

le·

le Roi Stanislas reçu en France en qualité d'hôte. 1725. La ſeconde qui parut doit ſon origine au ſéjour que ce Prince conſentit de faire dans ce Roïaume, à la ſollicitation de la Reine ſa fille. On y remarquoit une ſource d'eau vive, qui jailliſſant d'un rocher, ſe répand au loin dans les terres. Les mots de la Légende, QUO NASCITUR ORNAT, ſignifient qu'*elle embellit où elle naît*, Le Symbole du revers eſt un Soleil, dont les raïons pénétrent à travers d'un nuage épais, prêt à tomber & à humecter la terre. On y lit cette Légende, SPES ALTERA TERRÆ. *Autre eſpoir pour le païs.*

Il n'y avoit rien d'exagéré dans ces expreſſions, rien qu'on ne ſût déjà, ou dont on ne reconnut la vérité dans la ſuite. Le Roi s'applaudiſſoit de ſon mariage, la Cour admiroit les qualités, de la Reine, les peuples l'aimoient à l'adoration, en un mot chacun convenoit que ſa perſonne étoit un thréſor, infiniment plus eſtimable que celui d'une Couronne, Ce fut pour exprimer ces ſentimens, qu'on frappa encore une Médaille, ou paroiſſoit une huitre perlière ſur un rocher au bord de la mer, avec cette Légende, MELIORA RECONDO. *Ce que je renferme vaut beaucoup mieux.* Le type du revers eſt un miroir ardent, qui recevant dans

ſon foïer les raïons du ſoleil, les renvoïe & allume par réfraction des charbons qui lui ſont oppoſés. La Légende, ACCIPIT ET REDDIT, ſignifie qu'*il rend ce qu'il reçoit*. A ces monumens de la joie publique le Comte de Rothenbourg, Ambaſſadeur à la Cour de Berlin, eut ordre d'y en ajouter un autre, qu'il fit diſtribuer au peuple de cette ville. D'un côté de la Médaille paroiſſoient deux mains jointes, couronnées & appuiées ſur un Autel à trois fleurs de Lys. La Légende, FRANCORUM FELICITAS, ſignifie, *Bonheur de la France*. L'Exergue, BERLIN 1725. Au revers étoit une couronne de laurier, qui renfermoit ces mots : MATRIMONIO LUDOVICI XV. ET PRINCIPIS MARIÆ. *A l'occaſion de l'alliance de Louis XV. & de la Princeſſe Marie.* L'Exergue contenoit le nom de l'Ambaſſadeur de Leurs Majeſtés Très-Chretiennes.

FIN DU TOME PREMIER.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0025466

